

Frankenstein 1918

Johan Heliot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JOHAN HELIOT

FRANKENSTEIN 1918

WAR NEWS

WILL BULLETIN THESE IN
OUR WINDOWS

BATAILLE DE LA MARNE
Après cinq jours de lutte
trois de le centre allemands
sont en pleine retraite
TROUPES POURSUIVENT L'ENNEMI

L'ATALANTE

Johan Heliot

FRANKENSTEIN

1918

Extraits des récits et témoignages de la vie de Victor,
premier des non-nés du xx^e siècle,
par les protagonistes des événements
et leurs commentateurs tardifs



L'ATALANTE
Nantes

PROLOGUE

en guise d'avertissement au lecteur

Les documents réunis dans les pages qui suivent sont le fruit d'un patient travail de recherche, de l'obsession de certains de leurs auteurs, mais aussi du hasard. En effet, sans la découverte fortuite du manuscrit qui en constitue autant le cœur que la colonne vertébrale, jamais l'histoire d'un des plus singuliers personnages du ^{xx}^e siècle – qu'il s'agit ici de porter *enfin* à la connaissance du public et de réhabiliter – ne nous serait parvenue. Qu'il nous soit permis en guise de préambule de préciser les circonstances de cette heureuse fortune.

Chacun de ses témoins, de moins en moins nombreux, se souviendra jusqu'à la fin de ses jours du terrible sort de Londres dans la dernière année de la « Guerre terminale » qui embrasa l'Europe à compter de l'été 1914. Soumise au bombardement permanent des machines aériennes du vieux *Generalfeldmarschall* von Hindenburg, la capitale des îles Britanniques n'était plus que cendres et poussières au moment de la signature de l'armistice de mai 1933, prélude à la terrible « Ère hivernale » qui s'abattit sur la moitié sud de l'Angleterre et un petit quart nord-ouest du continent.

Il faudra attendre encore plus de deux décennies pour qu'une expédition internationale s'aventure dans les ruines de Londres, le temps nécessaire à la réduction du risque d'irradiation induit par l'usage de sous-produits radioactifs mêlés aux explosifs des bombes prussiennes.

La « mission Curie », dirigée par Irène Joliot-Curie, reçut au début de l'année 1956 l'aval du chancelier Göring, alors le personnage politique le plus influent du continent, auréolé de son prestige de héros de guerre et reconduit à son poste pour la troisième fois consécutive par Franz von Papen, le président fantoche de l'encore jeune et très fragile Fédération paneuropéenne.

Les nations sous protectorat prussien déléguèrent chacune du personnel scientifique ainsi qu'une assistance technique (sous couvert militaire, est-il utile de le préciser ?), mais celles qui étaient demeurées neutres durant le conflit furent autorisées à envoyer des observateurs.

Ainsi les États-Unis expédièrent-ils un de leurs plus éminents correspondants en la personne d'Ernest « Papa » Hemingway. Celui-ci avait déjà couvert les premières années du conflit pour le compte de divers quotidiens, tout en servant épisodiquement comme

ambulancier. Il avait tiré de cette expérience un roman au succès estimable, davantage critique que public cependant : *L'Adieu aux âmes*. Hemingway y relate, mêlant réalité et épisodes de pure fiction, sa brève mais intense idylle avec la jeune Irène Curie, alors engagée sur le front aux côtés de sa mère, Marie, dans les unités de radiologie mobile. Est-il permis de croire à un hasard dans les retrouvailles, une quarantaine d'années plus tard, du romancier devenu star avec son grand béguin passé ? Il nous sera permis d'en douter, mais il ne nous appartient pas de juger les amours contrariées de ceux sans qui le livre – ou plus exactement la compilation de documents – que vous tenez entre vos mains n'aurait pu voir le jour.

En effet, l'ambition de mon père, Edmond Laroche-Voisin, alors jeune historien passionné des secrets du monde contemporain, ne se serait jamais concrétisée si Hemingway n'avait eu la curiosité d'explorer les ruines de l'abbaye de Westminster, malgré l'interdiction des responsables de la mission. Cependant il s'avère qu'Irène Joliot-Curie l'accompagnait dans sa visite des vestiges du monument (nous laisserons au lecteur le soin d'en tirer les conclusions qu'il voudra sur la possible réunion des vieux amants).

C'est donc là, à l'abri de l'autel pour partie fracturé, signalé par une grande croix plantée de travers qui avait attiré son attention, et enveloppée de chiffons noués par une cordelette, que le journaliste américain rapporte avoir trouvé la liasse de papiers fins, noircis d'une écriture serrée, presque illisible sans l'aide d'une loupe, qui fut pour mon père l'équivalent des manuscrits de la mer Morte, eux aussi récemment découverts à l'autre bout du monde.

Comprenant assez tôt l'intérêt de sa trouvaille – n'oublions pas qu'il avait participé aux combats qui eurent lieu dans les premières années de la Guerre terminale –, Hemingway prit aussitôt congé des membres de la mission internationale pour gagner Paris. Qu'on nous permette ici un aparté en forme de dénonciation pour son geste cavalier, car plusieurs des assistants d'Irène Joliot-Curie ont par la suite témoigné de sa profonde tristesse durant les quelques semaines qui lui restaient à vivre (elle devait décéder en mars 1956, de la même maladie qui avait emporté sa mère en 1934, due vraisemblablement à leur trop longue exposition aux matières radioactives). Mais Papa Ernest n'était pas connu que pour son talent d'écrivain, aussi pour sa mâle et latine goujaterie.

Une fois à Paris, Hemingway se mit en quête d'un spécialiste capable de l'aider à déchiffrer, analyser et surtout comprendre l'extraordinaire contenu du manuscrit. Il écuma la Sorbonne à la recherche de l'oiseau rare, mais n'y rencontra pas l'enthousiasme espéré. Au contraire, il sembla qu'on lui rît même au nez, l'accusant de crédulité, sinon de falsification – l'hypothèse n'était pas si ridicule,

tant sur la fin de sa vie (il se suicidera comme on sait cinq années plus tard, de retour aux États-Unis ; et il nous paraît sensé de considérer que la réception dont il fut l'objet par les pontes de l'université eut à y jouer un rôle, en plus de la décrépitude physique due à l'abus d'alcool) l'écrivain journaliste courait après le succès, sans parvenir vraiment à le rattraper.

Cependant, la chance finit par sourire à Ernest sous la forme bien anodine d'un jeune thésard aux idées larges, mais jugées farfelues par ses maîtres, je veux bien entendu parler d'Edmond Laroche-Voisin – mon père.

Né à l'immédiate fin du conflit, vingt-trois ans plus tôt, grandi sur les terres ravagées de l'est de la France, entre Meuse et Moselle, marqué par l'humiliation des adultes survivants soumis aux lois du protectorat prussien, ainsi que par les privations d'un rationnement qui n'en finissait pas, c'était un garçon rachitique et nerveux (il souffrira des conséquences du manque de nombreuses vitamines et de matière carnée tout au long de son existence, alternant les séjours dans les sanatoriums avec d'épuisantes périodes d'exaltation quand il se jetait à corps perdu dans les recherches en vue de la constitution de son œuvre). Edmond appartenait à la race chétive en apparence, mais tellement dure à l'ouvrage, des « rats de bibliothèque » et autres intellectuels germanopratin blafards dont le Paris d'après-guerre – qui n'avait rien d'une fête, n'en déplaît à Papa – regorgeait.

La rencontre eut lieu, comme je l'appris bien des années plus tard de la bouche même de mon père, à la terrasse de La Closerie des lilas, à l'ombre des platanes, durant le printemps précoce qui sévissait alors, achalandant les rues d'une capitale où régnait une douceur surprenante (la détérioration de la logique climatique était la conséquence de l'Ère hivernale britannique ; on gelait sur les bords de la Tamise tandis que le soleil brillait sur les quais de la Seine). Attablé quasiment en permanence depuis tôt le matin (ou tard la veille au soir, les versions divergent), l'Américain était passablement enivré et, surtout, fauché, dans l'attente d'un mandat de New York qui tardait à arriver ; du moins servit-il cette excuse à Edmond pour lui soutirer de quoi continuer à boire.

Mon père, passionné d'histoire, l'était aussi de littérature, en particulier celle mise à l'index par les autorités de censure prussiennes (pour rappel, la libéralisation des mœurs autant que des pratiques culturelles ne devaient survenir en France qu'au terme du « Printemps sanglant » de 1958 qui imposa à la tête de l'État une coalition civile et militaire, en remplacement d'une administration purement technocratique aux ordres de Berlin ¹). Edmond avait reconnu sans peine l'illustre soiffard aux faux airs de père Noël rougeaud et il profita de l'aubaine pour engager la conversation, quand bien même

ses propres finances ne lui permettaient aucune extravagance. Mais il préférait sauter des repas que se priver d'un échange avec la légende des lettres – fût-elle éméchée au point de rendre ses propos pâteux et incohérent.

Aussi, lorsque Hemingway révéla l'existence du manuscrit de Westminster, Edmond crut d'abord à une vantardise destinée à lui arracher davantage de monnaie. Il demanda la preuve des déclarations de son interlocuteur. Celui-ci la lui remit illico, car, partout où il allait, Ernest emportait la liasse de feuillets toujours enchiffonnée, dans une serviette de cuir usée qui contenait également quelques rares et maladroites ébauches de « nouveaux romans » (un style amené à rencontrer un certain succès critique dans les années qui suivirent, mais sans que jamais le nom d'Hemingway s'y trouvât associé).

Un premier examen permit à mon père de constater qu'en effet le vieil homme n'avait pas menti, qu'il n'était pas l'auteur de ce surprenant manuscrit. La supercherie aurait été facile pour un prosateur jadis aussi prolifique, mais l'écriture à peine lisible qui s'étalait d'un bord à l'autre du papier pelure n'était pas de sa main, Edmond en aurait mis la sienne au feu. Il se souvenait d'avoir lu certaines lettres signées Hemingway parmi celles conservées dans les archives du département Littérature de l'université (où il n'était évidemment plus enseigné à cette époque), datant du premier séjour parisien de leur auteur et adressées, entre autres, à Gertrude Stein, qui lui servit un temps de mentor, avant une longue brouille qu'il serait fastidieux d'expliquer ici. Bref, mon père n'eut aucun doute : quelqu'un d'autre avait rédigé ce récit – l'emploi de la première personne sautait immédiatement aux yeux.

Mais, plus extraordinaire encore, les premières lignes, les premiers paragraphes qu'Edmond parvint à décrypter en les collant presque devant ses pupilles attestèrent de l'incroyable identité de leur auteur. S'il s'agissait d'un canular, l'objectif demeurerait incertain, et l'épaisseur de la liasse témoignait d'un long travail de transcription pour un résultat aléatoire – quel bénéfice pouvait-on escompter du faux témoignage de Victor, le plus mythique des *non-nés*, dont l'existence était remise en cause par les mandarins du département d'études de l'Histoire présente comme par l'ensemble des professeurs, plus ou moins prestigieux, de toutes les facultés, appuyés par le comité de censure prussien ?

Le cœur de mon père s'était mis à battre plus fort. Hemingway, dans son délire soûlographique, ne paraissait rien attendre de plus que la perspective d'une prochaine tournée de la piquette servie alors même aux meilleures tables de Paris (la production des grands vignobles prenait la route de Berlin ; on devait découvrir à la mort du chancelier Göring une incroyable et gigantesque cave dans les sous-

sols de son domaine de Carinhall).

Lorsque Edmond demanda à Ernest, d'une voix tremblante d'émotion, s'il l'autorisait à conserver les documents le temps de leur complète lecture (et retranscription, mais il passa sous silence cet aspect des choses de crainte de susciter la méfiance de Papa), à condition de se revoir chaque jour au même endroit et de l'abreuver à ses frais (sans savoir comment il s'y prendrait pour cela, mais il trouverait un moyen, quitte à « taper » chacune de ses connaissances et s'endetter à vie), il ne croyait pas que son interlocuteur accepterait.

Il se trompait. Non seulement Hemingway n'apporta aucune objection à la proposition, mais il parut même soulagé et ravi – plus tard, mon père comprit pourquoi : la désertion inexplicquée de la mission Curie avait déplu aux commanditaires du reporter, qui s'étaient empressés de lui couper les vivres. Le correspondant du *New York Herald* se trouvait par conséquent sans emploi et désargenté, pressé de se débarrasser de l'objet de son infortune.

J'ai plus haut évoqué le hasard, on voit ici à quel point il fut déterminant dans l'œuvre à venir de l'historien encore simple étudiant. C'est dans un état de fièvre symptomatique de la compulsion graphomane qu'Edmond recopia mot à mot le manuscrit, l'annotant déjà en prévision des travaux de traduction, recoupement et vérification que son éventuelle publication, critique et commentée, imposait à l'évidence. Il ne rendit la pièce originale à son « inventeur », au sens archéologique du terme, qu'avec beaucoup de regrets. À compter de ce jour, vers le milieu du mois de mars 1956, il n'eut plus jamais de nouvelles d'Hemingway, sinon un lustre plus tard, au détour d'une notice nécrologique parue dans le *New York Herald* et traduite dans *Le Parisien libéré*, alors l'organe de presse le plus majoritairement lu en France.

Mais l'avenir d'Edmond n'était pas pour autant tout tracé. Après bien des péripéties que je laisse au lecteur le soin de découvrir dans les chapitres qui suivent, aucun professeur ne voulut s'engager à diriger une thèse portant sur le rôle d'un individu semi-mythique dans les événements de la Guerre terminale. Le poids de la censure n'était pas seul en cause dans ces refus répétés car, même après mai 1958 et la purge pratiquée dans les rangs de l'université, mon père échoua à convaincre les nouveaux détenteurs de chaires, d'un département l'autre. Loin de céder au découragement, il s'acharna à poursuivre son travail en acceptant des emplois très en dessous de ses compétences (pion de lycée, garçon de course, répétiteur...) faute d'intégrer la carrière professorale rêvée.

Il n'en rencontra pas moins ma mère dès 1956, son plus indéfectible soutien, et je ne tarderais plus à venir au monde. Cette partie de l'histoire (la rencontre et pas ma naissance, encore que...

mais chut, ne dévoilons rien trop tôt !) s'avère primordiale à la compréhension de tout le reste. Je mesure le risque encouru à la publication de certaines révélations qui en découlent. Je l'accepte par avance, au moment de rédiger cette préface, car je ne serais pas sinon digne de mes parents.

Il fallut attendre plus d'un demi-siècle, soixante interminables années, et la détente sensible des rapports entre Berlin et ses anciens protectorats – le Dégel consécutif à l'Ère hivernale – pour qu'une nouvelle génération d'historiens et d'éditeurs s'intéresse, de chaque côté du Rhin, à cette matière dont Edmond fut le précurseur solitaire et méprisé, à savoir l'étude de la « Guerre secrète » menée entre 1914 et 1933 en parallèle des événements officiels.

Sorti pour l'occasion de sa retraite, mon père put donc mettre un terme à ses recherches en vue de la publication de ce livre. Hélas, une fois encore – la dernière – le hasard décida de lui jouer un tour à sa façon, bien vilain celui-là, puisque Edmond nous quitta paisiblement dans son sommeil, le cœur trop fatigué par les épreuves d'une vie difficile, quelques jours seulement après avoir révisé ses anciennes notes – et non sans avoir reçu, avec un sourire ironique mais bienveillant, une distinction honorifique de la part des facultés réunies de Paris et Berlin.

C'est donc avec toute l'humilité et l'admiration requises pour sa ténacité, son amour de la vérité celée sous les mensonges de l'Histoire officielle (celle des vainqueurs de tous bords, ne l'oublions jamais !), que je lui rends ici hommage.

Maintenant, lecteur, à toi de découvrir la vie de Victor le non-né, trop vite jetée aux oubliettes du pouvoir et qui n'en fut pas moins l'aventure la plus singulière d'un siècle pourtant riche en la matière.

Astrid Laroche-Voisin,
Paris, 2018.

1. Lire à ce sujet les édifiants *Mémoires de guerre civile* du colonel de Gaulle aux Éditions de Minuit, préface de Jean-Paul Sartre.

« *La folie de Winston* » – extrait 1
(version non censurée et révisée)
par Edmond Laroche-Voisin,
professeur honoraire des Facultés de Paris et Berlin

Anvers fut l'endroit d'un tournant décisif dans l'évolution des combats qui conduisirent l'Europe, d'abord, puis le monde à la Guerre terminale, même si bien peu parmi les plus influents décisionnaires politiques et militaires de l'époque en eurent l'intuition. Aujourd'hui encore, les tenants et aboutissants de cette *histoire secrète*, comme on la nomme parfois avec un brin de condescendance chez mes collègues plus éminents, demeurent ignorés, sinon méprisés.

Ce document, fruit de longues années de recherches, d'entrevues, de lectures et de compilations des données disponibles, saura, je l'espère, apporter à ses lecteurs (s'il s'en trouve !) l'éclairage nécessaire à la compréhension des événements qui ont plongé nos sociétés dans l'Ère hivernale – avant la venue du Dégel salvateur.

On me pardonnera le jeu de mots de cet incipit, au regard de la gravité du sujet abordé, mais le principal responsable du revirement évoqué ne manquait pas d'humour, voire d'une certaine légèreté, même au plus fort des nombreuses crises qu'il eut à affronter au long de son incomparable carrière – incomparable bien qu'obscur pour le public. Je veux évidemment parler de sir Winston Leonard Spencer-Churchill, un nom inconnu de la plupart des hommes, effacé des mémoires pour d'évidentes raisons que mes travaux viseront à exposer, et dont la destinée se mêle étroitement aux fils invisibles de la trame de l'Histoire, au point de souvent les nouer par sa seule volonté, comme nous le verrons plus loin.

C'est en effet durant le siège d'Anvers, au début d'octobre 1914, que fut prise la décision qui modifia radicalement à la fois le cours de celle qu'on appelait alors la Grande Guerre et celui de l'Histoire elle-même, nous n'avons pas à en douter. Sur le moment, bien sûr, rien ne permettait de supposer à quel point le désastre anversois serait à l'origine d'un bouleversement sans précédent dans la déjà longue aventure de l'humanité. Churchill en eut-il lui-même conscience ? Il est permis de se le demander, malgré l'intelligence redoutablement affûtée du personnage.

Mais revenons aux événements, afin de mieux comprendre. Pour cela, cédon momentanément la parole (ou plutôt la plume) à Winston en personne.

Mémoires secrets
(*Winston Leonard Spencer-Churchill*)
non publiés à ce jour – extrait 1

Les batailles se gagnent par le massacre et la manœuvre. Cette vérité guerrière s'applique aux conflits qui ont de toute éternité opposé des hommes déterminés à en découdre pour un peu de terrain, l'honneur d'un clan ou d'une nation, la défense de leurs valeurs, sinon pour le profit d'une poignée de seigneurs ou de capitaines d'industrie. Mais il arrive un moment où le niveau des pertes envisagées dépasse toute perspective humainement acceptable. Quand la victoire est au prix du sacrifice d'une génération, en quoi diffère-t-elle de la défaite ?

Cette question, je ne fus pas le seul à me la poser dans le courant du mois d'octobre 1914, après la perte du verrou portuaire d'Anvers et l'anéantissement consécutif des défenses belges. Les armées allemandes s'apprêtaient à déferler sur les autres villes côtières de la Manche. Zeebruges et Ostende tombées rapidement, Dunkerque, Calais, Boulogne étaient à portée ; les sous-marins du Kaiser pouvaient régner sur le Channel, menacer les côtes britanniques, repousser notre flotte et lui interdire de trouver où mouiller près de nos îles, et par là même de les protéger.

Une effrayante perspective, qui n'avait jamais tant paru sur le point de devenir réalité quelques semaines seulement après le début du conflit. Une autre était déjà certaine : nous étions entrés en guerre terriblement mal préparés aux conditions de l'affrontement de masse qui ensanglantait le continent. Tout nous manquait, sinon l'enthousiasme des conscrits. Et encore cela ne devait-il pas durer.

Nos braves fusiliers marins, notre 3^e division de cavalerie et notre 7^e division avaient été non seulement repoussés d'Anvers mais quasiment anéantis par la violence des combats. Soit près de trente mille hommes tombés en l'espace de quelques jours, sans rien infliger de pareil à l'ennemi en retour. Les maigres espoirs nés en septembre suite à l'offensive de la Marne venaient de s'écrouler. En conséquence de quoi, une réaction déterminée s'imposait, radicale et décisive pour l'avenir de l'Empire comme du reste du monde.

Lord Kitchener, notre ministre de la Guerre, partageait mes appréhensions. Sir Edward Grey, alors ministre des Affaires étrangères et sir William Tyrrell, du Foreign Office, se montraient plus réservés, mais l'inquiétude ayant gagné aussi bien Westminster que Buckingham, ils se rangèrent à mes arguments sans trop de

protestations dès que je leur eus brossé un tableau aussi fidèle que possible de la situation, à l'occasion d'une réunion tenue dès mon retour de Belgique.

Je retrouvai ces éminents personnages, ainsi que quelques autres, chez Lord Kitchener, à Carlton Gardens, sitôt descendu de mon train. Je ne leur cachai rien de l'âpreté des combats auxquels j'avais assisté, la fureur permanente des bombardements, les incendies qui éclairaient la nuit comme le jour, les flots ininterrompus de réfugiés, les forts tombés sous le feu nourri de l'artillerie ennemie comme autant de châteaux de cartes, le mauvais entraînement de nos troupes, dont l'indéniable engagement ne palliait ni la fatigue ni la médiocrité de l'équipement (on manquait même de fusils – un comble pour nos fusiliers).

On m'écouta avec solennité. Sans doute ai-je su trouver l'accent qui s'imposait pour toucher les cœurs et les consciences car, au terme de mon exposé, un silence lourd de sous-entendus dura plus que nécessaire, plombant l'ambiance feutrée.

Notre hôte, Lord Kitchener, fut le premier à le briser :

— L'engagement ne relève certes pas de la simple escarmouche, mais la situation ne saurait à ce jour se voir qualifiée de désespérée, tout de même !

— Je n'emploierais pas ce terme, non, lui confirmai-je. Car le désespoir nous conduirait à l'abandon, celui-ci à la défaite, celle-là à la dissolution certaine de l'Empire...

Je vis, non sans un malin plaisir que je pris soin de dissimuler, toute une gamme d'expressions outrées déformer les traits tellement compassés de ces visages qui étaient le parfait reflet de l'outrecuidance britannique de l'époque, quand tous croyaient encore à l'évidente suprématie de nos industries et forces armées sur le reste du monde.

— La chute de l'Empire, rien que ça ! Comme vous y allez, monsieur le Premier Lord de l'Amirauté !

Sir William Tyrrell venait d'exprimer par ces simples paroles l'opinion de la prestigieuse assemblée. Mais pas seulement : aussi sa crainte, une peur que je savais profondément enracinée dans les esprits de chaque serviteur de la Couronne, du plus humble au plus grand. J'avais déjà assez longtemps servi moi-même, de Cuba au Soudan en passant, évidemment, par les Indes, et enfin dans divers cabinets et officines, aux postes les plus variés, pour m'être fait la meilleure idée de ces hommes (et quelques très rares femmes, souvent plus avisées mais tenues à l'écart des vraies responsabilités). Oui, j'avais alors la plus parfaite conscience du trouble hypocrite qui les animait tous, cette prétention à l'hégémonie doublée en permanence de l'intuition de sa ruine toujours possible, et je comptais en user

comme d'un levier pour parvenir à mes fins. J'étais, pour ma part – je tiens à le préciser clairement – un partisan farouche de notre indépendance ; je l'avais d'ailleurs toujours démontré par mes actes comme dans mes discours. Cependant, bien que viscéralement attaché aux principes de la liberté de commercer autant que d'exprimer et défendre toute pensée digne d'élévation des masses, je ne me comptais plus dans les rangs des plus extrêmes libéraux (attirés par le nouveau *Labour*, d'origine ouvrière et syndicaliste) pour lesquels l'affranchissement des « esclaves » de l'Empire devait précéder toute réforme à venir, ni dans ceux des barbons nostalgiques du règne victorien, qui n'avaient à la bouche que les formules usées de notre « grandeur » passée. J'avais compris, bien avant le déclenchement du conflit sur le continent, que le siècle nouveau s'accompagnerait, plus tôt qu'on pouvait l'imaginer, d'évolutions si radicales dans le domaine des sciences et des techniques qu'elles influeraient sur la façon de gouverner – la politique – et contraindraient en conséquence à des bouleversements inévitables, mais successifs et – du moins je l'espérais jusqu'à ce jour – raisonnables dans leurs effets. Or j'étais à présent convaincu de la brutalité des hoquets de l'Histoire, capables d'abattre les fondations des plus solides structures sociales au mépris (ou à cause) de leur longévité.

— Les lumières s'éteignent dans toute l'Europe... Nous ne les reverrons pas s'allumer de notre vivant... Mais nous pouvons empêcher les ténèbres de s'étendre outre-Manche, nous le devons même par n'importe quel moyen... Oui, tel est notre devoir, gentlemen !

Ainsi parla sir Edward Grey. Tous le savaient affecté par la légèreté avec laquelle, à titre de ministre des Affaires étrangères, il avait traité la violation de la neutralité belge par les forces prussiennes, au début du mois d'août. Quelques jours plus tôt, le Kaiser Guillaume avait repoussé sans ambages son projet de médiation, proposé par l'intermédiaire de l'ambassadeur Lichnowsky – un événement vécu comme une humiliation. L'homme était d'une sensibilité certaine, à défaut de maîtriser les arcanes de la diplomatie et de posséder l'autorité requise pour imposer sa voix. Mais il fut écouté, cette fois, car l'heure n'était plus aux tergiversations.

Lord Kitchener se tourna de nouveau vers moi pour demander :

— Vous avez, je suppose, réfléchi à une solution susceptible de concilier la défense et la protection de nos intérêts sans nuire aux engagements pris par le Parlement ?

Je saisis aussitôt l'allusion et le rassurai :

— Ne suspendez surtout pas la campagne de conscription, engagez au contraire tous vos efforts dans sa publicité, car nous aurons besoin du renfort de toute une génération, sinon de son sacrifice.

Les murs de Londres comme ceux de nos bourgades s'ornaient depuis peu d'affiches où les célèbres moustaches d'un Horatio Herbert Kitchener (sensiblement rajeuni et aminci par l'artiste qui en avait peint le portrait), ainsi que son index pointé avec détermination, appelaient notre jeunesse à rejoindre l'armée du roi, avec une simple efficacité et, déjà, de notables effets.

— Mais dans le même temps, me hâtai-je d'ajouter, je vous prierais de considérer avec sérieux les autres options. L'une d'elles, en particulier.

J'adressai un signe à Reginald McKenna, qui était jusque-là demeuré muet, concentré sur nos échanges. Mais j'étais persuadé qu'il partageait mon inquiétude et anticipait en pensées mes conclusions. Il m'avait succédé en 1911 au Home Secretary, le secrétariat d'État à l'Intérieur, comme moi issu du Parti libéral, et comme moi plus distant désormais avec nos idées de jeunesse, autrement dit plus lucide et réaliste à présent que nous avons atteint et dépassé le cap de la maturité (Reginald était même mon aîné d'une dizaine d'années).

— Vous avez sans doute deviné laquelle, Reggie.

Il acquiesça, loin de me reprocher l'usage du diminutif familial. Nous avions, lui et moi, à maintes reprises discuté dans l'intimité du bureau du Home Secretary des possibilités offertes à la puissance économique de l'Empire par l'emploi dans ses manufactures des « non-nés », pour user de l'euphémisme codé qui servait aux très rares initiés à comprendre de quoi il retournait. Des expérimentations, jusque-là peu concluantes, étaient en cours dans certaines provinces reculées, du côté de Bangalore aux Indes comme au Malakand, où la *matière première* se trouvait en abondance et ne coûtait quasiment rien (dût-on le regretter, le fait demeurerait, incontesté, et le pragmatisme commandait de tirer profit de cette situation, au-delà de toute considération morale). Le secret le plus absolu avait bien entendu été conservé à ce sujet, au point que très peu de responsables politiques, même au rang le plus élevé, en étaient informés. Parmi eux, les différents secrétaires d'État à l'Intérieur constituaient une notable exception, en ce sens qu'ils étaient à l'origine directe de ces expériences, entamées très timidement dès le début du siècle passé et très rapidement interrompues pendant plusieurs dizaines d'années faute de résultats probants, avant d'être maladroitement retentées en 1888 sous l'égide du regrettable Henry Matthews, avec les désastreuses conséquences que l'on sait ² ; bref, Reggie et moi nous comprenions.

— Je donnerai des ordres pour mettre le fonds Walton à votre disposition, dit-il. Pleine et entière, cela va de soi. Mais il y aura une condition.

Je l'avais devinée et l'exprimai avant qu'elle ne me fût énoncée :

— Vous recevrez ma démission avant la fin de la journée.

Lord Kitchener, sous les ordres duquel j'avais servi au Soudan quand il n'était « que » général, avant d'y être nommé gouverneur, réagit à l'énoncé du nom de Walton. En Afrique, il avait supervisé l'une des expériences conduites dans le sud de l'Égypte, à partir d'éléments prélevés dans le stock de momies extraites du tombeau par une expédition archéologique encadrée par l'armée (malgré leur bon état de conservation, dû à d'excellentes techniques d'embaumement, il s'était avéré qu'aucune des « non-nées » brièvement ranimées ne put donner satisfaction, et nous nous vîmes contraints de les rendre à leurs sarcophages au terme d'une partie de chasse épique dans les sables du désert, qui marqua plus d'un esprit de la gent militaire).

— C'est donc cela ? s'écria Horatio. Encore cette monstruosité ? Une folie, monsieur le Lord de l'Amirauté, une folie et rien d'autre !

— La folie, monsieur le ministre, serait plutôt de consentir froidement à l'holocauste des forces vives de notre nation.

J'avais sciemment appuyé mon effet sur le qualificatif. J'enfonçai le clou :

— Croyez-vous que la population manifesterait toujours sa joyeuse approbation quand les corps de ses fils lui reviendront par centaines de milliers, peut-être par millions ?

— Allons, vous exagérez...

— Nullement. J'ai vu ce que j'ai vu dans les environs d'Anvers. C'était un aperçu, mais un parfait résumé, de ce qui nous attend dans les mois, les années à venir. Car la sombre prédiction de sir Edward Grey se réalisera, vous pouvez y compter. L'ampleur du conflit démarré cet été est sans précédent dans toute l'Histoire. Alors, si nous avons ne serait-ce qu'une mince chance d'en amoindrir le coût pour nos garçons, il est de notre responsabilité à tous de la saisir.

J'avais modulé mes expressions de façon à produire sur notre hôte l'impact souhaité. Je le pratiquais depuis assez longtemps pour connaître son attachement sincère à la préservation des vies de nos *tommies*, quand bien même il lui incombait de les appeler au combat et, partant, de précipiter la fin – violente – de la plupart.

Que l'on ne se méprenne pas sur mes intentions : moi-même ancien soldat, je n'avais jamais craint le coup de force, ni reculé face à l'ennemi, dans quelque circonstance que ce fût, et je méprisais la lâcheté autant que la dérobade au feu. Cela dit, je rejetais avec véhémence la stupide obstination de ces officiers qui, sachant pertinemment la cause perdue d'avance, ou feignant de l'ignorer, ordonnaient le massacre de leurs subordonnés dans une charge inutile. Nos guerres du *xix^e* siècle étaient émaillées de ces épisodes aussi sanglants que peu glorieux – celle de Crimée, pour n'en citer qu'une, était à ce titre exemplaire, Russes et Ottomans l'apprirent à leurs

dépens, ainsi, malheureusement, qu'une certaine brigade légère britannique.

— Évidemment, évidemment, grommela Horatio sous sa paire de bacchantes frémissantes.

— Je soutiens la proposition du Premier Lord de l'Amirauté, annonça alors sir William Tyrrell. Mais tant qu'elle n'offre pas entière satisfaction, nous accroîtrons l'effort de guerre par les voies ordinaires.

— Je l'entends bien ainsi, affirmai-je, plus que satisfait de cette intervention qui achèverait de convaincre le ministre de la Guerre, et bien déterminé à ne pas perdre de temps dans l'application de mon plan.

— Alors c'est entendu, conclut McKenna. À compter de l'acceptation de votre démission, vous œuvrerez dans la clandestinité et ne référerez de vos activités à quiconque en dehors des participants à cette réunion. De mon côté, j'avertirai le Premier ministre ainsi que Sa Majesté, sans pour autant leur délivrer l'ensemble des détails de l'opération. Ainsi, au cas où elle ne porterait pas les fruits espérés, leur responsabilité ne serait pas engagée. Pas plus que la nôtre, Winston, comme vous vous en doutez.

— J'assumerai seul toutes les conséquences, assurai-je.

À la vérité, je ne songai nullement à un possible échec, encore moins à ce que mes actions n'aggravassent une situation déjà fort compliquée. Péché d'orgueil, peut-être, que cet excès de confiance en mes capacités ? Nous laisserons au bon Dieu, s'il devait exister, le soin d'en juger au moment de me recevoir en Sa demeure céleste.

2. Winston fait évidemment allusion aux atroces meurtres de prostituées de Whitechapel, attribués à un mystérieux « tueur en série » inventé de toutes pièces par les autorités et baptisé *The Ripper* (l'Éventreur) aux fins de couvrir les piteuses tentatives d'accouplement d'un « non-né » échappé du laboratoire installé à cette époque dans le cœur de Londres. C'est pour éviter de reproduire pareille dérive, imputable entièrement à la frivolité du *Home Secretary* conservateur Henry Matthews (1886-1892) que les expérimentations suivantes furent menées dans les colonies de l'Empire, aussi loin que possible des foules civilisées ou prétendues telles.

« *La folie de Winston* » – extrait 2
(version non censurée et révisée)

par *Edmond Laroche-Voisin*,
professeur honoraire des Facultés de Paris et Berlin

On s'interrogera légitimement sur les circonstances de ma découverte des mémoires secrets de Winston Leonard Spencer-Churchill, officiellement disparu des pages de l'Histoire au lendemain de cette fameuse réunion de Carlton Gardens, sitôt après avoir remis sa démission et qu'elle eut été acceptée par l'ensemble des autorités. Qu'il me soit permis de les exposer ici dans leur troublant enchaînement de causalités.

Le nom du Premier Lord de l'Amirauté ne m'était pas inconnu, du fait principalement de sa précédente carrière politique et militaire. Toutefois, il ne résonnait pas aux oreilles du public avec la familiarité des grands chefs de guerre distingués, de part et d'autre des belligérants, durant les vingt années du conflit démarré à l'été 1914. Même parmi la caste des étudiants spécialisés dans l'examen de cette période, on l'ignorait la plupart du temps, au profit de son successeur, le conservateur Arthur Balfour, passé plus tard à la postérité (toute relative cependant) pour sa déclaration promettant l'aide du Royaume-Uni à la création en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif – hélas ! pour ce dernier, l'Ère hivernale devait briser cette belle promesse, et l'exil massif des populations du sud de l'Angleterre remplacer celui des fils de David sur le rivage oriental de la Méditerranée.

Pour une fois, la censure prussienne n'avait rien à voir dans cette ignorance si bien partagée, puisqu'elle n'interdisait pas de consulter les archives amassées, peu à peu déclassifiées, mais se contentait d'en restreindre la divulgation en dehors des cercles universitaires ; jusqu'au printemps libérateur de 1958 qui vit l'information, sous toutes ses formes, se remettre progressivement à circuler comme il sied dans un État démocratique ³.

C'est donc avec surprise que je découvris le nom de Churchill, cité à maintes reprises dans « l'Évangile » de Victor. Très vite, il m'apparut qu'il tenait un rôle essentiel, sinon le premier, dans la « résurrection » des non-nés – on me pardonnera l'outrance de la métaphore, mais elle exprime les faits mieux que toute autre.

Aussitôt je décidai de suivre cette piste prometteuse, d'autant plus intrigante qu'elle s'égarait profondément au cœur du sombre territoire

de cette histoire secrète que j'affectionnais tant. Un problème surgissait néanmoins d'emblée, et de taille : l'Ère hivernale interdisait que je m'aventurasse là où j'aurais pu espérer creuser – dans tous les sens du terme – à la recherche d'indices, à savoir dans les décombres de Londres. Il m'aurait de plus fallu disposer des autorisations en bonne et due forme délivrées par nombre d'administrations, d'un financement dont je ne possédais pas le premier sou, pour la location du matériel de protection indispensable, l'embauche d'assistants, etc.

Bref, mieux valait ne plus songer à l'éventualité d'un séjour privé dans les régions sinistrées du Royaume-Uni. Cependant, d'autres venaient tout juste d'effectuer plusieurs semaines de fouilles sur place. Une partie de la mission internationale d'où s'était échappé Hemingway s'y trouvait même encore. Si je parvenais à la rallier, d'une manière ou d'une autre, j'aurais peut-être l'opportunité d'accéder à quelque source susceptible de m'en apprendre davantage au sujet de Churchill ?

Je commençai par réunir tout ce qu'il me fut possible de glaner dans les bibliothèques qui m'étaient ouvertes, sur les années durant lesquelles Winston, de retour de ses guerres coloniales, avait débuté sa carrière en politique et fait son entrée au Parlement. Cette période s'étendait précisément de l'été 1900, date de son départ de l'armée, à l'automne 1914 et sa « disparition », disons plutôt son effacement, volontaire – ce que j'ignorais évidemment encore. Je notai les différentes adresses occupées par son ménage (le 33 Eccleston Square à compter de 1909 et son mariage avec l'infortunée Clémentine Hozier, qui devait s'en trouver de fait séparée après la naissance de leur troisième enfant durant l'épisode anversoïse), celles des officines que ses fonctions l'amènèrent à fréquenter (telle Admiralty House, résidence du Premier Lord de l'Amirauté), et dont je trouvais trace dans les copies d'extraits de sa correspondance.

Fort de ces renseignements, je constituai un dossier de recherches, que j'escomptais soumettre aux responsables de la mission pour leur prouver mon sérieux, lorsque j'appris la nouvelle du décès d'Irène Joliot-Curie, comme tout un chacun à l'unique émission de radio nationale qui répétait, du matin au soir, les mêmes informations passées au crible de la censure. J'encaissai ce coup dur.

Le sort de la mission s'en trouvait-il compromis ? Rien ne l'indiquait dans le communiqué du speaker, mais j'avais tout lieu de le craindre. Cependant, je refusais de renoncer. J'entrepris alors une démarche différente, sans me douter évidemment des incroyables conséquences qu'elle aurait dans un avenir proche.

Revêtant mon unique costume présentable, bien qu'élimé aux coudes et d'une coupe démodée depuis de nombreuses saisons, je me rendis au domicile de Frédéric Joliot-Curie au lendemain des

funérailles nationales de son épouse, dans la dernière semaine de mars 1956.

Je fus surpris d'abord de constater la modestie du logis, situé au dernier étage d'un immeuble sans signe particulier du 5^e arrondissement. Elle contrastait en effet avec le prestige associé au nom des occupants de l'appartement. Ensuite, je m'étonnai de n'être pas refoulé par quelque cerbère attitré, comme je m'y attendais ⁴.

Au lieu de quoi, après avoir sonné et patienté moins d'une minute, je me retrouvai nez à nez avec un petit homme à l'œil noir où se lisaient une bonté et une tristesse profondes. Moi-même ému, je bafouillai de vagues condoléances avant de décliner mon identité et d'annoncer mes intentions.

— Le moment est forcément mal choisi, monsieur. Mais il importe que je vous entretienne d'une affaire concernant indirectement les travaux de feu votre épouse.

Frédéric Joliot-Curie m'écoutait, le visage fermé, l'air accablé, mais sans manifester d'hostilité. Au bout d'un moment qui me parut durer interminablement, il s'effaça dans le vestibule obscur et me proposa de le suivre à l'intérieur d'une voix encore chargée de douleur.

J'avoue avoir eu une hésitation. Mais l'attirance pour le mystère lié à la relation entre Churchill et Victor m'incita à outrepasser les règles de la bienséance. J'importunerais le veuf éploré, quitte à ce que cela pèse sur ma conscience.

— Expliquez-vous, monsieur, exigea mollement mon hôte une fois que nous eûmes gagné un petit salon propre, chichement meublé.

Il s'était assis dans un fauteuil sans m'inviter à l'imiter. Je restai donc planté sur le tapis et me mis à lui résumer la situation telle que je l'appréhendais alors, avec les maigres éléments en ma possession. Je me gardai d'insister sur le rôle d'Ernest Hemingway et lui indiquai que j'étais entré en possession d'un étonnant document mis à jour dans les ruines de Londres, dont l'exceptionnel attrait historique avait mon intérêt professionnel.

— Vous êtes donc historien, m'interrompit Frédéric, relevant enfin les yeux vers moi.

Cela ne semblait pas le surprendre, et même susciter chez lui un soupçon de curiosité.

— Je travaille à ma thèse, précisai-je, soucieux de vérité (bien que m'avançant un peu, car j'en étais seulement à réfléchir au sujet ainsi qu'à ses enjeux).

— Et ce manuscrit trouvé dans les décombres de Westminster en sera l'objet ?

Croyez-moi ou non, l'idée ne m'avait jusque-là pas encore effleuré. J'étais mû par ma seule curiosité pour les dessous de l'Histoire officielle, la volonté de résoudre une énigme intellectuelle parmi les

plus intrigantes, mais de là à y consacrer l'ascèse indispensable d'un travail de thèse, l'option était plus que hasardeuse, risquée pour ma carrière. Néanmoins je sus dès cet instant qu'elle serait mienne, vaille que vaille, avec une certitude d'airain – et il avait fallu que ce petit homme accablé par le chagrin m'en fût l'inspirateur.

— Le corps central, répliquai-je avec un aplomb que je ne me connaissais pas. Seulement, pour son étude, j'aurais besoin de compléments d'informations disponibles de l'autre côté du Channel. C'est pourquoi je sollicite de votre part, monsieur, l'entregent qui me manque pour entrer en contact avec les membres de la mission. Si je pouvais les rencontrer, leur exposer mes motivations, peut-être accepteraient-ils de m'intégrer à leurs rangs...

Joliot-Curie m'arrêta d'un geste las et lâcha un soupir.

— Il n'y a plus de mission, jeune homme. Göring a réclamé le retour de ses membres dans les plus brefs délais. Et qu'on expédie à Berlin tout ce qui aura été rapporté de Londres aux fins d'analyse. Tout cela doit transiter par Paris dans les jours à venir. Je crois savoir que certaines caisses sont déjà entreposées quelque part. Comprenez que je n'ai guère eu l'occasion de m'en soucier ces dernières semaines.

J'acquiesçai, compatissant mais aussi intrigué. Des caisses entreposées, ici, à Paris ? Voilà qui excitait mon imagination. Je m'apprêtais à demander plus de précisions quand Frédéric me prit de court :

— Parlez-moi un peu du contenu de ce manuscrit, si vous le voulez bien.

Difficile de me dérober, même si j'aurais préféré éviter donner des détails qui me feraient passer, au mieux, pour un doux excentrique, un naïf, et au pire un illuminé. Ma foi, je n'avais encore aucune réputation à perdre, alors tant pis !

Je me lançai donc et finis par lâcher le nom de Victor, évoquer sa nature singulière, ses probables origines, le combat qui avait été le sien durant les premières années de la guerre (car, à ma grande frustration, la liasse de feuillets récupérée par Hemingway ne couvrait que cette période et s'interrompait de façon brutale ; je brûlais donc de découvrir ce qu'il était advenu du non-né par la suite, et je comptais pour cela que mon enquête sur les pas de Churchill me fournisse les éclaircissements souhaités – je serais bientôt exaucé, et au-delà de mes plus folles espérances).

Je m'attendais à tout – la consternation, le mépris, les moqueries, la colère, le fou rire (encore que, ravagé par la peine comme il l'était, même la plus extravagante des farces n'aurait pas arraché à mon hôte l'esquisse d'un sourire). À tout, sauf au silence, à ce hochement de tête entendu, cette lueur allumée dans le fond du regard de Joliot-Curie, soudain plongé dans un abîme de réflexion dont je n'osai le tirer.

Finalement, il se leva de son fauteuil et traversa la pièce sans dire un mot, jusqu'au secrétaire qui en occupait l'angle proche de la fenêtre. Il s'empara d'une feuille de papier à en-tête et griffonna quelques mots à l'aide du stylo qu'il portait à sa pochette de veston.

Figé, perplexe, je l'observais sans savoir comment réagir. Il plia la feuille et la glissa dans une enveloppe, puis me demanda mes coordonnées précises. Je lui donnai mon adresse et il la recopia. Puis il revint vers moi et me tendit l'enveloppe.

— Rendez-vous à l'Institut du radium, à quelques rues d'ici, près du Val-de-Grâce. Vous remettrez cette lettre à Jean Teillac de ma part. C'est lui qui remplace mon épouse. Il vous apportera toute l'assistance nécessaire.

Je n'eus pas le temps de remercier. Frédéric se dirigeait déjà vers le vestibule pour me raccompagner. Sa démarche, je le notai, était plus vive et assurée qu'à mon arrivée. En un mot, je me faisais promptement congédier.

— Bonne chance dans vos recherches, me lança-t-il sur le pas de sa porte, avant de la refermer derrière moi.

Je mis son attitude sur le compte du lent travail de deuil qui débutait seulement, et conduirait Frédéric Joliot-Curie à rejoindre son unique grand amour deux ans plus tard, au plus fort d'un été réchauffé par l'embrasement populaire consécutif à la révolution de mai 1958. Mais avant cela nous eûmes l'occasion de nous revoir, une seule fois – j'y reviendrai en son temps.

Nanti de mon sésame, je hâtai mes pas en direction de l'Institut du radium. En chemin, mes pensées dérivèrent comme elles en avaient pris l'habitude quand je leur lâchais la bride. Winston Leonard Spencer-Churchill les occupait à parité avec Victor. À quoi ressemblaient-ils, l'un comme l'autre ? Je ne connaissais aucun portrait, aucune photographie du premier. Quant au second, le peu qu'il décrivait de son apparence dans ses carnets (le terme me paraissait approprié, plus que « journal » ou « biographie », car le manuscrit relevait davantage de l'assemblage de notes, de réflexions, sans réel souci de chronologie, encore moins, hélas ! d'exhaustivité) laissait imaginer une effroyable vision. Cependant, il s'agissait là de la réaction d'un civil auquel le hasard de la naissance avait épargné les horreurs de la guerre. Comment les hommes engagés dans les combats du front avaient-ils perçu les non-nés ? Ils les redoutaient, certes, pour leur ardeur incomparable, leur force sans égale, leur résistance aux balles et aux shrapnells – le témoignage de Victor était à cet égard sans appel (et je me languissais d'en trouver le recoupement dans des lettres de soldats prussiens le jour, encore lointain, de la totale déclassification de pareils documents). Mais comment les *voyaient*-ils ? La question, obsédante, arrivait en tête de liste de mes interrogations,

juste avant celle-ci : qu'étaient-ils donc devenus, pour que rien ni personne n'eût jamais évoqué leur existence à ce jour ? La censure n'expliquait pas tout. Et je ne croyais plus à une mystification, de la part d'Hemingway ou de n'importe quel autre amateur de gloriole littéraire.

Arrivé devant les grilles du bâtiment, au bas de la rue Pierre-Curie, je rassemblai mes esprits. Des façades de brique claire se dégagait une impression de tranquille banalité. Rien n'indiquait que, derrière, on manipulait dans des laboratoires de terribles matières depuis presque un demi-siècle. Mais c'était pourtant bien là qu'avaient débuté les expériences ayant abouti, par une sorte de dévoiement impossible à imputer aux fondateurs de l'établissement, aux bombardements de 1933, préludes à l'Ère hivernale.

On ne fit aucune difficulté à me recevoir. L'ambiance était studieuse, appliquée, chez les laborantins que je pus apercevoir, engoncés dans leurs blouses, sérieux et sans âge. Je fus dirigé vers les bureaux de l'étage où les recommandations de Frédéric produisirent leurs effets. Teillac, plein d'allant, nouvellement propulsé à son poste, prenait tout juste ses repères.

— Nous nous remettons à peine du départ d'Irène, dit-il en m'accueillant. J'ignore ce que l'avenir nous réserve... Mais je crois comprendre que vous vous intéressez plutôt au passé. En quoi puis-je vous aider ?

Il me rendit la lettre qu'il venait de parcourir.

— Avec votre permission, j'aimerais jeter un œil sur ce que la mission a rapporté de Londres.

— Vous serez déçu, je vous préviens. Nous n'avions pas vocation à remuer les strates de l'Histoire, mais à effectuer des relevés, accumuler des échantillons pour leur étude en laboratoire, enfin nous rendre compte des effets sur l'environnement de la radioactivité.

— Vous étiez là-bas ?

— Je suis rentré peu après l'évacuation sanitaire d'Irène. Il fallait que quelqu'un s'occupe de reprendre les choses en main. Ce pauvre Frédéric n'en a pas le courage pour l'instant.

Teillac eut un triste sourire.

— Qui sait s'il le trouvera un jour, ajouta-t-il, prophétique.

— Désolé d'insister, mais M. Joliot-Curie m'a parlé de caisses en transit pour Berlin...

— Ah, c'est de cela qu'il s'agit !

Le ton s'était fait brusque, soudain. Je me demandai pourquoi. Teillac m'éclaira sans délai :

— Êtes-vous bien ce que vous prétendez ? Après tout, que m'importe ? Les experts dépêchés par Göring en personne ne nous ont pas bernés longtemps, d'ailleurs ils ne cherchaient même pas à

dissimuler leur ignorance de la chose scientifique. Mais ils n'étaient pas là seulement pour observer, comme Ernest Hemingway, je puis vous l'assurer. Nous ne nous en sommes plus préoccupés à compter du moment où nos travaux ont débuté. Ils ont procédé de leur côté à pas mal d'investigations et rempli plusieurs caisses, en effet, mises sous scellés. Nous devons les leur apporter en gare de l'Est, mais la corvée a été repoussée en raison des funérailles nationales. Elles sont toujours dans nos camions, là-dedans...

Il eut un geste de la main vers la cour de l'Institut, avant d'ajouter :

— Je pensais bien que quelqu'un comme vous se présenterait, mais je ne l'imaginais pas si jeune. Allez donc fouiner et soyez discret. Oubliez ensuite que nous nous sommes rencontrés. Pour ma part, je nierai.

Ce fut tout. J'ignorais alors pour qui il me prenait. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, lorsque je procède aux révisions de mon texte : le soulèvement de 1958 ne fut pas spontané, mais préparé depuis plusieurs années par un patient travail de sape et d'espionnage mené en toute clandestinité par un petit nombre d'agents dévoués au colonel de Gaulle, réfugié en Afrique du Nord – pour Jean Teillac, j'étais l'un d'eux, à l'évidence. Heureusement pour moi, il n'avait pas l'étoffe d'un zélé collaborateur de nos « protecteurs » d'outre-Rhin.

Les camions encore bâchés stationnaient à l'endroit indiqué. On les avait lavés, frottés assidûment (leurs carrosseries brillaient, comme neuves), comme c'était la règle pour tout véhicule en provenance de la zone tampon des côtes de la Manche, soumises aux vents chargés de particules nocives soufflés depuis le sud de l'Angleterre. Je commençai à les visiter sans vergogne, passant les fameuses caisses en revue, m'efforçant de décrypter les inscriptions peintes sur leurs flancs, en allemand.

Un nom attira vite mon attention, en capitales et dans la langue de Shakespeare plutôt que celle de Goethe : WESTMINSTER. Je dénichai une manivelle près de la roue de secours et m'en servis pour briser les scellés à l'effigie de l'aigle prussienne, puis je m'attaquai au couvercle tant bien que mal. Mes efforts désordonnés furent récompensés quelques instants plus tard quand je parvins à extraire un premier clou. Les autres suivirent sans problème.

L'intérieur était bourré de paille compressée, afin de protéger le contenu, que je m'empressai de dégager. Je restai un moment interdit à la vue des amas de chiffons aussi soigneusement emballés. S'agissait-il d'une plaisanterie ? Cela aurait paru étonnant de la part des agents de Berlin. Avec moult précautions, je déballai ce qui m'apparut vite comme des ballots de vêtements, constitués pour partie de pièces d'uniformes des troupes britanniques. Mes connaissances en la matière s'avérant limitées, je ne pus leur assigner un corps d'armée précis, non

plus qu'une brigade ou un bataillon. Leur état de conservation variait d'acceptable à piteux – certains tombaient presque en lambeaux –, preuve que leurs propriétaires avaient enduré les tribulations ordinaires de la guerre, sinon davantage.

Mais cela ne m'expliquait pas l'intérêt des Prussiens à leur égard, ni la mention de *Westminster* sur le bois de la caisse. Tâtonnant, j'explorai les poches de chaque paire de pantalons, veste, manteau, pèlerine, les dépliant et repliant à gestes mesurés, avant de les ranger sur leur lit de paille. Chaque instant, je craignais qu'on me surprît et qu'on me réclamât des comptes ; ma nervosité ne cessait de croître, d'autant que je ne trouvais rien.

Ainsi, le calepin faillit échapper à ma vigilance. Il avait pourtant un centimètre d'épaisseur environ, mais était de taille modeste, sa reliure assouplie par l'usage, et, surtout, caché sous le revers d'un large pardessus imperméable maculé de taches sombres (boue ? cendres ? sang ? un mélange des trois, sûrement) dans une poche supplémentaire, révélée par la couture de fil plus grossier qui la refermait. Sans hésiter, je défis cette dernière à belles dents – le temps n'était plus aux demi-mesures !

Les feuillets jaunis menacèrent de s'envoler lorsque j'entrouvris le calepin, mais j'avais eu le temps de me rendre compte qu'ils étaient recouverts d'une écriture serrée, différente de celle de Victor. Mon cœur s'emballa à la vue du titre aperçu en haut de la deuxième page de couverture – *Mémoires secrets* – et surtout à celle du nom de l'auteur – *W. L. S. Churchill* –, tous deux tracés à l'encre bleue, un peu passée.

D'une main tremblotante, je remisai la relique dans la poche intérieure de mon veston, puis je refermai du mieux possible la caisse avant de sauter du camion et rejoindre la sortie de l'Institut par les allées de son jardin. Je m'efforçais de maîtriser mon pas et ma respiration chaque fois que je croisais quelqu'un. Personne ne me prêta plus d'attention qu'à n'importe quel autre employé ou visiteur. Je ne retrouvai un souffle régulier qu'une fois dans la rue Pierre-Curie et me dirigeai vers la Sorbonne, mû par l'habitude, d'un pas pressé. Je doublai sans ralentir l'université et le lycée Louis-le-Grand et m'engouffrai dans le métro à la station Cluny, sans pouvoir m'empêcher de jeter de fréquents coups d'œil par-dessus mon épaule.

Assis sur un banc de la première rame qui se présenta, je recouvrai mon calme et, n'y tenant plus, je me jetai dans la lecture du début des *mémoires secrets* – là où Churchill relatait l'épisode anversois et la réunion consécutive de Carlton Gardens –, précautionneux à tous égards.

Fasciné, je ratai ma correspondance ainsi que les suivantes. Quand je regagnai finalement ma chambre de bonne, plusieurs heures plus

tard, au terme d'une errance enfiévrée dans les rues de Paris, ma décision était prise, irrévocable : ma vie se mêlerait désormais à celles de Winston et Victor, aux fins de leur attribuer la considération méritée pour leur rôle dans l'Histoire, à défaut d'une vaine postérité.

J'ignorais bien entendu alors que mon entière existence n'y suffirait pas.

3. Nous avons bien conscience du raccourci opéré, mais le détail du processus de retour à l'authentique démocratie dans la France délivrée du protectorat prussien a été suffisamment commenté dans de nombreux ouvrages pour que nous n'y revenions pas ici. Signalons toutefois, pour l'avoir vécu à titre personnel, que le Printemps contestataire de 1958 imposa rapidement dans Paris une véritable liberté dans la diffusion des idées qui circulaient jusque-là de manière clandestine, par exemple aux Éditions de Minuit. La province y fut moins sensible et le cas particulier de l'Alsace-Lorraine, traditionnellement attachée à la culture d'outre-Rhin, demeure une exception en ce qu'elle réclama de continuer à obéir aux lois du protectorat.

4. Je n'appris que tardivement les sympathies communistes, plus qu'affirmées (adhésion effective ou non au Parti clandestin ? Le doute demeure) de Joliot-Curie, écarté des postes les plus honorifiques et protégé jusqu'en mars 1956 par la notoriété accolée au nom de son épouse, pourtant d'une sensibilité politique assez proche, elle aussi pacifiste convaincue, mais semble-t-il pas autant compromise avec le PCF et davantage critique à l'égard de Moscou.

Mémoires secrets
(*Winston Leonard Spencer-Churchill*)
non publiés à ce jour – extrait 2

Il me faut ouvrir une parenthèse dans ces mémoires afin d'évoquer ce que nous désignons au Home Office sous l'appellation de « fonds Walton ». Mon bref passage au poste de *Home Secretary*, entre février 1910 et octobre 1911, avait suffi pour que j'en découvre l'existence, mais je n'ai pas eu l'occasion d'en parcourir toute l'effroyable complexité – les aspects scientifiques demeuraient hors de ma portée et témoignaient à eux seuls du génie de Victor Frankenstein, très en avance sur son époque, et pour cela mal jugé, vilipendé même, par la sienne.

Comme je l'ai brièvement précisé dans les pages précédentes, j'avais eu l'opportunité de participer, sous les ordres directs de Kitchener, aux expériences interdites⁵ menées en Égypte par des savants tenus au secret militaire, reconduites aux Indes sans plus de succès. Mon rôle s'était alors borné à l'encadrement de la sécurité, puis à la destruction des preuves (j'entends bien de toutes, matérielles et non humaines incluses). J'ignorais à cette époque l'origine des travaux qui avaient abouti à ces tentatives de résurrection des chairs et régénération de la pensée (encore que ce terme parût largement usurpé jusqu'à l'apparition du premier sujet non-né moderne capable d'abstraction et doué d'une véritable capacité de langage en lieu et place de borborygmes effarouchés ; néanmoins, je puis attester que l'instinct seul n'animait pas les corps reconstitués, qu'une forme primitive mais évidente d'intelligence, corrompue cependant par l'état de détérioration des organes directeurs employés, se manifestait chez nos sujets africains et indiens).

Enfin installé dans le fauteuil du *Home Secretary*, je me fis un devoir de compléter mes maigres connaissances. Je demandai donc qu'on me communique les notes établies au sujet de ces expérimentations par mes prédécesseurs. La première d'entre elles émanait du 3^e duc de Portland, William Cavendish-Bentinck, qui deviendra par la suite lord président du Conseil, et datait de 1799. Hélas ! il s'était contenté d'un résumé partiel, à hauteur de son propre entendement, rédigé dans une prose éprouvée par le temps. Les notes plus tardives s'avérèrent moins décevantes, sans pour autant suffire à lever les mystères du « miracle Frankenstein ». Elles étaient plus ou moins fournies, plus ou moins détaillées, selon l'intérêt que leur

époque portait au secret contenu dans les liasses de documents cédés jadis par le capitaine Robert Walton, et qui, complétées au fil des années par les comptes rendus des scientifiques attelés à la résolution dudit mystère, constituaient le fameux fonds.

Un rapport d'enquête sur la vie de Walton s'ajoutait à l'ensemble. Diable d'homme que ce marin, à en juger par les éléments rassemblés. Après avoir d'abord servi dans la marine marchande, il se fit explorateur comme c'était la mode chez certains jeunes gens de la meilleure société à la fin du XVIII^e siècle. Il connut l'aventure la plus exaltante dans les glaces du Grand Nord à la rescousse du docteur Frankenstein, rencontra la créature vengeresse lancée à sa poursuite et en tira un récit captivant sous forme de correspondance adressée à sa sœur (consciente de la valeur de ces lettres, Margaret Saville devait les léguer par héritage aux autorités scientifiques compétentes, et celles-ci les transmettre à nos services sans barguigner).

Mû par une indéniable passion du voyage, Walton ne renonça pas à parcourir les mers du globe jusqu'à la fin de sa vie. Toutefois il préféra se tourner vers l'hémisphère austral, explorer d'abord les côtes et les fleuves d'Amérique du Sud pendant quelques années, puis mettre le cap sur les terres antarctiques encore semi-mythiques après leur découverte par les Russes en 1820. Rien n'indique qu'il remportât de réels succès dans ses entreprises, mais tout permet de croire qu'il s'en contrefichait. En revanche, il tenait à s'éloigner le plus possible et le plus longtemps du pôle Nord, comme si la distance et le temps pouvaient effacer de sa mémoire les souvenirs qui l'y raccrochaient. Je pouvais concevoir l'état d'esprit de cet homme d'action, parfaitement sain et équilibré, pur produit d'une excellente éducation mais aussi des préjugés de son époque ; à un siècle d'écart, c'était exactement le mien.

Robert Walton et moi partagions en effet, je m'en rendis rapidement compte à ma lecture du rapport qui en dressait le portrait, le goût des défis, le besoin de nous confronter aux événements sur le terrain, l'appétence pour l'effort physique comme intellectuel. Lui dans la marine, sous-officier puis capitaine de vaisseau, moi dans l'armée de terre, sous-lieutenant de hussards puis correspondant de guerre (ceci pour l'accroissement de mes revenus, plus qu'insuffisants à mon train de vie), nous cherchions à affronter le monde et les hommes pour tester les limites de notre courage, celles de nos ambitions.

Je pouvais donc affirmer sans ambages comprendre le raisonnement de Walton après qu'il s'était heurté à l'inconnu le plus déroutant ; non pas la fuite, honteuse et lâche, mais la recherche d'une paix intérieure dans la répétition de l'exploit, comme pour exorciser les visions d'une réalité inacceptable parce qu'inconcevable. Voilà

bien l'unique divergence entre nos caractères : avec plus d'une centaine d'années de connaissances et de progrès à mon avantage, j'étais en mesure d'accepter l'idée de la régénération par stimulation des connexions électriques du cerveau, même si les subtilités du procédé échappaient à ma logique plus littéraire que scientifique.

C'est égal, j'étais homme de mon siècle, celui de la maîtrise des forces naturelles pour le profit de tous, celui de l'expansion des machines dans les champs de la vie et aussi de la mort. Rien de tout cela ne m'étonnait, et je savais qu'à l'avenir, après, hier, un Frankenstein, plus proche de nous un Edison et tant d'autres impossibles à nommer, de plus en plus nombreux, je savais bien qu'après eux une ère s'ouvrirait qui verrait le triomphe d'une Raison nouvelle.

Mais pour en arriver là, et permettre à ce futur d'éclore, il convenait de repousser les ténèbres venues du cœur de la vieille Europe, qui menaçaient de s'étendre sur le monde comme dans un ultime assaut des peurs rétrogrades, concentrées sous les casques à pointe d'Hindenburg et Ludendorff, et la couronne du vieux Kaiser Guillaume. Contrairement à Walton, j'irais le cœur joyeux à l'affrontement avec elles, j'utiliserais des armes fournies par les sciences impies, je jetterais dans cette bataille chacune de mes forces, tous mes espoirs, jusqu'au terrassement final du dragon.

Voilà quel était mon état d'esprit, alors. Quand j'y repense aujourd'hui, c'est avec autant de regrets que de honte...

5. Les termes soulignés le sont de la main même de Churchill.

« *La folie de Winston* » – extrait 3
(version non censurée et révisée)

*par Edmond Laroche-Voisin,
professeur honoraire des Facultés de Paris et Berlin*

La résolution de Churchill n'est plus à démontrer, son courage et son obstination face à l'adversité pas davantage. Durant sa brève expérience militaire, il a su s'attirer honneurs et récompenses, plus d'ailleurs en raison du succès des quelques livres tirés de ses expériences au combat (tel le siège du Malakand, objet en 1900 d'un récit de l'héroïque résistance des Britanniques opposés aux féroces tribus pachtounes) que de ces derniers en eux-mêmes. Mais le paradoxe n'est qu'apparent chez cet homme qui se définissait comme une parfaite synthèse de soldat et d'écrivain, animé d'une ferveur patriotique sincère, au point d'accepter y sacrifier son avenir politique à compter de la fin de l'année 1914.

Moi-même, qu'étais-je prêt à sacrifier d'une carrière purement hypothétique en 1956 ? Je me posais chaque jour la question, à l'étude du lycée où j'officialais comme pion, dans la solitude de ma chambre, tard le soir, quand je décryptais mot à mot les mémoires secrets en vue de leur traduction et que je réfléchissais au meilleur moyen de les porter enfin à la connaissance du public sans trahir leur provenance.

Ce furent des semaines, des mois d'intranquillité permanente, à m'assurer de n'être pas suivi dans les rues de Paris, à ne dormir que d'un œil quelques heures chaque nuit. Berlin finirait par s'apercevoir de mon larcin, une enquête serait diligentée et Jean Teillac recevrait la visite des agents de la Geheime Staatspolizei, créée dès la fin de la Guerre terminale par Göring lui-même en tant que ministre de l'Intérieur de Prusse, en avril 1933, juste avant sa première nomination au poste de chancelier.

La sinistre réputation de cette police secrète d'État n'était plus à établir vingt-trois ans plus tard. Au seul énoncé de son acronyme – Gestapo ! –, le peuple allemand comme celui des protectorats tremblait. Si on interrogeait Teillac avec les méthodes musclées, barbares, dont les auxiliaires français de la rue Lauriston s'étaient fait une spécialité, combien de temps résisterait-il avant de donner mon nom ? Moitié flics, moitié truands, Pierre Bonny et Henri Lafont dirigeaient d'une main de fer dans un gant clouté leur service de renseignement et de répression. À tout instant, je pouvais être

interpellé, chez moi, au lycée, dans un café – n'importe où en vérité – et disparaître dans les sous-sols de la Carlingue, ainsi que l'on désignait l'officine de la rue Lauriston.

Voilà quel était mon état d'esprit. Pourtant, je ne changeai rien à mes habitudes et me consacrai à ma tâche tout le printemps, puis l'été, profitant des vacances scolaires pour passer mes journées dans les bibliothèques, à la recherche du moindre indice corroborant les confessions de Churchill.

C'est ainsi que je fis connaissance de celle qui allait à sa si tendre façon changer le cours de mon existence. Le lecteur me pardonnera de m'attarder à nouveau sur un épisode relevant de la vie privée, mais, comme il le découvrira bientôt, celui-ci aura une incidence plus qu'heureuse sur le déroulement de mes recherches.

Isabelle préparait alors son agrégation de lettres et bûchait avec un sérieux que rien ne devait en apparence pouvoir troubler. J'avais déjà remarqué sa présence, discrète mais lumineuse. Elle s'asseyait toujours à la même place, dos à une fenêtre dont les carreaux filtraient la clarté du jour pour la concentrer en un rayon doré, chaleureux, qui mettait sa blondeur davantage en valeur. Souvent, il m'était arrivé d'interrompre mes lectures pour lui jeter à la dérobée des regards admiratifs, affectant un air pensif pour le cas où elle remarquerait mon indiscretion.

Je n'avais jamais osé l'aborder, sous le prétexte de respecter le silence d'usage dans la bibliothèque de la Sorbonne, alors qu'en vérité je manquais de l'assurance nécessaire. Mais, ce jour-là, ce fut elle qui fit le premier pas quelques instants après que j'ai eu ouvert mon cahier de notes.

— Vous devriez être prudent, me chuchota-t-elle par-dessus la pile d'ouvrages qui nous séparait.

Le hasard (la destinée ?) avait voulu que je m'installe presque en face d'elle, sur la seule chaise encore libre à cette heure déjà avancée de la journée. Je voulus lui répondre, ravi et intrigué dans le même temps, mais les moues réprobatrices de nos voisins, dérangés par ce simple murmure, m'incitèrent à procéder différemment.

D'un geste, j'indiquai à la jeune fille (j'ignorais alors son nom) la direction du hall et du grand escalier. Je m'y dirigeai le cœur battant plus vite qu'à l'ordinaire, rassemblant mon courage pour amorcer la conversation. Elle me rejoignit quelques instants plus tard, son cartable au ventre lourd en main, coiffée d'un béret penché sur le côté qui laissait échapper une longue mèche claire sur sa joue creusée d'une admirable fossette. Je me sentis rougir comme un imbécile lorsqu'elle eut un sourire, magnifique bien qu'un peu triste.

— Je suis navrée de vous déranger, mais ça me semble important.

Ma voix manquait d'assurance quand je rétorquai :

— Ne vous excusez pas, mademoiselle. Mais de quoi s'agit-il ?

— Deux hommes sont venus interroger les employés à votre sujet. Ils parlaient assez fort pour que j'entende, sans souci de discrétion. Des brutes patibulaires, qui exhibaient leurs cartes tricolores.

Gestapo, ai-je aussitôt songé, parcouru d'un frisson. Ainsi, l'enquête redoutée avait débuté et ils étaient sur mes traces, orientés peut-être par Teillac (j'espérais sincèrement que le successeur d'Irène Joliot-Curie n'avait pas eu à pâtir de mon intervention). Pour ne pas inquiéter Isabelle, je fis mine de prendre les choses à la légère.

— Sûrement pas de quoi s'en faire... Vous avez une idée plus précise de ce qu'ils me voulaient ?

— D'après ce que j'ai pu saisir, ils se renseignaient sur votre domaine d'étude, vos emprunts ici même. Ils ont aussi demandé confirmation de votre adresse.

C'était plus ennuyeux. Cela supposait que les hommes de la Carlingue prévoyaient de me rendre visite, et pas pour un aimable échange de points de vue. Je me rendis soudain compte que j'avais eu jusque-là une chance incroyable. En effet, je ne vivais plus au même endroit depuis que je m'étais inscrit à la bibliothèque de l'université. J'avais déménagé d'une première chambre assez agréable mais au loyer devenu inaccessible pour une deuxième plus sordide, dans mes moyens cependant. Et je n'avais signalé ce changement à personne, aucun de mes employeurs, pas même à mon ancien concierge (je devrais avoir honte de l'avouer aujourd'hui, mais j'avais été contraint de déménager à la cloche de bois, comme c'était la coutume chez beaucoup de locataires impécunieux en ces temps-là).

À présent, j'avais peur de revenir là où je logeais. Je ne devais pas être si bon comédien que je l'espérais, car je vis une expression préoccupée se peindre sur les traits d'ange d'Isabelle.

— Vous avez un sérieux problème, m'assura-t-elle à voix basse, jetant des coups d'œil à la ronde sur les étudiants et les professeurs qui déambulaient dans le grand escalier. Ne prétendez pas le contraire, ce serait un mensonge. Je sais de quoi sont capables les auxiliaires français de la police d'État prussienne. Et j'en ai terriblement honte. Mais ils paieront pour leurs forfaits un jour, et plus tôt qu'ils le croient !

L'exaltation empourprait délicieusement son front et ses joues. De ma courte vie, je ne m'étais pas mêlé de politique, encore moins de lutte clandestine contre les nuisances de la censure imposée par le protectorat. Je n'avais pas plus rencontré de sympathisants du mouvement de résistance intérieure (ils n'étaient pas nombreux dans Paris, malgré ce que la révision des événements par le gouvernement de coalition de l'après-mai 1958 a prétendu imposer comme version officielle de son histoire).

Bref, sur le coup je mis l'emportement d'Isabelle sur une indignation flatteuse à mon égard, non sur ses engagements envers la cause patriotique. On me pardonnera ce réflexe qui témoignait de ma vision étroite du rôle des femmes, à mon opinion d'alors capables seulement de s'émouvoir au lieu d'agir (j'étais jeune, ignorant, et nous n'étions qu'en 1956) – à ce sujet, Isabelle devait également me dégauchir, par la suite, pour ne pas dire me déniaiser.

— Vous ne pouvez plus rentrer chez vous, ajouta-t-elle. Que comptez-vous faire ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Je ne pouvais me présenter chez aucun ami digne de ce nom pour la bonne raison que je n'en avais pas. Des connaissances, oui, dans le milieu des thésards, au lycée où je travaillais, mais d'authentiques camarades, non. Je n'étais pas le genre de garçon liant, ma pauvreté et mon goût pour la solitude m'interdisaient la fréquentation des cafés et des soirées qui sont les endroits privilégiés du contact avec nos contemporains. Dans le même temps, cette absence de caractère social me valait d'échapper aux griffes de la Gestapo – j'étais un vrai fantôme pour ses enquêteurs.

— Je vous emmène, décida Isabelle d'un ton qui ne souffrait nulle contestation. Vous avez besoin d'aide, c'est évident.

Je ne cherchai plus à nier. J'étais soulagé, même, bien que secrètement paniqué à l'idée que ma liberté venait de prendre fin.

Dans un état second, je suivis mon ange blond à travers les rues du Quartier latin, jusqu'à une discrète impasse noyée de pénombre puis, au débouché d'un long passage cocher, une petite cour pavée flanquée d'un jardin, protégée du tumulte ordinaire de la ville. Un havre authentique, ai-je alors songé.

Nous grimpâmes plusieurs volées de marches accrochées à une façade lépreuse, où du linge était mis à sécher. Isabelle sortit une grosse clé de son sac et nous ne tardâmes plus à pénétrer dans un modeste deux-pièces qui sentait le renfermé et dont la décoration surannée datait de l'avant-guerre.

Isabelle remarqua mon air étonné.

— Mes grands-parents vivaient là il n'y a pas si longtemps, m'apprit-elle sitôt la porte refermée derrière nous. Ils sont morts l'année dernière en me léguant leur seul bien. Depuis, je n'ai touché à rien.

— Et vos parents ?

— Je n'ai pas connu mon père. Il est tombé au front à la fin de la guerre. Ma mère m'a mise au monde quelques mois plus tard, puis le chagrin l'a emportée. J'ai été élevée par grand-père et grand-mère. Ce sont eux qui m'ont initiée à la littérature et poussée aux études.

Je réalisai alors que nous ne nous étions pas présentés. Je corrigeai cet impair en déclinant mon identité, elle la sienne, et nous nous serrâmes la main d'une façon un peu guindée, solennelle, avant d'éclater de rire, ce qui me permit d'évacuer la tension.

— Vous êtes un drôle de garçon, Edmond !

— Et vous une drôle de fille, mais ne le prenez pas mal, c'est un compliment.

Nous avons encore ri, comme deux gamins ravis du tour joué aux adultes. Je ne m'étais que rarement senti aussi léger, en dépit des circonstances.

— Je vais préparer de cet horrible ersatz de café, annonça Isabelle en gagnant la minuscule cuisine. Ensuite vous me raconterez votre histoire, Edmond. Je suis certaine qu'elle n'a pas sa pareille.

Elle m'écouta sans rien dire en buvant à petites gorgées l'insipide décoction dont il fallait se contenter depuis l'instauration du rationnement (celui-ci devait durer encore une dizaine d'années et je ne boirais pour ma part une première tasse de vrai café en 1968 seulement, quand les produits en provenance des deux Amériques commencèrent à envahir nos boutiques).

— Voilà, conclus-je, inquiet de sa réaction, vous savez tout.

Je ne lui avais rien caché. Hemingway, Victor, Churchill, ma passion pour l'histoire secrète, Frédéric Joliot-Curie et Jean Teillac, mon intention de porter à la connaissance du public l'existence des non-nés, le destin tragique de leur bataillon et celui, mystérieux, du plus étonnant d'entre eux. Tout en parlant, j'avais extrait de ma serviette les documents en ma possession, copies comme originaux, dont je ne me séparais en aucun cas. Isabelle les examina avec dans l'œil un éclat qui ne m'était pas étranger.

— Extraordinaire, commenta-t-elle. Vous rendez-vous bien compte, Edmond, de l'impact de telles révélations ? Pas seulement dans le domaine historique, mais aussi scientifique. S'il est possible... (Elle se corrigea illico.) Non, *puisque* il est possible de recréer la vie, donc de vaincre la mort... imaginez les perspectives pour le monde et les hommes si le procédé de régénération du docteur Frankenstein pouvait demain être adopté par toutes les civilisations !

Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle, trop obnubilé par la poursuite d'un objectif qui m'apparaissait soudain étrié, égoïste de surcroît. Isabelle m'ouvrait les yeux et l'esprit. Mon travail ne concernait pas seulement le rétablissement de la vérité historique au profit d'une poignée d'érudits, il relevait d'un champ éminemment plus vaste : celui de toute l'humanité. Après la terrible hécatombe de la Guerre terminale et ses cent millions de victimes estimées, militaires et civiles, quel plus bel horizon concevoir pour le futur que la mort enfin vaincue ? Quel plus beau présent offrir aux enfants du

malheur, grandis sur les décombres du passé ?

J'entrevois un radieux avenir, où chaque naissance serait promesse d'extrême longévité, et pourquoi pas, osons le mot, d'immortalité. Oui, l'espace d'un merveilleux instant, attablé dans un recoin exigu entre chauffe-eau et planche à repasser, le silence à peine rompu par le cliquetis régulier de l'horloge du salon voisin, les grands beaux yeux d'Isabelle posés sur moi, j'oubliai la précarité de ma situation, les menaces de la Gestapo qui m'obligeaient à faire profil bas et entrer en clandestinité, j'oubliai donc tout cela pour rêver à l'irruption sur Terre d'une génération de demi-dieux, libres et insoucians car certains de disposer, sauf accident, de l'éternité des siècles...

— Que sont devenus les carnets du docteur Frankenstein ? demanda Isabelle, me ramenant à une réalité plus prosaïque.

— Victor ne fait aucunement allusion à leur sort, répliquai-je, morose. Churchill les mentionne à plusieurs reprises dans ses mémoires, quand il évoque les expériences de régénération menées dans le laboratoire de la banlieue de Londres et la façon dont elles se sont conclues. Il en reparle à l'occasion de son engagement sur le front à compter de 1916. Au final, il aura conservé les précieux documents avec lui durant les premières années du conflit, c'est tout ce qu'on peut déduire. À la fin de sa confession, il précise son intention de revenir « *là où pour Victor tout avait commencé* », je le cite. C'est-à-dire, vraisemblablement, dans les locaux de l'East End. Pour ce que j'en sais, les carnets de Frankenstein sont peut-être encore là-bas. Après tout, c'est plausible, puisque l'endroit était aménagé pour partie en sous-sol, il aura été épargné par les bombes. Et puis le cœur de la capitale surtout a souffert. Mais je n'ai pas eu l'occasion de creuser la question...

— Alors nous devons nous y mettre, m'interrompit Isabelle, très volontaire. Et tâcher d'exhumer le fabuleux secret de Frankenstein en pleine lumière.

— Nous ? m'étonnai-je.

— Vous ne croyez pas tout de même me tenir en dehors de cette aventure ? feignit-elle de se froisser.

Son sourire illumina la pièce plus sûrement que l'ampoule de faible intensité qui pendait au bout de son fil au-dessus de nos têtes. Je compris alors m'être déniché la plus fidèle des alliées, la plus jolie aussi, inespérée pour un garçon comme moi. Je me souviens parfaitement, à plus d'un demi-siècle de distance, combien cette révélation me combla, sur le moment.

À compter de ce jour, Isabelle veilla sur moi sans jamais faillir au rôle qu'elle s'était attribué. Et quand bien même l'avenir ne s'avéra pas correspondre à nos folles espérances, je lui en resterai gré au-delà

de ma propre mort – prochaine, je le sens bien.

Mais revenons à l'année 1956, son été qui s'annonçait caniculaire sur Paris et le sud du pays, en parfait contraste avec le morne climat gris, glacé, du quart nord-ouest, réplique à peine atténuée de l'hiver tombé sur une moitié de l'Angleterre.

Pendant plusieurs semaines je demeurai cloîtré, dans l'intention de laisser croire aux policiers que j'avais quitté la capitale. Je supposais qu'au bout d'un moment ils lèveraient leur dispositif de surveillance, se désintéresseraient de mon cas.

La sécurité des miens me posait quelques soucis, mais je me rassurai à l'idée qu'il paraîtrait évident, à les interroger, que mes parents ne connaissaient rien de mes activités, sinon que j'étudiais l'Histoire à Paris, comme ils avaient coutume de le répéter à qui demandait de mes nouvelles – peu de monde, en vérité. Hormis durant la guerre, eux n'avaient jamais abandonné ce bout de terre grasse de Moselle où leurs aïeux avaient bâti, pierre après pierre, la ferme familiale. Épargnée par les canonnades, elle se dressait toujours dans le fond d'une combe humide, à l'écart du village qui avait, lui, souffert des combats et été peu à peu reconstruit. Mobilisé près de douze années, mon père était parti juste après son mariage avec sa promise, et revenu estropié (des éclats d'obus dans une jambe l'obligeaient à se déplacer avec une béquille et lui interdisaient la plupart des travaux des champs), des cauchemars plein la tête pour le reste de son existence, l'air accablé en permanence. Il s'était néanmoins efforcé de reprendre un semblant de vie normale auprès de celle qui l'avait remplacé à l'ouvrage durant son absence. Femme de caractère, ma mère avait travaillé durement, à la ferme comme en usine, sans jamais baisser les bras. Au plus fort du conflit, elle s'était mise à l'abri chez une cousine, dans l'Auxerrois, avant de regagner la Lorraine dès qu'il lui fut permis de circuler sans danger. Neuf mois après les retrouvailles avec mon père, elle me mettait au monde avec, faute de médecin, le seul soutien d'une femme du village, puis reprenait ses habitudes à l'étable, comme si de rien n'était. Vingt-trois ans plus tard, elle se levait encore à l'aube pour s'occuper de la traite, trimait le reste du jour entre le poulailler et le potager, ou, quand c'était la saison, assistait mon père dans le labour (les machines agricoles demeuraient rares, partagées par l'ensemble de la communauté, et l'on s'attelait encore à un bœuf, un cheval pour retourner la terre des plus petites parcelles).

Je ne conservais que d'épisodiques relations épistolaires avec ce vieux couple usé avant l'heure, non par défaut d'amour mais en raison du détachement induit par mon éloignement. J'avais d'abord connu

les peines de l'internat dans une boîte à bachotage de Metz, réservant mes visites familiales à la période estivale ainsi qu'aux fêtes de Noël. Mais depuis que j'avais gagné Paris, il m'était devenu difficile, pour ne pas dire impossible, d'effectuer le voyage plus d'une fois l'an. Peu de trains circulaient et ils ne desservaient que les gares des grandes villes, à un tarif prohibitif qui plus est ; il fallait ensuite attraper un autocar (plus rares encore dans les campagnes dévastées où les routes étaient trouées de crevasses) ou compter sur la chance et le passage d'une voiture dont le conducteur accepterait de vous prendre à son bord (la production automobile n'ayant pas redémarré en France, les seuls véhicules disponibles avaient plus de quarante ans, exception faite évidemment des modèles prussiens, réservés aux représentants de l'autorité), ou, enfin, être un solide marcheur. Je n'y mettais donc aucune mauvaise volonté, mais j'avais été contraint de cesser mes déplacements jusqu'en Moselle. Ceci entraînant cela, je pensais moins souvent à mes parents, et mes lettres perdaient d'année en année de leur prolixité première.

Afin de tromper l'ennui, je profitai de mes vacances forcées pour m'atteler à parfaire la traduction des mémoires secrets de Churchill. Isabelle m'avait rapporté de la bibliothèque plusieurs vieux dictionnaires ainsi que des précis de grammaire fort utiles. L'anglais me devint progressivement familier, et, si je ne devais jamais en maîtriser toutes les subtilités ni m'en assurer un usage courant, je m'en garantis une assez bonne compréhension (utile, on le verra plus loin, à la poursuite de nos investigations).

Chaque matin, après un petit-déjeuner dont la frugalité dépendait de l'approvisionnement des épiceries du quartier, j'assistais au départ d'Isabelle, la gorge serrée. Il était convenu qu'elle ne change en rien ses habitudes afin de n'éveiller autour d'elle aucun soupçon. Comme chaque été, elle se rendait dans la banlieue chic de l'Ouest parisien pour y donner des leçons particulières à quelques bambins favorisés, et ainsi se constituer un pécule pour subsister durant l'année universitaire.

Je ne pouvais m'empêcher de trembler à la savoir peut-être filée par les hommes de Bonny et Lafont, quand bien même cela paraissait improbable – aucun lien n'existait entre elle et moi, sinon que nous fréquentions la bibliothèque de la Sorbonne, comme des centaines d'autres étudiants. Je ne mis pas longtemps à comprendre les raisons plus profondes de ces craintes : je nourrissais envers Isabelle des sentiments qui allaient au-delà de l'amitié développée entre nous presque naturellement.

De son côté, éprouvait-elle autre chose, me voyait-elle en prétendant potentiel ? La question me taraudait d'autant qu'elle ne montrait aucun signe favorable à l'évolution de notre relation vers un

lien plus charnel. Nous nous effleurions à peine, je n'étais jamais entré dans sa chambre même en son absence, je dormais sur le divan du salon et je détournais pudiquement le regard quand elle sortait du cabinet de toilette en tenue suffisamment négligée pour dévoiler le galbe d'un mollet, la rondeur d'une épaule (j'étais irrémédiablement vieux jeu, mais la libération des mœurs relevait encore du vœu pieux, je le rappelle).

Je tombais donc amoureux, sans chercher à lutter contre cette inclination du cœur qui me plongeait parfois, de plus en plus souvent à dire la vérité, dans de langoureuses rêveries éveillées, sur les pages de mes cahiers emplies de notes et de ratures, de questions et de conjectures. Ma traduction arrivait néanmoins à son terme (dans sa première version, plus brute et malhabile que celle proposée dans cet ouvrage) et je m'apercevais que Churchill avait interrompu ses mémoires de façon assez sèche au cours de l'année 1916.

Existait-il quelque part d'autres confessions ou Winston avait-il disparu à ce moment clé de l'Histoire ? Le récit de Victor s'arrêtait lui aussi brutalement, doublant ma frustration. J'avais épuisé les moyens à ma disposition pour tenter d'en apprendre davantage, épluché (avant ma claustration volontaire) les archives susceptibles de m'éclairer, sans aucunement lever le voile sur le « mystère Frankenstein », comme Isabelle et moi le désignons dans nos conversations.

Il n'y avait désormais plus qu'une solution, nous en convenions tous deux : nous rendre à la source du problème, sur l'autre rive du Channel, comme je l'avais déjà envisagé en espérant rejoindre la mission Curie. Seulement, cette dernière option ne nous était plus permise. J'avais appris dans les journaux le retour définitif des derniers membres à l'Institut du radium (aucune mention de la destitution de Jean Teillac, à mon vif soulagement), avec désormais pour tâche l'analyse des prélèvements effectués dans les ruines de Londres. De toute manière, il aurait été trop risqué de nous rattacher à un établissement dans le collimateur des sbires de Berlin. La dernière alternative consistait à assurer le séjour par nos propres moyens.

Ou plus exactement, comme me l'expliqua Isabelle avec des airs complices, avec les moyens d'une organisation rodée aux déplacements discrets d'hommes et de matériel sur tout le territoire du protectorat, et même au-delà. Je compris aussitôt à quoi elle faisait allusion.

— La Résistance ? Tu as des contacts avec elle ?

Nous étions passés au tutoiement, promiscuité aidant.

— Pas directement. Mais je connais des sympathisants, des amis du mouvement qui lui prêtent à l'occasion la main pour livrer un colis, loger un agent... Ce genre de choses. Je leur parlerai et on verra ce

qu'ils peuvent faire.

Elle m'épatait, décidément, et je ne l'en trouvais que plus attirante. De là cependant à lui déclarer ma flamme, le pas m'était toujours malaisé à franchir. Chaque soir avant de m'endormir, je me répétais que j'oserais le lendemain, mais ma résolution nocturne vacillait aux premières lueurs de l'aube, pour s'évanouir complètement au réveil d'Isabelle.

Quand j'y repense aujourd'hui, je souffre et j'en souris – que d'heures précieuses perdues par excès de pusillanimité !

Un soir de début juillet, Isabelle me présenta un « camarade » répondant au pseudonyme d'André. Grand garçon dégingandé, le nez chaussé de lunettes rondes à monture d'acier, il me fit immédiatement bonne impression. Mais je ne pus m'empêcher de me demander s'il y avait entre Isabelle et lui davantage qu'une connivence intellectuelle (avec l'amour, je découvrais son corollaire inévitable : la jalousie).

— Les passages sont bien sûr sévèrement contrôlés du côté français au niveau des quais d'embarquement, nous expliqua-t-il. La police patrouille sur les plages et les falaises, mais elle manque d'effectif et le rivage s'étire sur des centaines de kilomètres entre les Flandres et le Finistère. De plus il ne manque pas de patrons de pêche disposés à nous offrir leur aide. Ceux d'Enez-Sun, par exemple, sont dévoués corps et âme à la cause du colonel.

Il évoquait de Gaulle, le « militaire félon » honni par les gazettes officielles, dont le nom restait tu par prudence ou superstition chez ceux qui le servaient en secret, au profit du grade acquis à la fin de la guerre, lorsqu'il bénéficiait encore de l'estime et de la protection du maréchal Pétain, avant que ce dernier n'accepte de signer le traité de reddition imposé par Berlin. Mais la première référence utilisée par André m'échappait et je grimaçai mon incompréhension.

— Enez-Sun ? Quésaco ?

Le camarade d'Isabelle m'adressa un sourire révélant des dents grises de fumeur.

— L'île de Sein, pour qui n'est pas breton. Un confetti de rocher jeté à quelques encablures de la pointe du Raz. Les gens de là-bas vivent en dehors du temps, des modes et des influences du continent. La guerre, excuse mon expression, ils lui ont tous dit merde. Mais Göring, ils ne peuvent pas l'encadrer depuis qu'il a fait pleuvoir l'hiver sur une partie de leur mer et leurs cousins brittoniques, des îliens eux aussi, issus de même sang celtique. Alors on peut compter sur eux. Ils vous feront passer en toute sécurité.

— En échange de quoi ?

Ma question parut heurter André.

— Certaines personnes agissent par conviction, tu sais, me fit-il la leçon. Pour défendre des valeurs comme la liberté, si tu vois de quoi je parle...

Il se tourna vers Isabelle, le sourcil froncé par-dessus ses lunettes.

— Tu es sûre qu'il est de notre bord, ton zigue, ma belle ?

— Je m'en porte garante, n'aie aucun souci, l'apaisa-t-elle. Je te l'ai dit, c'est vraiment important pour nous deux, ce voyage.

André se détendit, contrairement à moi, que l'apparente complicité entre Isabelle et lui agaçait prodigieusement. Il devait en pincer pour elle, c'était certain, sans quoi il ne lui aurait pas cédé si vite, songeai-je avec tristesse.

— Une fois là-bas, reprit-il, vous serez livrés à vous-mêmes. La situation demeure précaire, mais pas aussi désespérée qu'elle l'était il y a vingt ans. Des gens sont revenus prendre possession des friches, dans le sud du pays. Toutefois, les représentants de la Couronne en sont toujours absents. Autrement dit, aucune loi n'y règne sinon celle du plus débrouillard. Soyez donc très prudents une fois que vous y serez ! On vous fournira sinon les combinaisons de protection, pour quand vous atteindrez Londres. Je reviendrai vous avertir de la date du départ quand tout sera organisé.

André en avait terminé. Il se leva, me serra brièvement la main, embrassa Isabelle plus longuement et s'en fut. L'affaire était donc entendue. D'ici peu, nous gagnerions l'Angleterre, afin de nous mettre en quête des carnets du docteur Frankenstein.

Cette décision contribua à me donner le courage qui m'avait jusque-là manqué. En effet, il m'apparut qu'une fois embarqués dans l'aventure, pour reprendre l'expression d'Isabelle, il serait trop tard pour lui avouer mes sentiments. Nous serions alors emportés par le feu de l'action, sans compter que le port des combinaisons de protection ne favoriserait nullement l'attirance de l'un pour l'autre.

— Écoute-moi, il faut que je te dise...

Elle me fit taire d'un geste impératif et se jeta à mon cou.

— Je sais quoi, idiot. Je me demandais quand tu te déciderais enfin.

Un baiser scella cette déclaration tronquée. J'en tremblai d'une joie insensée.

Cette nuit-là, je me couchai dans son lit pour la première fois, sans beaucoup y dormir. Je n'éprouve pas le besoin d'ajouter quoi que ce soit et préfère conserver ce tendre souvenir pour moi.

Quelques jours plus tard, André revint comme promis nous informer que tout était paré. Nous quitterions Paris le surlendemain à destination du Finistère. Ne regrettons-nous rien ? N'avions-nous pas

changé d'avis ? Il voyait bien que nous n'étions plus vraiment les mêmes, qu'un lien indéfectible nous unissait désormais, et cela semblait le chagriner.

Nous étions prêts, déterminés, et nous le pensions, très sincèrement. Comment aurions-nous pu deviner ce qui nous attendait là-bas, de l'autre côté de la Manche, sur le territoire des cendres et de l'hiver ?

J'ai beau dénouer et puis renouer différemment les fils de l'Histoire depuis ce funeste été, je sais bien que rien n'aurait pu nous empêcher de suivre notre destin, celui que nous nous étions fixé, Isabelle et moi, dans la folle insouciance de nos vingt-trois printemps.

Mémoires secrets
(*Winston Leonard Spencer-Churchill*)
non publiés à ce jour – extrait 3

La guerre s'installait pour durer, en cela la prophétie de sir Edward Grey avait-elle visé juste, mais je m'interdisais de céder au fatalisme et de considérer que ma génération n'en verrait pas le terme. J'étais même fermement décidé à jeter dans la bataille les forces qui convaincraient le Kaiser Guillaume de renoncer. Pour cela, je disposais d'un budget illimité, de l'assistance technique et scientifique des plus éminents experts du Royaume-Uni, ainsi que du génie de Victor Frankenstein. Hélas ! ce ne fut pas suffisant pour obtenir rapidement les résultats escomptés.

Après réflexion, je décidai de situer notre laboratoire d'expérimentations dans l'East End populaire et déshérité, pour plusieurs raisons. D'abord, il se trouvait dans la banlieue orientale de Londres un grand nombre de bâtiments et entrepôts à l'abandon, faciles à investir et surveiller, érigés loin des oreilles et des yeux trop curieux, et surtout assez simples à raccorder au réseau de distribution d'électricité de la capitale, dont nous allions faire grande consommation. Ensuite, nos approvisionnements en « matière première » s'effectuant depuis le continent par mer, la proximité de cette dernière constituait un atout non négligeable (les navires sous-marins employés pour leur évidente discrétion pouvaient remonter assez loin l'embouchure de la Tamise et nous livrer les marchandises, conditionnées et congelées pour supporter le transport, au plus près du site). Enfin, je tenais à ne pas m'éloigner des centres de décision du cœur de l'Empire (il n'était donc pas question d'exil à la campagne), car je devais continuellement rendre compte de nos avancées à l'occasion de rendez-vous discrets hors les locaux du Home Office, et j'aurais détesté perdre mon temps sur les routes ou dans les airs.

Le temps m'était, en effet, une denrée précieuse, inestimable. Chaque jour, chaque heure qui passaient, de nombreux fils d'Albion tombaient en terre de France sous le feu des canons et des mitrailleuses prussiennes. Cette simple pensée me plongeait dans des abîmes de frustration. Les rapports transmis au jour le jour par le ministère de la Guerre démontraient l'étendue croissante des zones de combats et l'élargissement conséquent du front des côtes de la Belgique et de la Flandre jusques aux Vosges et à la frontière suisse, l'enlisement dans une guerre de position à partir de la fin de l'année

1914.

À tout prendre, j'aurais préféré une succession d'attaques et d'avancées, dans un sens ou dans l'autre, mais toujours du mouvement quoi qu'il en fût, car je savais d'expérience qu'il était alors possible d'épargner les hommes en ordonnant la retraite. Mais quand deux armées se faisaient face sur une ligne de plusieurs kilomètres, dans le but de se disputer une même portion de terrain qu'il s'agissait de gagner pouce après pouce, et que leurs généraux interdisaient de reculer sous peine d'être abattu, on pouvait craindre le pire sur la durée. L'arrière fournirait continuellement son lot de chair fraîche, voilà ce que pensaient les officiers supérieurs, bien à l'abri dans leurs quartiers généraux, qui jouaient à déplacer leurs bataillons virtuels sur les cartes du conflit, plus ou moins conscients que le moindre de leurs gestes se traduisait par des centaines, des milliers de morts à bonne distance, en fonction de la qualité des renseignements reçus, des transmissions de leurs subordonnés, de leur propre aptitude à la stratégie. Or, le plus souvent, ces messieurs galonnés, bien qu'issus des plus prestigieuses écoles militaires, ne connaissaient que la guerre sur papier et ne voyaient pas le sang couler (en tout cas jamais le leur !).

Mes prédictions se réalisèrent l'année suivante. 1915 outrepassa même mes pires prévisions. Le conflit qui paraissait jusque-là devoir se circonscrire au nord-ouest de l'Europe prit davantage d'ampleur, avec notamment l'ouverture d'un second front à l'est, à la suite d'un nombre incroyable d'erreurs commises par les états-majors, et qu'il serait trop fastidieux de rapporter en ces pages. Des degrés de violence inédits furent atteints et dépassés constamment au gré des batailles qui redessinaient les paysages de France ou de Russie aux couleurs du cauchemar – brun de la boue, gris de l'acier, rouge du sang, noir du désespoir.

Il apparut alors évident que les répercussions de ces massacres sans précédent sur la civilisation humaine et son avenir prendraient des proportions telles que le siècle à peine engagé ne suffirait pas à en atténuer les effets dramatiques. La saignée alors en cours parmi la fleur de la population masculine, pour ne prendre que cet exemple, mettait déjà un terme aux espoirs d'expansion des empires, du côté des Saxe-Cobourg-Gotha comme des Hohenzollern (apparentés, est-il besoin de le rappeler, par la fille de Victoria ; en somme, le pire conflit de l'Histoire était aussi une brouille familiale). Aucun des deux ne devait s'en relever intact, mais qui jouait les Cassandre dès la deuxième année de guerre se voyait vilipendé par la presse populaire, forcément patriote à outrance. J'avais de toute manière reçu l'ordre de taire une fois pour toutes ma voix depuis la réunion de Carlton Gardens, et je m'y tins, quand bien même je fus tenté de dénoncer l'imbécillité meurtrière et la courte vue des états-majors dans les

gazettes en usant d'un pseudonyme.

Le temps, comme je l'ai dit, manquait toutefois pour me détourner de la tâche susceptible, en cas de réussite, d'infléchir le cours de cette tragédie mondiale. La construction et l'installation des machines indispensables au processus de régénération des tissus corporels et cérébraux, sur la base des descriptions établies par Victor Frankenstein, ne furent pas une mince affaire. Nos meilleurs ingénieurs s'arrachèrent les cheveux des semaines durant à pallier les défauts des prototypes existants, utilisés précédemment aux Indes et en Égypte, et qui n'avaient jamais donné entière satisfaction. Ils préférèrent finalement repartir de zéro et concevoir un modèle adapté aux exigences de l'époque, ainsi qu'à la production en série que je leur réclamais.

Je passerai outre l'assommante litanie des problèmes techniques rencontrés (auxquels, soyons honnête, je ne comprenais moi-même pas grand-chose) pour indiquer seulement que le premier « couvoir », ainsi ironiquement nommé par les ouvriers en charge de son montage, ne fut opérationnel qu'au sortir de l'hiver 1914-1915.

En vue de procéder à des essais, nous avions accumulé dans de vastes frigos industriels assez de « matière première ». Mais je me dois au préalable d'apporter une précision au sujet de cette dernière. La guerre de position imposait sur les six cents kilomètres de front l'usage du fil de fer barbelé ainsi que de la mitrailleuse de tranchée, avec les conséquences que l'on peut aisément deviner sur les corps des soldats tombés durant l'assaut. En plus du sacrifice de leur vie, ces braves jeunes gens acceptaient la torture, la mutilation de leurs chairs, comme jamais auparavant aucune guerre (pas même les hécatombes napoléoniennes) n'en avait imposé à ses combattants.

Si bien que, au désarroi de mes laborantins, il ne se trouva aucun sujet assez bien conservé pour occuper intégralement le couvoir le jour du premier test. À celui-ci, il manquait une moitié de la face, à celui-là une jambe et les entrailles ; cet autre était perforé de haut en bas par les shrapnells, tandis que son voisin avait dans le torse un trou assez grand pour y passer la main.

En son temps, Victor Frankenstein s'était heurté à des difficultés du même ordre, car il avait été contraint de s'approvisionner dans les cimetières de sa région, où les cadavres avaient commencé à se décomposer. C'est pourquoi il avait reconstitué sa créature à partir d'éléments prélevés sur plusieurs individus, recousus ensemble avec une grande habileté (l'étude de l'anatomie était la spécialité du docteur et il parut faire la fierté de son professeur de la faculté).

Néanmoins, ce bon Victor n'avait pas été obligé d'adjoindre plus de trois ou quatre sujets pour la composition de son chef-d'œuvre, tandis que nous nous voyions dans l'impossibilité de conserver sur chacun de

nos *tommies* défunts plus d'un membre ou d'un organe complet.

Ainsi, le tout premier non-né à se trouver plongé dans le bain de solution générative de notre couvoir avait-il l'aspect d'un écorché difforme, tant il se couvrait de cicatrices couturées par des mains plus habiles au maniement de la règle à calcul que du fil et de l'aiguille. Chez lui, rien ne collait vraiment, ni l'harmonie des pièces assemblées au petit bonheur (nos scientifiques n'étaient pas versés dans l'esthétique et leur approche de la morphologie ne se souciait aucunement d'équilibre ou de grâce), ni l'apparence grotesque (il semblait une monstrueuse poupée de chiffons composée en patchwork, la tête trop grosse pour sa poitrine chétive, un bras plus long que l'autre, des jambes et des pieds de tailles différentes, et le tout à l'avenant).

Le matricule 15 (pour l'année)-001 n'était donc qu'une enveloppe mal dégrossie de chairs mortes et disparates, destinées à se ranimer, au terme d'une période d'immersion établie en fonction des préconisations du docteur Frankenstein, sous l'effet d'une décharge électrique assénée au moment idoine – celui où ses tissus auraient suffisamment absorbé du liquide placentaire reconstitué par nos soins. Le *timing* de l'opération avait une importance cruciale, Victor insistait sur ce point, et il était lui-même fonction d'un nombre considérable de facteurs (poids, densité des corps, état primaire des organes, qualité de leur vascularisation, j'en passe et des douzaines d'autres variables dont l'ajustement fut confié à un ponton du Royal London Hospital dont je tairai l'identité par souci de préserver sa réputation).

Ce fut un désastre complet, autant l'avouer. Tout se présentait pourtant sous les meilleurs auspices, malgré le piteux état de notre cobaye humain. Après des heures d'attente à surveiller de près la phase d'imprégnation des chairs au travers des hublots du couvoir, nous eûmes la satisfaction de les voir se gonfler progressivement, cesser de ressembler à des fragments de cuir racorni et déchiré, bleuis par l'absence de circulation des fluides vitaux. Elles prirent au contraire une teinte grise légèrement rosée, ce que nous interprétâmes favorablement.

Les lèvres de chaque plaie avaient commencé de se souder, il en émanait une espèce de suint purulent qui se mêlait en filaments aériens à la solution du bain régénératif. 15-001 demeurerait franchement hideux à contempler, mais il prenait peu à peu une tournure moins cauchemardesque. Au contraire d'un Joseph Merrick, le fameux homme-éléphant exploité par des forains à la fin du siècle précédent, et dont le squelette demeurerait exposé au Collège de médecine, il aurait pu, une fois correctement vêtu, faire illusion au milieu d'une foule, sans avoir besoin de recouvrir son visage d'un masque. On l'aurait pris pour un estropié, comme certains quartiers de

Londres en regorgeaient, vrais ou faux, anciens combattants des guerres coloniales ou escrocs suscitant la pitié et quémandant l'obole.

Oui, notre premier sujet aurait très bien pu déambuler sur les trottoirs de la City sans déclencher d'émeute ni mouvement de panique, s'il avait pu survivre à la phase plus critique de réanimation par influx électrique.

Quand le moment nous parut arrivé, le corps fut extrait du bain par un système de treuillage commandé à distance, hissé hors du couvoir, par l'ouverture de son couvercle d'acier au préalable descellé, jusqu'au niveau des batteries d'électrodes qui formaient comme une immense paire de mâchoires métalliques prêtes à se refermer sur cette friandise gorgée de jus dégoulinant.

Je commandai moi-même le déclenchement de la galvanisation, poussée à son paroxysme par l'extrême concentration du flux de particules et la brièveté de chacune des décharges énergétiques. Elles se succédèrent durant près d'une minute, au rythme des flashes de lumière vive qui estompaient les ombres du laboratoire par saccades aveuglantes. Nos oreilles s'emplirent des craquements de cet orage sec en miniature, évoquant l'inferral staccato d'un tir de mitrailleuse dans une chambre d'écho. Mes tympanes en souffrirent et je pris note d'imposer à l'avenir le port de bouchons de cire à tout le personnel.

L'un de mes ingénieurs, j'ai oublié lequel, s'exclama, bras en l'air, en signe de victoire : « Il vit ! Il est vivant ! », mais, assourdi par le tumulte des machines, je dus lire ces mots sur ses lèvres au lieu de les entendre. Autour de moi, sous les lueurs artificielles des guirlandes d'ampoules qui éclairaient tant bien que mal l'installation souterraine, un début de liesse s'emparait de l'assistance. Cette réaction prématurée s'expliquait par le fait, indéniable, d'une stimulation effective des muscles du sujet. 15-001 s'activait bel et bien, secoué de spasmes, suspendu dans son harnais à ses chaînes, tel un supplicié de l'époque médiévale.

Sauf qu'en l'occurrence nous n'avions rien de bourreaux. Il serait aisé de m'objecter, au nom de quelque valeur éthique ou spirituelle, la cruauté de l'expérience. D'une part, les morts ont droit au repos éternel, que rien ne doit troubler ; d'autre part, un homme n'est pas un rat de laboratoire. Je ne serais pas loin de penser la même chose, en temps de paix. Mais si la régénération de quelques-uns (disons plusieurs centaines pour commencer) nous évitait la disparition du plus grand nombre (nous comptons déjà des dizaines de milliers de victimes du côté britannique, auxquelles il fallait ajouter celles de nos différents alliés, et je n'avais pas besoin d'une boule de cristal pour pronostiquer que le premier million serait atteint assez tôt dans l'année), alors aucune morale, aucune religion, ne pouvait condamner notre tentative. Ça aurait même été bougrement hypocrite, car le plus

grand devoir d'un chrétien n'est-il pas d'épargner les souffrances à ses frères ? Le sixième commandement n'interdit-il pas de tuer ? Les philosophes de toute obéissance ne condamnent-ils pas les violences infligées à autrui ? Tout cela était bien en totale contradiction avec la réalité de cette guerre qui n'aurait pas de vainqueur, sinon la camarade triomphante. Qu'on nous laisse donc tranquilles avec ces beaux arguments rhétoriques, plaisants à discuter dans le confort d'un salon, l'intimité d'un confessionnal, au chaud, le ventre plein, avec la certitude de vivre encore longtemps. Ils ne tenaient pas une minute, pas une seconde, dans le froid et la crasse d'une tranchée, à la veille de l'assaut, quand tout se réduisait au seul espoir que le hasard dévie la trajectoire d'une balle fatale. Le pire pour ces garçons consistait à se rendre compte qu'ils mourraient pour la conquête d'un demi-yard de terre dénué de valeur stratégique, repris le lendemain par ceux d'en face à un prix aussi exorbitant. Où était la logique, où était la grandeur, où la nécessité de l'ultime sacrifice ?

Nulle part, évidemment. Les non-nés avaient une chance de remédier au mal avant qu'il fût trop tard. J'y croyais plus qu'à n'importe quelles balivernes tombées de la bouche des va-t-en-guerre du gouvernement. On comprendra donc mon amère déception à la vue des événements qui suivirent.

15-001 s'agita de plus belle, sous l'effet d'une soudaine crise de convulsion. Il se mit à pousser des braillements qui n'avaient rien d'humain, ni de vraiment animal. Je n'avais jamais perçu de tels grincements hurlés et mon sang, pourtant réchauffé au brandy depuis le déjeuner, se glaça en un instant. On aurait parfaitement imaginé que le cri des *banshees* de nos contes résonne de cette façon, exprimant un effroi incommensurable, une douleur tellement vive qu'elle consumait l'âme – à supposer que notre infortuné 15-001 en fût doté.

Avant que nous n'ayons pris la pleine mesure de ce qui se jouait sous nos regards effarés, il entreprit de se griffer la face avec une rage telle qu'il s'en brisa les ongles et jusques aux phalanges de plusieurs doigts, s'arrachant des lambeaux de joues, creusant les cartilages à vif, crevant chacun de ses yeux à même leur orbite, sans cesser de pousser son infernale plainte.

— Il suffit ! m'exclamai-je. Achevez-le donc !

Personne autour de moi ne réagissait. Je me souvins qu'aucun militaire n'était présent, les gardes ayant reçu ordre de demeurer à l'écart du laboratoire (j'en étais responsable, je ne voulais pas qu'ils assistent aux manipulations des membres de leurs frères d'armes, afin d'épargner leur dignité de soldat). J'étais donc ici le seul à disposer de l'expérience adéquate et posséder de quoi obéir à mon ordre.

En effet, j'avais toujours sur moi le revolver d'ordonnance acquis dès mon retour d'Égypte, une quinzaine d'années plus tôt. Je

n'éprouve aucune fascination particulière pour ce genre d'objet, mais il ne m'effraie pas non plus, au même titre que n'importe quel outil destiné à un usage précis et raisonné. Sa présence dans une poche alourdie de ma pèlerine m'était devenue si familière que je ne la remarquais plus.

Je refermai le poing autour de la crosse, levai le bras et bloquai ma respiration le temps d'ajuster la mire.

Puis je tirai. Je n'eus besoin que d'une seule balle, à mon grand soulagement. Je m'en serais en effet voulu de donner l'impression de m'acharner sur 15-001. Percé à hauteur du front, son crâne se fissura et je craignis qu'il n'éclate, mais l'os tint bon. Un filet de sanie grisâtre s'écoula du trou, absorbé par la bouillie infâme de ce qui restait du visage. Le pauvre diable avait cessé d'un coup ses lamentations et sa danse de Saint-Guy. Je l'observai un moment, désormais inerte, et pour toujours cette fois.

— Déposez le corps, ordonnai-je sans dissimuler mon mécontentement. Enfermez-le dans un cercueil et procédez à l'inhumation comme on le ferait pour un inconnu.

Je me refusai à le faire brûler comme de vulgaires déchets hospitaliers. S'il n'avait pas de nom, il n'en était pas moins composé de morceaux d'hommes, et parmi les plus respectables pour ce que j'en jugeais. 15-001 avait mérité sa sépulture, quand bien même elle se résumerait à une tombe anonyme, plantée d'une croix toute simple, à l'écart des allées plus fréquentées d'un de nos cimetières londoniens.

Ceci réglé, il nous fallait à présent comprendre comment et pourquoi la régénération avait si lamentablement échoué, nous remettre à l'ouvrage illico et redoubler d'efforts pour rattraper le temps gâché. Je me jurai qu'avant la fin du printemps il sortirait du couvoir un sujet viable, le premier d'une série destinée à composer le bataillon le plus efficace de notre corps d'armée.

Aurais-je pu me douter que j'allais être exaucé au-delà de mes espérances ?

Manuscrit de Victor (années de guerre)

J'ai eu le privilège et le malheur de vivre, mourir et puis renaître dans les premières décennies d'un siècle fou, aussi créateur que devastateur. Pour moi qui les ai traversées en acteur remarqué, d'abord, plus discret ensuite, elles furent une suite de drames émaillée de trop brèves et amicales rencontres. Mais par-dessus tout elles m'auront permis de jauger à sa juste valeur l'humaine condition, dans son admirable autant que terrifiante complexité.

Longtemps, j'ai hésité à témoigner. Ajouter ma voix à la cacophonie du monde me semblait vain. Mais je nourris aujourd'hui l'espoir de donner aux hommes d'après-demain une leçon profitable, si toutefois il advient suffisamment de nouvelles générations pour habiter l'avenir. À celles-là je veux léguer mon expérience afin qu'elles ne la reproduisent pas – ou mieux ; différemment quoi qu'il en soit.

J'ai âprement réfléchi au meilleur moyen de m'assurer la réussite de cet objectif. Une solution m'est apparue alors que résonnait encore l'écho des bombes irradiantes larguées sur Londres et le cœur de l'Angleterre par l'armada des ballons dirigeables prussiens, et que s'abattait le terrible hiver, sinon du mécontentement des hommes, du moins de leur incomparable soif de destruction. Là où les trop fragiles créatures n'étaient plus en mesure de s'aventurer, au risque d'irréremédiables dégradations de l'organisme et d'une mort assurée, épouvantable dans ses effets, je pouvais pour ma part sans grand danger braver les invisibles et funestes rayons.

Ainsi, c'est décidé : au terme de ma contrition manuscrite, j'irai me perdre avec elle au milieu de cette mer hostile de cendres glacées, de même que jadis celui qu'il m'est permis de considérer comme mon ancêtre avait préféré disparaître dans le néant immaculé des hautes latitudes septentrionales, non sans avoir pris soin de léguer au monde, en la personne du capitaine Robert Walton, le poignant témoignage de sa destinée. Avant lui, le docteur Frankenstein – dont par hommage autant que morbide ironie on m'attribua le prénom lorsque je vins pour la seconde fois au monde – s'était longuement épanché, repoussant l'agonie le temps de formidables aveux. Mais, et c'est là le plus important, dans le rapport qu'il en fit sous forme de lettres adressées à Margaret Saville, sa sœur bien-aimée, Robert Walton choisit de passer sous silence certains faits, d'en altérer d'autres à des fins de dissimulation difficiles à justifier, sinon, peut-être, à considérer

qu'il eût, au moment de recevoir l'incroyable confession du plus infortuné des hommes (Frankenstein avait tout perdu de ce que l'existence lui avait octroyé avec beaucoup de générosité), quelque velléité de profit à retirer de l'occasion.

Quoi qu'il en fût, voici la vérité, enfin exposée : Victor Frankenstein transportait avec lui ses carnets emplis de notes et de croquis, où se trouvaient rassemblées les preuves de son génie hors pair, mais aussi la cause de tous ses malheurs. Il les avait donc sur lui, à l'abri d'une cache cousue dans la doublure de son manteau, à compter de la nuit marquant le début de l'insensée poursuite, menée à travers le monde entier, qui devait se conclure si funèbrement dans les glaces du Grand Nord, à bord du navire de Walton, prisonnier de l'hiver ; depuis qu'il avait juré, solennellement, non loin de son tombeau, dans quelque cimetière genevois, à sa jeune épouse assassinée le soir de ses noces, de consacrer le reste de son existence à la traque de la créature responsable du drame, Victor Frankenstein ne s'était pas un seul instant séparé de la liasse de feuillets couverts de son écriture et de ses calculs, des formules impies qu'il avait concoctées pour réussir à percer le secret de la génération et de la vie, et insuffler dans un assemblage de chairs, pourtant déjà en cours de décomposition, l'étincelle divine.

Je me suis interrogé sur les raisons qui ont poussé le docteur à ne pas se défaire de son grand œuvre, malgré la malédiction qu'il aura entraînée, les dévastations dont il fut à l'origine. J'imagine qu'en dépit de la douleur subie après les tragiques disparitions de son frère, William, de son meilleur ami, Clerval, de son aimée, enfin, Elisabeth, j'imagine donc que Frankenstein avait conservé dans son cœur un peu de place pour l'orgueil. Oui, l'orgueil, tel l'*hybris* des Anciens, cette passion violente et démesurée qui poussait à défier les dieux de l'Olympe, agitait les pensées du premier homme parvenu à *enfanter* en se privant de procréer, par la magie des sciences et l'étude approfondie de l'anatomie.

Pour être honnête, je ne puis l'en blâmer. Victor Frankenstein avait peut-être l'avantage d'une intelligence supérieure à celle de ses contemporains, mais aussi l'inconvénient des faiblesses les mieux partagées par le commun. Je crois sincèrement qu'il n'aurait pas supporté de savoir sa fabuleuse découverte anéantie dans le silence de la mort.

Toujours est-il qu'il en fit don à Walton, ou alors ce dernier la lui subtilisa sur son cadavre, le manque de détails ne permet pas d'élucider les circonstances exactes dans lesquelles le marin entra en la possession des carnets de Frankenstein. Mais que le savant les lui eût remis sous le sceau d'un secret impossible à conserver longtemps, ou qu'il se les fût fait voler, les conséquences demeurèrent identiques.

Au terme d'un jeu compliqué de tractations, de tentatives d'enchères auprès de plusieurs sociétés savantes autant que distinguées, il advint que les précieux documents disparurent de la circulation, au gré d'événements que je découvris bien tardivement moi-même, pour tomber entre les mains des dépositaires de l'autorité effective du Royaume-Uni.

Que serait-il advenu si, comme l'aurait exigé le bon sens le plus évident, Frankenstein ou Walton avaient préféré les détruire ? L'avenir en eût été changé, ainsi que la face de la terre, comme au raccourcissement du nez de Cléopâtre, pour paraphraser le penseur Blaise Pascal.

En premier lieu, je serais né une seule fois et je n'aurais que peu vécu, vingt ans à peine, sous mon incarnation originelle, fort différente de l'actuelle. Il n'est cependant pas question pour moi d'exprimer à ce sujet aucune satisfaction particulière, pas plus que de regret. Les voies empruntées par le cours de l'Histoire peuvent à chaque instant se démultiplier, selon les décisions prises par tout un chacun, mais rien ne permet de penser qu'elles se puissent emprunter à rebours, en aucun cas. Aussi serait-il vain que nos émotions, notre moralité, nous incitent à porter des jugements sur *ce qui aurait pu être*, sauf à titre de simples vues de l'esprit.

En second lieu, et cela mérite davantage de considération, il est certain que l'issue de la guerre la plus meurtrière d'entre toutes n'aurait pas été la même – mais, à nouveau, laquelle ? Plus favorable aux peuples victimes de ses atrocités ou moins ? Qui pourrait le savoir ? Il faudrait disposer de l'omniscience de Dieu, ou de celle plus improbable encore de ces machines automatiques à effectuer les calculs les plus compliqués, dont le jeune sir Alan Turing a fait la brillante démonstration des capacités auprès de l'Amirauté et du gouvernement exilés, ainsi que de Ses Majestés, aux fins de redonner à la Couronne un peu du lustre perdu durant le conflit et l'aider à peser de nouveau dans le jeu mondial des influences (même si, de mon propre avis, c'en est bel et bien terminé de la préséance de l'Empire – *Rule, Britannia, never more !* pour paraphraser cette fois le poète Edgar Allan Poe).

Lecteur, pardonne-moi de m'égarer dans de telles digressions, mais elles ne font que suivre le fil de mes pensées, et ma main obéissante, servile, d'en reproduire la voix sur le papier.

Revenons à Frankenstein, ou plutôt à Walton. Une fois de retour du pôle, après celle qui faillit devenir sa dernière exploration, notre homme s'est donc dessaisi des précieuses reliques de Victor. Sans nul doute, le bénéfice retiré de leur cession lui aura permis de financer de nouvelles expéditions. En effet, les journaux de l'époque, ainsi que le bulletin de la glorieuse Royal Geographical Society (autant d'archives

déplacées jusqu'aux abris de forteresses improvisées dans le nord des îles, en prévision du sort infligé à la capitale du Royaume-Uni), nous informent-ils de quelques-uns des exploits – ou supposés tels – du navigateur. On l'aura ainsi vu rallier les extrémités australes, comme s'il cherchait à mettre la plus grande distance possible entre lui et l'endroit où le premier des *non-nés*, mais néanmoins vivants (tels que l'on nous désignât parfois, mes semblables et moi), avait choisi de mettre fin à ses jours en s'offrant au bûcher, s'il en faut croire du moins l'annonce faite à Walton avant de « sauter par la fenêtre de la cabine sur le glaçon qui flottait le long de la coque et sur lequel se trouvait son traîneau », pour citer les propres mots du capitaine, tels qu'ils sont demeurés imprimés dans ma mémoire quasiment sans défaut.

C'est qu'en effet j'ai eu l'opportunité de lire les édifiantes confessions de cet aïeul et de son créateur issues du « fonds Walton » jalousement conservé dans les coffres du ministère de l'Intérieur, avant d'en être retiré par celui qui me mit au monde pour la seconde fois.

Mais pour en arriver là il m'aura fallu passer par des épreuves d'une effarante cruauté, autant pour les ennemis qu'on m'attribua que pour moi-même. Ce long préambule achevé, je consacrerai les pages suivantes à en relater les péripéties sans rien occulter, me fiant aux souvenirs imprimés à l'encre indélébile dans cette zone de l'esprit où se bâtit le passé de chaque homme.

*

Homme, le suis-je vraiment ? J'aime à croire que oui, à ce jour, et pleinement. Mais l'évidence m'a échappé, longtemps, car les moyens de réfléchir à ma condition ne m'étaient pas autorisés.

Ceux qui revenaient au monde autrement que par les voies naturelles de la matrice femelle, ces *non-nés* auxquels personne n'attribuait d'abord de nom, juste un matricule d'identification, se voyaient exclus du bénéfice de la pensée. Cependant sensations et émotions les submergeaient, *nous* submergeaient dès l'instant où le fluide électrique circulait dans nos nerfs, rétablissait les myriades de connexions inertes, éteintes, de nos cerveaux.

Avant, il n'y avait rien ; soudain, la lumière fut.

C'est ainsi réellement que m'apparut ce retour à la vie, ou plutôt sa caricature dans les premières années. Un cœur se mit à battre, du sang à couler en grondant dans le réseau des veines et des artères, de l'air à emplir des poumons et en être expulsé, mais tout cela semblait se dérouler dans le rêve – ou plutôt le cauchemar – d'un autre.

Mais cet autre, c'était moi, j'en pris conscience à l'occasion du

premier mouvement, incontrôlé : celui de mon bras tendu soudain, le poing serré, en direction de la lumière qui m'aveuglait. Aussitôt mes autres sens se réveillèrent et je retrouvai simultanément le toucher, l'ouïe, l'odorat, le goût et, pour finir, la vue.

Comment m'en suis-je aperçu ? Le plus simplement : mes membres inférieurs et mon bassin étaient au contact d'une matière dure et froide qui les comprimait, mes tympan percevaient un bourdonnement irrégulier, comme celui d'une ruche agitée, ma bouche s'emplissait d'amertume malgré sa sécheresse et je commençais à distinguer les contours d'une silhouette massive, plantée quelques pas devant moi, nimbée d'une auréole de clarté bleu-jaune.

D'instinct, je voulus l'attraper. Ce fut plus fort que moi. *Il fallait* que je sache si elle était réelle ou l'effet de ma raison perturbée. Bien sûr, je ne pensais rien de tel, aucune forme de concept ne hantait mon esprit, mais c'est ainsi, plus tard, que je pus traduire ce que j'avais alors ressenti.

Oh, l'incommensurable détresse de cette unique seconde où le temps parut se suspendre ! Et s'il n'y avait rien d'autre au bout de mes doigts si gourds, comme à moitié gelés (pourtant il faisait chaud, très chaud même, je m'en rendais maintenant compte), qu'un spectre imaginaire ? Si je dormais encore, du sommeil implacable des défunts, dans le grand lit éternel des limbes ?

Mon index effleura la courbe de chair molle d'un menton alourdi, pressa l'os d'une mâchoire et je lâchai un cri, ou plutôt un geignement pitoyable dont l'écho résonna sous mon crâne avec une violence inouïe, me donnant l'impression d'un vrai hurlement.

— Tu me vois, c'est très bien. M'entends-tu également ?

Ces mots éclatèrent avec l'intensité d'un grondement de tonnerre, me pétrifiant soudain.

— Il semble que oui. N'aie pas peur, tu ne crains rien. Mais comprends-tu seulement ce que je te dis ?

Je voyais les lèvres, peu charnues, s'agiter, le nez frémir d'impatience, les petits yeux noirs, sur moi fixés, briller d'une incroyable intelligence sous le front plissé, haut dégagé, le cheveu raréfié rabattu vers l'arrière. Était-ce le visage d'un dieu, d'un saint, d'un ange ? Il m'apparaissait pourtant terriblement humain. Son discours prenait sens, avec lenteur, comme si chaque mot devait s'extraire d'un sable mouvant avant de se révéler entièrement. Je finis par acquiescer d'un hochement de tête brutal et raide.

— Formidable ! se réjouit l'homme dont je sentais à présent l'haleine chargée d'alcool et de tabac froid m'agacer les sinus.

Je connaissais ces odeurs, mais je ne parvins pas sur le coup à y associer quelque chose d'aussi bête qu'un verre de whisky ou un

simple cigare. L'information se trouvait à ma portée, sans daigner pour autant franchir l'obstacle qui la séparait de ma conscience. De frustration, je me mis à grogner.

— Tout doux, tout doux, fit l'homme en reculant. Est-il bien attaché ?

Il s'était tourné vers quelqu'un dont je n'avais pas capté la présence, sur ma droite. Je regardai par là moi aussi, sondant les semi-ténèbres qui peu à peu se dissipaient. Je finis par discerner plusieurs interlocuteurs possibles, rassemblés autour d'énormes machines dont la vue me causa une grande frayeur.

— Ne vous inquiétez pas, *sir*, répondit-on. Il ne peut pas avancer pour le moment. Soyez tout de même prudent...

— La prudence est un luxe onéreux que je ne puis plus m'offrir, répliqua l'homme avec un ricanement. Combien de temps tiendra-t-il, celui-là, à votre avis ? Il m'a l'air plus costaud, non ? Plus réactif, aussi.

— Nous en avons sélectionné les membres avec le soin de privilégier la robustesse, en effet. C'est pourquoi il a tout du colosse. Le cerveau est issu quant à lui d'une source d'approvisionnement spéciale, car il devient difficile de s'en procurer de parfaitement intacts chez les soldats du front. Celui-là appartenait à un garçon condamné par un tribunal militaire pour avoir tenté de semer le trouble de la sédition parmi les engagés volontaires. Il a été tué d'un coup de couteau au cœur dans sa prison au cours d'une rixe...

— N'en dites pas davantage ! Le passé est mort pour le non-né, il n'a même jamais existé.

Je m'efforçais de suivre la conversation, mais si j'en retenais chacune des répliques (elles sonnent encore aussi clairement qu'au premier jour alors que je les tape sur mon clavier), leur signification m'échappait en totalité.

— On dirait qu'il vous écoute, fit remarquer une voix différente.

— Il me plaît d'avoir toute son attention, assura l'homme que les autres semblaient considérer comme leur supérieur.

Il fit claquer ses doigts devant mes yeux. Je tressaillis et cherchai à me dégager de ce qui m'emprisonnait à hauteur de la taille, mais en vain. Je poussai alors un rugissement de dépit et de rage.

— Agressif, mon gaillard, c'est très bien ! Bats-toi pour ta survie. Si tu passes la nuit, alors nous ferons quelque chose de toi. Et sinon, ma foi tant pis, on te redécoupera...

Il poussa un soupir de forge.

— Mais ce serait dommage, vraiment. Tu m'as l'air différent.

Ce fut tout. L'homme m'examina encore quelques instants, paraissant ruminer ses pensées, puis il s'en alla. L'agitation se prolongea du côté des machines autour desquelles s'activaient les

individus en blouse blanche et bleu de travail (scientifiques et techniciens, mais j'étais incapable d'une pareille distinction sur le moment). La panique me gagna comme la logique de tout cela m'échappait. J'étais nu, entravé, pas mieux traité qu'une bête, et ces gens n'avaient aucune pitié pour moi. La température augmentait, la chaleur me devenait insoutenable, je me mis à transpirer d'abondance, envahi par une fièvre brûlante qui me causait des vertiges douloureux, et personne ne se souciait de m'apporter le moindre soin. Pourquoi me torturer ainsi ? Que leur avais-je donc fait ?

Je tentai à plusieurs reprises d'attirer leur attention, de solliciter leur grâce, en poussant des espèces de beuglements plaintifs. Mais ils restaient concentrés sur les cadrans, les boutons, les leviers de leurs machines, indifférents, blasés. La souffrance atteignit peu à peu les limites du tolérable. Je devais leur faire comprendre qu'elle me terrasserait s'ils ne se décidaient pas à l'apaiser. Je concentrai alors toutes les forces de ma volonté pour expulser de ma gorge autre chose que ces mugissements indignes.

Malgré les spasmes et les frissons qui me secouaient de la tête aux pieds, je réussis à lancer, au bord de l'évanouissement, les trois mots suivants :

— M... Ma... Mal ! Je... J'ai mal !

Je n'entendis pas ma voix, couverte par le bourdonnement amplifié qui saturait mon ouïe, mais elle porta suffisamment pour alerter une des blouses blanches.

Il y eut soudain de la confusion autour de moi. Je luttai pour garder les yeux ouverts, mais il devenait difficile d'interdire à mes paupières de s'abaisser. Dodelinant de la tête, sur le point d'être emporté par une marée de ténèbres, j'entrevis l'homme de tout à l'heure, qui me considérait cette fois avec un franc sourire tandis qu'on lui assurait :

— Il a parlé ! Vous aviez raison, *sir*, il n'est pas comme les autres !

Puis je sombrai, délivré de mes maux.

*

Les images m'apparurent d'abord mélangées, comme des plaques photographiques superposées présentant un décor composé d'éléments disparates, trop chargé pour être réel. Je voyais les faces rieuses ou tristes, sereines ou colériques, d'hommes, de femmes et d'enfants par dizaines ; des paysages de nature paisible, un vallon encaissé où coulait un ruisseau, une lisière de forêt, des prés verdoyants, et aussi les rues sombres, encrassées de poussière et de suie, d'un faubourg sordide, dominé par les hautes cheminées de brique d'une usine, qui crachaient des panaches charbonneux dans un ciel semblable à une

coulée d'acier en train de se figer, virant du rouge éclatant de l'aurore au gris terne d'un jour menaçant d'averses glacées...

Lentement, les pièces de ce puzzle insensé se détachèrent. Des vignettes plus conformes à la réalité les remplacèrent. Elles se succédèrent avec l'illusion du mouvement, comme dans une séance de cinématographe : un berceau au pied d'un lit, une petite chambre où s'entassaient cinq ou six enfants, une arrière-cour délimitée par des murs de brique, une salle de classe au parquet grinçant, un pupitre taché d'encre et gravé d'inscriptions obscènes, une partie de football improvisée au milieu de la rue avec une balle de chiffon, des gamins sales, teigneux, lancés à ma poursuite, des coups échangés sous le regard d'adultes peu concernés, un homme ivre, titubant, à la sortie d'un pub, des livres débordant d'une étagère immense, les aventures de Jim Hawkins et Robinson Crusoé, une jolie blonde au teint de porcelaine dont les joues s'empourpraient pour un rien, les démons forgerons dans le tumulte incessant d'une fonderie, le dôme de Saint-Paul et le pavé luisant des quais de la Tamise, des jeunes gens de la bonne société portant l'uniforme d'une prestigieuse université, des voitures automobiles filant à toute allure sur des routes sinueuses dans une campagne gaie, un baiser échangé, des promesses non tenues, l'envie d'en finir et puis, enfin, le portrait de Lord Kitchener sur une affiche, qui semblait m'interpeller, me mettre personnellement au défi, et la guerre et la peur et l'horreur et la révolte contre cette ignominie, la prison et... la fin.

Le résumé d'une vie, une poignée de souvenirs, vrais ou faux, impossible de savoir. Ce rêve m'appartenait-il ou l'avais-je emprunté à un inconnu ? Il ne suscita en tout cas chez moi aucune émotion particulière. Et pourquoi l'aurait-il dû ?

*

Je rouvris les yeux sur un plafond de pierre voûté et constatai que ma position avait changé. J'étais à présent allongé, recouvert d'un drap jusqu'au torse, et je ne ressentais plus dans mes membres qu'une impression de lourdeur – la fièvre s'était évanouie, sa brûlure dans mon sang également.

— Tu dois avoir faim, fit une voix que je reconnus aussitôt.

Je me tordis le cou et découvris l'homme à l'haleine d'alcool et de tabac, installé à une table montée sur tréteaux, devant un plantureux déjeuner. La salive dégouлина d'entre mes lèvres, mon estomac émit de bruyants borborygmes.

— Viens, m'invita l'homme. Si tu veux manger, lève-toi et marche !

Il rit, comme à une plaisanterie compréhensible pour lui seulement. Je voulus me soulever, mais entre ma volonté et l'effet

désiré quelque chose s'interposait qui me clouait sur place.

— Essaie encore. Allons, un petit effort !

Je réitérai ma tentative. Cette fois, mes jambes et mes bras obéirent. Mes articulations craquèrent lorsque chacun de mes membres s'agita. Le drap glissa, tomba à terre, et je pus voir à quoi mon corps ressemblait. J'en conçus immédiatement un trouble saisissant. Mes chairs se bardaient de longues coutures cicatricielles, boursouflures rosées sur un fond de peau terne, presque grise. Mes muscles frémissaient comme agités d'une vie propre et je dus me concentrer pour les forcer au repos.

— C'est mieux. Tu vas y arriver. Tiens, pour t'encourager, je te sers une part de ce délicieux rosbif, saignant à souhait...

Le parfum de la viande juteuse m'incita à persévérer. Je me redressai sur un coude, pivotai et m'assis sur le bord de l'espace d'établi où l'on m'avait transporté. Je remarquai seulement l'anneau de fer autour de ma cheville droite, relié à une longueur de chaîne.

— Ah, ne t'étonne pas que je prenne mes précautions ! Ne fais pas cette mine atroce... Si tu te comportes bien, je te délivrerai. Allons, approche sans hésiter !

Le ton était impérieux, le regard noir de l'homme restait braqué sur moi, sans jamais ciller. Je posai les pieds sur le sol dallé, poussai pour me mettre d'aplomb. Le manque d'équilibre faillit me faire chavirer, je me rattrapai *in extremis* avant de m'étaler, écartai davantage les jambes et me tins un moment debout, immobile, planté face à la table improvisée et son dîneur enjoué.

— Bravo ! Avance vers moi, maintenant. Pas à pas, rien ne presse. Voilà, c'est ça, viens jusqu'au banc.

De la pointe de son couteau, il désigna l'endroit où je devais m'asseoir. Maladroit, j'y parvins cependant en évitant la chute, tirant derrière moi les maillons de la chaîne, tendue au maximum. La largeur de la table me séparait de l'homme. Même si je l'avais voulu, je n'aurais pu l'atteindre.

— Tu as mérité ta pitance. Mange et bois, mon garçon...

Ma main s'empara en tremblant de la tranche de rosbif. Je la portai à ma bouche et la déchirai à pleines dents. J'avalai sans mâcher, animé par une force brute de dévoration. Le goût du sang tiède s'écoulant dans ma gorge me fit l'effet d'un coup de fouet.

— C'est bon, n'est-ce pas ? Je me rends compte qu'il vaudrait mieux que je te trouve un nom. Je ne vais quand même pas t'appeler matricule 15-006, je laisse ça aux laborantins... Victor me semble tout indiqué.

Il rit de nouveau, avant de se planter un énorme cigare à la commissure des lèvres. Lorsqu'il craqua une allumette et que la flamme jaillit, j'eus un mouvement de recul et je faillis choir du banc.

— Le feu t'effraie ? Il ne faut pas. Mais nous corrigerons cela. Tu devras te forger un tempérament d'airain. Et rapidement, faute de quoi je te renverrai à la fosse d'où tu viens.

Il posa à côté de son assiette un revolver d'ordonnance.

— Une balle bien ajustée et la question serait réglée. Dommage, toutefois. Je devine que tu pourrais me surprendre. Il paraît que tu parles. Dis-moi donc quelque chose, n'importe quoi, ce qui te passe par la tête en ce moment...

Je venais d'engloutir ma part et je n'étais pas rassasié. Je lorgnais le reste du morceau de bœuf, saisi de l'irrésistible envie de m'en emparer, mais il se trouvait hors de portée.

— Parle, te dis-je ! insista l'homme avec autorité. Tu en es capable, je le sais. Fais-moi entendre ta voix et je te donnerai le rosbif entier, parole d'honneur !

Je m'étais remis à saliver, ma bouche s'emplissait d'une écume poisseuse que je sentais dégouliner aux commissures de mes lèvres. Très vite, cependant, il m'apparut que je ne pourrais me procurer plus de viande sans me soumettre aux exigences de mon interlocuteur. Les rouages grippés de mon cerveau venaient de se mettre – modestement – en branle, aboutissant à ce raisonnement logique. Avec application, je me fis donc violence et lâchai dans un grondement étouffé :

— Faim... J'ai faim...

Le visage de l'homme s'illumina.

— Félicitations, Victor. Attrape !

Il poussa le plat dans ma direction. Je me jetai sur la pièce rôtie tant convoitée et la déchiquetai en quelques bouchées. L'estomac rempli, mon agitation s'atténua, mes pensées balbutiantes purent se focaliser sur d'autres détails que la nourriture. J'observai mon environnement avec plus d'attention, les ampoules accrochées à un fil étiré sous la voûte du plafond, les pales du ventilateur qui brassait l'air chargé d'émanations difficilement identifiables (elles provenaient des machines en surchauffe perpétuelle, je le découvrirais plus tard), les poutres et les piliers cloqués de têtes de rivets formant une forêt d'acier partout autour de moi, les silhouettes tarabiscotées des appareils éparpillés à perte de vue, l'absence d'issues visibles...

— Regarde-moi, Victor. Reste concentré.

Je reportai ma maigre attention sur l'homme.

— Peux-tu te servir d'ustensiles comme celui-ci ? demanda-t-il en versant dans un quart de fer-blanc une rasade d'eau tirée d'un pichet.

Il se leva de son siège pour me tendre le gobelet. Son autre main s'était posée sur la crosse du revolver. J'avais relevé ce geste, associé à la notion de danger, même si la relation de cause à effet ne m'apparaissait pas dans toute sa clarté.

— Prends, et bois. Tu as besoin de te désaltérer. Mais pas de mouvement brusque. Tu as compris ?

Mes doigts tremblaient quand ils se refermèrent autour de la timbale, effleurant ceux de l'homme. Il relâcha sa prise et, un très bref instant, j'hésitai à resserrer la mienne. Le quart manqua de verser. Par réflexe, mon poing se referma, broyant la ferraille sans aucune difficulté dans une gerbe d'eau fraîche qui m'aspergea la face.

— Il faut apprendre à te modérer, Victor. Ta force est telle que ce genre de bibelot ne peut te résister. On va recommencer, mais plus doucement, cette fois. D'accord ?

Il me resservit, dans un verre à pied, semblable à celui où lui-même buvait son vin – pour moi, alors, un liquide rouge foncé, au parfum lourd, évocateur de terre et de paysages vallonnés. J'ignorais la provenance de ces images, comment les repousser, aussi décidai-je de n'en tenir aucun compte.

J'agrippai le verre entre pouce et index, comme si j'avais eu au bout du bras une simple pince de chair. J'évitai de le briser et l'approchai de mes lèvres sans rien répandre de son contenu. Une première gorgée me nettoya le palais, une deuxième me procura une sensation de volupté. Je laissai échapper un soupir de satisfaction.

— Un véritable gentleman n'aurait pas fait mieux... Maintenant, Victor, écoute-moi avec la plus grande attention. Je suis Winston, ton professeur, celui à qui tu devras toujours obéir. Si tu comprends, je veux te l'entendre dire.

— Je... comprends... Winston...

Je butai sur la prononciation de certaines syllabes, mais les modulations des sons montés de ma gorge me devenaient plus aisées avec la pratique.

— Tu es un soldat, Victor. Un combattant, fait pour la guerre. Tu seras entraîné à affronter l'ennemi. Tu apprendras à tuer sans connaître le remords. Cela te sera facile. Et tu ne seras pas seul. D'autres soldats comme toi verront bientôt le jour.

Il se tut un moment, sûrement pour me laisser le temps d'assimiler autant d'informations.

— Qu'est-ce que tu es, Victor ? demanda-t-il ensuite.

Ma réponse fusa d'instinct :

— Un soldat...

— À quoi sers-tu ?

— À tuer... l'ennemi...

— Je veux que tu te le répètes autant de fois que nécessaire. Tu ne dois jamais avoir le moindre doute. Tu es un soldat, Victor, et tu es *né pour tuer*.

Longtemps, les trois derniers mots prononcés par Winston le jour de ma seconde venue au monde ont résonné dans mon esprit, terribles d'évidence.

Né pour tuer, comment ne pas comprendre, même si peu doué de raison, tel que je l'étais encore ?

Pourtant, je me heurtais à un défaut de logique qui me laissait pantois : ma naissance, justement, ou plutôt la manière que j'avais eue d'ouvrir les yeux sur un monde aux limites apparemment étroites, mais que tout dans mon être soupçonnait, ressentait, beaucoup plus riche et vaste. Il n'était pas normal de s'éveiller subitement à la vie comme je l'avais fait, dans un corps comme le mien, j'en prenais peu à peu conscience, à mesure que les souvenirs d'une *enfance* rejaillissaient de ma mémoire, en rêve d'abord, puis durant les périodes de veille, tout aussi inopinément.

Des épisodes brefs, fulgurants, d'un passé sans lien avec mon présent, s'imposaient aux moments les moins opportuns, par exemple lorsque Winston, assisté d'acolytes portant l'uniforme, m'enseignait les façons d'asséner à l'ennemi une défaite radicale. Tandis que je me familiarisais avec l'usage des armes, des explosifs de toutes sortes, une partie de moi-même vagabondait dans *de vertes prairies, sous un ciel lourd de nuées annonciatrices d'orage*, et les images associées à ces expressions m'étaient un enchantement secret, qui m'évitait de sombrer dans la folie pure et simple.

Bien sûr, je n'en soufflai mot à quiconque. Mon instinct m'avertissait qu'une pareille confession causerait ma perte, c'était certain. De même, je me gardais d'employer des phrases compliquées quand j'échangeais avec mes professeurs dans l'art de tuer. J'avais très tôt saisi qu'ils attendaient de moi, outre une complète soumission, la démonstration de talents physiques bruts, une bestiale application, au lieu de capacités d'élocution qui auraient signalé une intelligence trop vive, donc une possible remise en question des ordres reçus.

On m'avait revêtu d'un habit taillé à mon gabarit dans une toile épaisse, écrue et rêche, sans le moindre attrait. Dans mon dos et sur ma poitrine, à hauteur du cœur, un matricule peint en noir s'étalait – 15-006.

Winston continuait de m'appeler Victor, mais pas en présence de ses subordonnés. Il me réservait ce privilège à l'occasion des visites effectuées dans l'intimité de ma cellule, entre deux séances d'entraînement sous bonne garde, et où j'étais supposé prendre un repos dont je n'éprouvais aucun besoin. La fatigue m'était en effet étrangère, jamais la moindre lassitude ne m'obligeait à ralentir le rythme des exercices, ni le plus petit essoufflement.

À ce titre, je perçus vite la différence avec les hommes qui

m'entouraient, si fragiles, peu performants, malgré les airs qu'ils se donnaient de pouvoir tout affronter. Je découvris ainsi l'arrogance caractéristique de cette race assez faible en réalité, mais je n'en tirai pas de conclusion définitive, car je me doutais de n'avoir rencontré qu'un faible échantillon de sa population.

Quelque part, hors les murs de ma prison, je savais l'existence d'un monde peuplé d'individus semblables à mes geôliers pour certains, et différents pour d'autres. Ce genre de certitude, inexpliquée, se multipliait comme le temps passait. Je les conservais pour moi, n'en demandais surtout pas confirmation à Winston.

Sa confiance à mon égard grandissait bel et bien, mais pas au point de me libérer de mes chaînes quand je devais quitter ma cellule. C'était chaque fois le même protocole : avant de sortir, un soldat refermait l'anneau de fer autour de ma cheville, tandis qu'un autre me surveillait, fusil en main. Ces gardes n'étaient pas autorisés à m'adresser la parole. Je voyais la crainte dans leurs yeux, je sentais l'odeur musquée de la peur quand ils m'approchaient, parfois même le dégoût que je leur inspirais.

Ne disposant pas de miroir, d'aucune surface réfléchissante, je ne connaissais de mes traits que les rugosités palpables du bout des doigts. Mais l'expression de ceux qui me découvraient pour la première fois suffisait à me renseigner : j'étais repoussant, aucun doute à ce sujet.

Cette particularité, ajoutée aux circonstances de ma régénération, faisait de moi un être à part, pour lors unique en son genre. J'aurais pu souffrir d'un sentiment de solitude à cette idée, mais Winston s'arrangeait pour entretenir une relation suivie, apte à me procurer assez de satisfaction et m'empêcher de céder aux affres de l'isolement. Plus tard, il me serait permis de voir dans son attitude une stratégie, à la lecture des confessions de la créature du docteur Frankenstein, quand elle se lamentait sur le triste sort qui avait été le sien.

Mais sur le moment je profitais simplement du réconfort de sa présence, attaché que j'étais à sa personne, comme un chien à son maître, et bien incapable encore d'une démarche intellectuelle assez élaborée pour me permettre de déchiffrer un texte. Si je devais l'estimer, avec le recul, mon intelligence ne dépassait pas celle d'un enfant en bas âge, de trois ou quatre ans peut-être, voire celle d'un animal plus rusé que la moyenne, qui apprenait des tours, savait communiquer, et nourrissait dans son cœur des espoirs insensés.

*

Bientôt, j'eus l'occasion de me confronter à d'autres non-nés – mes semblables, comme je le pensais d'emblée. Winston me les présenta

tous ensemble, alignés impeccablement, enchaînés les uns aux autres, et vêtus du même uniforme que le mien, estampillé des matricules 15-007 à 15-019.

— Tes douze premiers disciples, ironisa Winston, issus du même couvoir que toi. La formule de régénération est à présent au point. La production en série ne tardera plus à débiter, dès que nous aurons achevé la construction des nouvelles machines.

Il s'adressait autant à moi qu'au personnel du laboratoire et aux gardes, réunis pour assister à cette présentation. Pour ma part, je ne l'écoutais guère, fasciné que j'étais par l'aspect de ces frères (ou disons ces cousins), mélanges d'artifice et de naturel, aux visages effroyablement attirants dans la hideur de leurs chairs recomposées. Aucun n'était vraiment identique à l'autre, mais tous semblaient l'émanation de la même macabre fantaisie d'un chirurgien à moitié fou.

Ils me scrutaient en retour avec une attention aussi soutenue que la mienne. Je lisais dans leurs yeux de toutes les couleurs possibles (parfois dépareillées) une forme d'interrogation, qu'aucun n'exprima cependant de manière audible.

— Eux sont... muets ? m'appliquai-je à demander.

Parler m'exigeait toujours des efforts considérables, pas tant dans l'énonciation des sons en eux-mêmes que dans l'articulation des sens dont ils étaient porteurs. Traduire verbalement les embryons d'idées qui me venaient à l'esprit demeurerait une gageure. Toutefois je m'y astreignais avec rigueur en présence de Winston, aux fins de lui complaire.

— J'ai jugé cette option préférable, me répondit-il en se plantant un cigare au coin des lèvres.

Il l'alluma en prenant exprès tout son temps, promenant la flamme de son briquet devant le rang des non-nés, guettant leur réaction. Je constatai que la vue du feu ne leur causait aucune émotion particulière, quand elle me provoquait toujours un brin d'appréhension.

— Je leur ai fait sectionner les cordes vocales, précisa Winston. Ainsi, pas de grognements ni de plaintes intempestives. De toute façon, aucun n'a démontré le moindre talent pour la prise de parole, contrairement à toi.

Il n'ajouta pas plus de commentaire à ce sujet. J'enregistrai l'information dans le but d'y réfléchir plus tard, quand rien ne parasiterait le cours de mes pensées. Je m'étais rendu compte de la facilité avec laquelle je pouvais retenir les nouveaux souvenirs et les convoquer à ma guise, une fois seul, pour les rejouer sur la scène du théâtre de mon intimité. Mais il m'était impossible de démobiliser ma concentration des événements qui avaient lieu sur le moment.

— Cela ne les empêchera pas d'obéir au doigt et à l'œil, précisa Winston. Ils ont reçu la même éducation que la tienne, un tantinet moins poussée cependant. Tu seras donc leur guide sur le champ de bataille. Mais pour nous assurer de leur bon dévouement, ainsi que de la parfaite entente entre vous, nous procéderons d'abord à une mission test dans la campagne de notre vieille Angleterre.

Il m'adressa une œillade complice, avant de renchérir :

— Cela devrait te réjouir, car tu te languis de découvrir le monde, n'est-ce pas, Victor ?

Je ne lui avais en effet rien caché de ma curiosité – j'avais seulement tu son origine, à savoir les images de nature qui me venaient à l'esprit, celles de ces gens inconnus et qui me semblaient pourtant appartenir à ma *vie d'avant*, ou plutôt son fantôme.

— Le monde... est grand, lâchai-je avec conviction.

J'avais eu droit à de sommaires leçons de géographie, à la présentation des îles où se situaient la base et son laboratoire, du continent voisin qui serait notre destination au terme de la formation que l'on nous dispensait.

— Plus que tu ne l'imagines, Victor. Mais nous nous contenterons d'une virée dans le Norfolk pour commencer. Des camions attendent de nous y transporter. Messieurs, à mon commandement, en avant !

L'ordre sitôt lancé, les soldats s'emparèrent de nos chaînes et nous nous dirigeâmes au petit trot vers un long corridor aux murs de brique sale que je n'avais jusque-là jamais emprunté. Sans en avoir l'air, je pris note du détail de cet itinéraire qui nous conduisit à une vaste plate-forme de monte-charge. Nous nous élevâmes dans un silence oppressant, troublé par les rauquements des respirations de mes acolytes et le grincement de la machine hydraulique. Je tentai d'en repérer le fonctionnement mais remarquai avec dépit que Winston possédait apparemment la seule clé permettant de déclencher l'ascension. Sans me l'exprimer clairement, j'étais en train d'échafauder la possibilité d'une évasion – l'évidence devait m'apparaître à notre retour, deux jours plus tard, lorsque je me livrai à une profonde méditation sur l'expérience vécue dans le Norfolk.

Nous débouchâmes dans un immense espace nu, plongé dans une pénombre partielle. Des sentinelles étaient postées de part et d'autre de la grille qui protégeait l'accès au puits d'où nous émergeâmes. Sur un signe de Winston, elles nous ouvrirent le passage.

Je m'emplis les poumons d'un air vif, qui ne sentait pas le renfermé et transportait des senteurs pour moi inédites – le parfum de la City. Mes yeux s'habituerent assez vite à la semi-obscurité. Je distinguai deux gros véhicules rangés un peu plus loin, des piliers de soutènement plantés à intervalles réguliers, un haut plafond constitué d'une armature d'acier supportant une verrière encrassée, mais pas au

point de masquer les minuscules éclats d'or fin qui scintillaient au-dessus de nos têtes.

La vue des étoiles me procura un sentiment de joie sauvage, que je réprimai du mieux possible. Elles étaient bien réelles, et pas le fruit d'un quelconque délire de ma pauvre imagination. Cela signifiait-il que toutes les images entraperçues en songe ou durant les errances incontrôlées de mon esprit correspondaient elles aussi à la réalité ? Je n'osai l'espérer, tant m'aurait paru cruelle la certitude d'amis, de proches, de parents, d'une maîtresse ou d'une épouse, persuadés de ma mort officielle, ou plutôt de celle de l'homme que j'avais été et dont la personnalité s'était dissoute dans le bain acide du processus de régénération. Je n'étais plus le même, bien sûr physiquement, mais également d'un point de vue moral, car chacun de mes gestes construisait une pensée nouvelle, nourrie de l'expérience conduite par Winston et des observations que j'en faisais, des conclusions que j'en tirais. D'ailleurs, je n'avais aucune idée de l'identité de celui qui m'avait précédé aux commandes de mon cerveau. Chaque fois que je m'étais efforcé de le convoquer à mon souvenir, il s'était dérobé. Je ne me décourageais pas pour autant. Tôt ou tard, il faudrait bien qu'il se dévoile, cet écho du passé, ne serait-ce que pour m'assurer de la concorde qui régnait entre nous, qu'il ne me gardait pas grief de l'avoir supplanté.

Nous nous scindâmes en deux groupes avant de grimper à bord des camions. Mon modeste bataillon de non-nés à l'arrière, encadré du même nombre de soldats, dissimulés aussitôt sous le rabat d'une bâche. Winston me demanda de monter à l'avant, à ses côtés, dans la cabine du chauffeur.

— Reste près de moi, Victor. J'ai à te parler.

Nous démarrâmes sans plus tarder. Les faisceaux jumeaux des phares n'avaient guère de portée, mais je profitai de tout ce qu'ils pouvaient éclairer – l'entrepôt délabré que nous venions de quitter, la rue bordée de rangées de maisons en brique que rien ne distinguait l'une de l'autre, la chaussée défoncée, une petite créature apeurée par le vacarme de nos moteurs (un chat, le nom me revint par la suite), etc.

Du coin de l'œil, j'observai les manœuvres du conducteur, la façon dont ses mains et ses pieds s'activaient autour du volant, sur le levier de changement de vitesse, les pédales d'accélération et de freinage. Cela ne requérait au final qu'un peu de coordination et de concentration – deux qualités en ma possession.

Nous abandonnâmes le défilé de bâtiments moroses au profit d'un paysage arboré. La route sinuait en suivant les déclivités de pentes et de côtes qui se succédaient inlassablement. Des nuages emplissaient à présent le ciel, dissimulant la clarté des étoiles et de la lune (j'avais

retrouvé, sans vraiment la solliciter, une représentation de cette dernière dans le fouillis de mes pensées). Pour ma première sortie, on me frustrait de la contemplation de vastes panoramas. À dessein, peut-être ? Winston avait choisi le moment de cette virée dans le Norfolk. Il s'agissait de ne pas nous faire remarquer, mais aussi de nous empêcher de prendre des repères, j'en étais persuadé.

— J'ai investi ma réputation, ma carrière, dans le résultat de cette mission, m'avoua-t-il au bout d'un moment, haussant le ton pour couvrir le raffut du moteur. En haut lieu, certains attendent de me voir échouer dans ce qu'ils nomment ma « folie ». Car en cas de réussite, la façon de mener une guerre changerait à jamais, les intérêts des castes de généraux et de marchands de canons, d'acier, de munitions, seraient compromis. Plus encore, c'est toute la face du monde qui s'en trouverait modifiée. Je n'attends pas que tu saisisse pleinement les tenants et les aboutissants de cette histoire, Victor. Sache tout de même qu'une révolution est en cours, et que les représentants de la tradition mettront tout en œuvre pour s'y opposer. Il m'importe donc que tu conduises le test de cette nuit avec brio. Dans le cas contraire...

Il marqua une pause, le visage renfrogné, le temps d'avaler une longue rasade de whisky au goulot de sa flasque argentée.

— Je ne pourrai rien faire pour les empêcher de conclure l'expérience, reprit-il sur le mode du grognement. Une conclusion définitive, pour toi et pour les tiens.

Je laissai ces mots prendre peu à peu tout leur sens. Rien n'interdisait aux autorités responsables de notre régénération de procéder à l'opération inverse, puisque nous n'existions pas, du moins officiellement. Nous retournerions à la terre des cimetières militaires, de nouveau scindés en segments de chair dont l'unité rompue signerait la perte de notre singularité.

Cela, jamais je ne pourrais l'accepter. Je ne dis toutefois rien de tel, me contentant de hocher la tête et lâcher :

— Nous vaincrons... ce soir.

— Je trinque à ces bonnes paroles, Victor.

Winston passa le reste du trajet à boire sans plus rien ajouter.

*

Trois heures plus tard, nous franchissions de hautes clôtures hérissées de fil barbelé, après une brève halte à un poste de contrôle. Les camions roulèrent encore sur une piste de terre à travers bois, environ une demi-heure. Enfin, ils s'immobilisèrent au milieu d'une clairière où attendait un groupe de soldats en tenue de combat.

La tension était perceptible dans l'air humide et froid. Un sous-

officier râblé, les traits burinés, vint à notre rencontre, fixant sur moi un regard plein d'incertitude. Son salut fut hésitant.

— Repos, sergent, commanda Winston. Que vos hommes se tiennent prêts. Je vais briefer les miens.

Je le vis nettement tiquer à l'emploi du pronom qui nous incluait dans les rangs de l'humanité. Mais il ne protesta pas et s'en alla rejoindre sa troupe restée à l'écart. La seule source de lumière provenait des phares de nos véhicules, bien insuffisante à me révéler trop de détails.

— Nous nous trouvons au cœur du plus vaste terrain d'exercice militaire du pays, m'expliqua Winston. Le sergent Aldrich, ici présent, est considéré comme le meilleur instructeur de nos Royal Fusiliers. Il a rassemblé la fine fleur de ses hommes, comme lui experts dans la formation de nos *tommies*. À eux tous réunis, ils accumulent des siècles d'expérience.

Il s'arrêta, une main posée sur mon épaule.

— Nous allons vous relâcher tous les treize, reprit-il un peu plus bas. Vous aurez droit à dix minutes d'avance.

Il s'interrompit de nouveau, eut comme un grognement.

— Pour quoi... faire ? lui demandai-je, intrigué.

— Échapper à vos poursuivants. Rester en vie jusqu'à demain, le plus longtemps possible. Les ordres du sergent Aldrich sont clairs : recherche et destruction.

— Tuer ?

Winston opina.

— Ils ne vous feront pas de quartier. L'ennemi n'en ferait pas non plus.

— Mais eux... soldats anglais ! protestai-je.

— La crème de la crème. Je n'ai pas voulu ces règles du jeu, elles m'ont été imposées. Je t'ai dit que ma « folie » me valait certaines inimitiés. Tu les vois à présent se manifester. Maintenant, écoute-moi attentivement, Victor : quoi qu'il arrive, tu ne dois pas autoriser les tiens à tuer aucun de ces hommes. On m'en ferait le reproche et ce serait le prétexte de démanteler notre laboratoire. Je veux que tu t'arranges pour éviter de faire couler le sang. Jure-le-moi.

Je m'exécutai. Winston eut l'air soulagé. Ma promesse était sincère, il ne pouvait en douter. J'eus toutefois l'impression qu'il cherchait à éprouver les limites de sa confiance envers moi. Lorsqu'il déverrouilla l'anneau à ma cheville, je vis sa main trembler légèrement. Il était un peu ivre, bien sûr, mais l'alcool ne lui causait en général aucun trouble visible. Quelque chose de vraiment important allait se jouer dans les heures à venir, entre les hommes d'Aldrich et mes douze non-nés. Il m'était difficile d'appréhender le futur, de me projeter plus loin qu'un jour ou deux dans ce qui n'existait pas encore, mais une voix

intérieure (la réminiscence de mon ancien moi, je l'apprendrais plus tard) me soufflait que les enjeux de cette chasse qui ne disait pas son nom seraient déterminants pour toute la nation, le continent en guerre, voire le monde dont Winston prédisait le prochain embrasement chaque fois qu'il se livrait à des confidences en ma présence.

Je rejoignis les miens. Ils considéraient leurs chaînes tombées à terre avec un mélange de stupeur et de joie. J'aurais été en peine de leur adresser un discours comme celui de Winston. Mais je n'en eus pas besoin. Entre nous, la connexion s'établissait à un niveau primitif, en deçà du langage. Nous partagions une même exacerbation des sens, un instinct surdéveloppé – notre part animale – et ils me reconnaissaient comme un « chef de meute », pour filer la métaphore bestiale.

Je les entraînai illico au pas de course en direction du sous-bois. Notre communion était telle qu'ils adoptèrent mon allure à l'unisson. Les ténèbres nous enveloppèrent entièrement. Sous le couvert végétal, nulle clarté ne filtrait. Cela ne nous contraignit cependant pas à ralentir. Nous n'avions cure des griffures des branches basses, des égratignures des ronces, nous percevions les obstacles plus importants avec assez de précision pour les éviter au dernier moment. Il y avait entre nous et cet environnement préservé, sauvage en quelque sorte, comme un lien, une forme de complicité. Plus tard, mon intelligence pleinement révélée par un concours de circonstances que j'exposerai en son temps, je perdrais cette faculté d'alliance avec les forces élémentaires, tout en en saisissant la probable origine : un atavisme profond, monté du fond des âges, quand les ancêtres de l'humanité, soumis aux moindres de ses caprices, devaient chaque jour composer avec dame Nature pour assurer leur survie, durant des dizaines, des centaines de milliers d'années.

Mais tout cela m'échappait sur le moment. Je courais à la tête de ma troupe, tous les sens en alerte, ignorant vers quoi je nous dirigeais, seulement conscient du danger à nos trousses.

Le sol sous nos pieds s'inclina peu à peu, des rochers couverts de mousse remplacèrent le tapis de brindilles craquantes et les bouquets de fougères. Nous nous enfoncions dans un vallon encaissé, où s'écoulait un ruisseau au débit apaisé. J'imposai un arrêt et le silence une fois que nous eûmes atteint le fond de cette ravine.

Je ne perçus aucun bruit, sinon le babil de quelques rapaces nocturnes. Nos poursuivants se montraient d'une extrême habileté, rompus aux déplacements furtifs en territoire hostile. Cependant, eux avaient besoin d'y voir pour progresser dans une quasi-obscurité, et nous ne tardâmes pas à discerner un faible halo de clarté jaunâtre sur les hauteurs que nous venions de dévaler.

Je redonnai le signal du mouvement. Sans hésiter, je pénétrai dans les eaux glacées. Les miens me suivirent avec une semblable détermination. Comme je le découvrirais par la suite, notre température corporelle était bien inférieure à celle de nos créateurs. Cela explique la facilité avec laquelle notre ancêtre a pu se frayer un chemin, sans équipement spécial, dans les glaces du Grand Nord. Sur le coup, cela nous permit d'avancer en toute discrétion, bientôt baignés jusqu'à la taille, tandis que les instructeurs des Royal Fusiliers se contentaient de suivre la ligne de crête de l'escarpement bordant le lit du ruisseau devenu torrent – en effet, si le courant n'avait encore rien de méchant, il s'intensifiait bel et bien.

Très vite, il fut plus facile de nous laisser porter, pataugeant en surface à défaut de véritablement nager. Nous nous fîmes de la sorte brimbaler, heurtant les arêtes des rochers, sans graves conséquences sinon quelques coupures indolores. Mais le grondement qui s'élevait peu à peu devant nous annonçait une difficulté peut-être insurmontable, elle.

Il était trop tard pour regagner la berge. Désormais de véritables murailles de roc se dressaient sur chacun de nos flancs. Nous devions lutter pour garder la tête hors de l'eau, ne pas avaler de cette écume bouillonnante, éviter les chocs trop violents qui nous auraient brisé les os.

Et puis ce fut la chute, d'une brutalité inouïe. Je m'en relevai sonné, bardé de meurtrissures, mon habit en lambeaux, après avoir rampé, complètement immergé, sur un fond caillouteux, sans savoir où j'étais, ni pourquoi j'avais soudain du mal à respirer. Il me fallut un moment pour reprendre mes esprits, comprendre ce qui s'était passé, me réhabituer à inspirer et expirer normalement.

J'avais repris pied dans une anse boueuse, encombrée de racines. Derrière moi j'entendis plusieurs des non-nés qui s'extrayaient à leur tour du bain agité. Hélas ! trois d'entre eux ne réapparurent jamais. J'en conçus une amère déception, de la colère aussi. Ils m'avaient suivi avec la plus totale confiance. J'étais donc responsable de leur sort, mais Winston ne l'était pas moins pour nous avoir infligé l'épreuve de cette mission.

Nous devons continuer d'avancer. Le sergent Aldrich et ses hommes ne se contenteraient pas d'un trio de noyés. Mais les sentiments confus qui m'animaient désormais éveillèrent une zone jusque-là endormie de mon esprit – du moins est-ce ainsi que j'interprétai l'irruption d'une idée nouvelle : je n'étais pas obligé de respecter à la lettre les règles édictées pour remporter la partie, sans contrevenir pour autant aux ordres donnés.

Aujourd'hui, je suis certain que Winston espérait provoquer ce déclin, mais qu'il ne pouvait pas l'annoncer. Ses contradicteurs de

l'Amirauté et du gouvernement attendaient que nous fassions la preuve de notre bestialité en retournant nos forces contre des soldats anglais, ou que nous soyons détruits par ces derniers ; dans les deux cas, c'en aurait été terminé de la « folie de Winston ». Mais personne n'avait songé à une troisième issue, sinon moi, Victor, le premier des non-nés.

Je me remis en marche à travers les fourrés, mû par un brusque regain d'énergie. Les neuf rescapés m'emboîtèrent le pas aussi vivement. Je nous sentais encore plus soudés depuis la perte de nos frères. L'exaltation ne devait toutefois pas nous pousser à l'imprudence.

Dans le rôle de gibier qui nous était dévolu, nos adversaires devaient compter sur des réflexes de fuite, droit devant. Ils avaient sûrement entrepris une manœuvre d'encerclement afin de nous couper toute retraite au final. Sans me l'exprimer aussi clairement, mon instinct (ou cette fameuse petite voix intérieure déjà évoquée, j'étais alors incapable de faire la différence) m'incitait à les prendre à contrepied. En langage militaire, à tenter une percée dans la ligne déployée avant qu'elle ne soit trop resserrée. De plus, un semblant d'attaque aurait l'avantage de créer la surprise.

Je modifiai notre cap en conséquence, traçant un long arc de cercle dans le sens inverse de la trajectoire qui avait été la nôtre jusqu'à présent. Tout cela, au jugé, évidemment, puisque nous ne disposions d'aucun instrument, encore moins de points de repère, sinon l'éclat fugitif des lampes utilisées par Aldrich et les siens, haché par la densité de la végétation.

Il n'était pas question de filer en toute discrétion sous le nez de ces hommes. Je comptais au contraire sur notre rapidité et notre robustesse pour les prendre de court en forçant le passage. Aussi j'accélérai l'allure au maximum de mes possibilités, visant une zone d'obscurité entre deux éclaboussures de lumière.

Un soldat surgit d'un fourré sur ma droite sans que je pusse l'éviter. Une lame aiguisée glissa sur mon avant-bras, découpant toile et chair. Je réprimai un grognement, me retournai pour abattre mon poing sur la tempe de l'agresseur, sans appuyer le coup. Il tomba, assommé, mais vivant. J'avais déjà repris ma course, m'assurant d'être suivi de près par les miens.

Tout près de nous, un sifflement retentit soudain. Le trille se répéta sur un rythme régulier, en provenance de plusieurs directions à la fois. Les instructeurs communiquaient donc entre eux de cette façon. Ils avaient dû trouver leur camarade inconscient et réagirent avec une surprenante célérité. Les halos des lampes se rapprochèrent rapidement de chaque côté. Bientôt, si nous n'avancions pas plus vite, nous serions pris en tenaille, contraints d'affronter la troupe entière.

Je changeai alors de stratégie. Winston m'avait appris que surprendre l'ennemi par de brusques revirements s'avérait souvent payant en cas d'infériorité numérique. Je pus le vérifier alors que nous virions d'un coup sur notre aile droite, nous précipitant au contact d'une poignée seulement d'adversaires en poussant de furieux hurlements destinés à leur en imposer.

Je me jetai sur une paire de silhouettes côte à côte. La pointe d'un couteau s'enfonça au niveau de ma hanche, ripant sur l'os. L'autre lame brandie visait, elle, mon cœur. Avant qu'elle ne frappe, j'attrapai dans mes poings chacune des nuques à ma portée et je fis se percuter les tempes des deux hommes. Ils s'effondrèrent immédiatement.

Suivant mon exemple, les miens se débarrassèrent des soldats sans leur causer plus de dommages qu'une commotion. En revanche, tout comme moi, ils reçurent plus que leur part d'entailles et de blessures. Certains ne se trouvaient plus en état de courir, ni même de se relever, les muscles et les tendons des cuisses endommagés. Je ramassai l'un d'eux en le saisissant solidement sous un bras – poisseux de sang, remarquai-je ; les valides en firent de même avec leurs frères amoindris, puis nous repartîmes de plus belle, talonnés par l'autre moitié des hommes d'Aldrich.

S'ils parvenaient à nous rattraper, en dépit de notre résistance hors du commun à la douleur, je savais que nous n'aurions pas le dessus. Il était impératif d'atteindre l'objectif auquel je songeais avant qu'ils nous obligent à livrer ce combat qui n'aurait que des perdants.

Ce fut heureusement le cas, une vingtaine de minutes plus tard. La clôture du camp se dressa devant nous au sortir d'un bosquet étoffé. Toutefois pas question de l'escalader avec des blessés, encore moins d'abandonner ces derniers.

Je protégeai mes paumes dans plusieurs épaisseurs de la toile de mes haillons, avant d'empoigner le grillage garni de barbelés et de lames de rasoir acérées. Les miens m'imitèrent avec application. À nous tous, nous n'eûmes aucun mal à secouer et abattre tout un pan de l'enceinte.

Nous soutenant toujours les uns les autres, nous prîmes la fuite à travers prés avant de retomber sur la route tortueuse empruntée par les camions, hier. Nous en longeâmes le fossé, prêts à nous y jeter à la moindre alerte. Nous n'y fûmes pas forcés, les soldats semblant avoir renoncé à une poursuite en dehors des limites du camp. Ce n'était pas une raison pour traîner, car le jour se lèverait sous peu et mieux valait éviter de nous faire remarquer, surtout dans l'état lamentable où nous nous trouvions. Winston ne m'avait glissé aucune consigne à ce sujet, mais je n'en avais pas besoin pour deviner l'effet qu'une rencontre fortuite produirait sur les autochtones du Norfolk – on crierait au monstre et haro, fourches brandies, cela ne laissait aucun doute.

L'aube pointait sur la lisière des bois lorsque nous arrivâmes en vue d'un hameau, à l'écart de la route, que je n'avais pas remarqué la veille. Tout semblait tranquille dans les petits cottages où l'on dormait encore. Un camion à plateau était garé sous l'appentis de la bâtisse principale. Je l'indiquai du doigt, puis j'expliquai en quelques gestes mes intentions.

Tandis que six non-nés, dont les blessés, s'assuraient de monter la garde, les trois plus vigoureux m'accompagnèrent jusqu'au véhicule. J'arrachai une portière de ses gonds en tirant dessus fermement. Le ferraillement produit risquait de réveiller le propriétaire, mais je n'avais pas moyen de finasser. Je carrai ma carcasse tant bien que mal derrière le volant, trouvai la manette du frein, la desserrai. Mes acolytes poussèrent l'engin jusqu'à la route aussi vite que possible. Je rassemblai mes souvenirs du processus de démarrage, tel que j'avais pu l'observer la veille au départ du laboratoire, et je répétai chacun des gestes que j'avais vu un des chauffeurs effectuer : je dénichai la manivelle, l'endroit où l'introduire sous le museau carrossé, et donnai plusieurs tours rapides. Le moteur démarra à ma seconde tentative, après une série de hoquets et de pétarades. Je fis signe aux non-nés de grimper sur le plateau et de s'y coucher, afin de moins attirer l'attention, puis je repris ma place dans la cabine.

J'enclenchai une vitesse, écrasant la pédale d'accélérateur. Le camion bondit vers l'avant, je faillis caler mais parvins à l'éviter de justesse en usant de mes réflexes, puis, prenant mieux mes marques avec les commandes, je fis de nouveau jouer le levier, et quelques secondes plus tard nous filions comme le vent à travers la campagne baignée d'une magnifique lumière d'aurore.

*

La route était déserte à une heure aussi matinale, dans ce coin de campagne reculée. Mais plus nous nous rapprochions de notre point de départ, plus les risques augmentaient de croiser des témoins de notre escapade. Winston m'en voudrait certainement si nous venions à déclencher un mouvement de panique – pire, ses ennemis sauteraient sur l'occasion pour dénoncer sa « folie ». Ma voix intérieure m'indiquait à sa façon, informulée et subtile, de ne surtout pas provoquer ce genre d'incident. C'est pourquoi je décidai, arrivé au premier croisement, de quitter la voie principale pour un chemin semé d'ornières qui partait tout droit à travers la lande, bornée à l'horizon par les ondulations embrumées d'une chaîne de collines.

Je stoppai le véhicule sans trop de brusquerie au beau milieu d'un paysage superbe de désolation, étendu à perte de vue dans toutes les directions. Si quelqu'un approchait, nous le repérerions à temps. Puis

j'allai m'enquérir du sort de mes compagnons. Les planches du plateau avaient absorbé pas mal de sang coulé de leurs blessures (tout comme, d'ailleurs, la toile du siège où je m'étais installé). Utilisant ce qui nous restait de vêtements, nous déchirâmes des bandes de tissu afin de nous confectionner des bandages provisoires. Personne ne mourrait dans l'immédiat, mais nous ne devons pas traîner à couturer les plaies les plus profondes.

Une forme de chagrin et d'incompréhension se lisait dans le regard des neuf survivants de la mission, à présent que la tension était complètement retombée. J'estimai de mon devoir, au vu des responsabilités qui m'avaient été accordées, de tenter d'estomper cette tristesse, de ranimer la flamme dans les cœurs de ces créatures régénérées pour servir les plus fâcheux desseins humains. Déjà, sans bien le réaliser, je me comptais à part du fait d'un surplus de pensée. Nulle forfanterie dans ce constat, aucun mépris pour mes malheureux frères privés de parole comme de réflexion trop poussée. Au contraire, j'éprouvais une profonde, sincère bienveillance à leur égard, et pour leurs créateurs une émotion moins amène – de quel droit leur imposer un surcroît de souffrance ?

Cette question, je ne me la posais bien sûr pas en ces termes. Mais, au fond de moi, elle pointait. Mon esprit s'éveillait à des considérations morales, ou, plus exactement, il se raccordait à celles qui avaient été miennes, avant que de revenir au monde sous l'apparence d'un monstre. Jadis, en effet, j'avais consacré une part non négligeable de mon existence à lutter pour les moins favorisés, pétri que j'étais des lectures de Karl Marx et ses émules (malgré leurs nombreux désaccords). Mes engagements avaient imprimé leur empreinte, indélébile, dans la zone du cerveau où s'enracine et croît le sentiment d'injustice, je suppose. Toujours est-il que je ne pouvais me résoudre à la détresse de mes semblables.

Je leur adressai donc, durant les heures qui suivirent, un flot de paroles propres à les rasséréner, malgré l'hésitation de mon élocution. Ils m'écoutèrent avec une attention non feinte. Sous la hideuse rudesse de leurs traits ravagés, une intelligence sommeillait qui dépassait le stade de la bestialité, j'en avais l'intime conviction. Seulement, d'une manière ou d'une autre, les savants au service de Winston s'étaient arrangés pour la brider, empêchant ainsi les matricules supérieurs au mien d'accéder par eux-mêmes à la complexité d'un raisonnement humain. À ce titre, et bien que n'ayant pas – de loin – recouvré l'entièreté de mes capacités, je demeurais une exception.

La journée s'écoula, paisible, heure après heure, dans la beauté austère de cette lande qu'on aurait aisément pu croire une planète étrangère à la Terre, un havre provisoire pour les exclus de l'humanité. Hélas, il fallait bien interrompre cette pause et regagner le

monde des hommes en guerre. Nous ne pouvions pas les fuir éternellement – pour aller où, d'ailleurs ? Et je nourrissais innocemment l'espoir d'une récompense à notre dévouement (illusion engendrée par ma part animale toujours souveraine et qui sera déçue à un point de cruauté sans pareil ; il faudra tôt ou tard me résoudre à aborder cet épisode, mais mes mains tremblent sur le papier rien que d'y songer).

Le crépuscule tombé, je redémarrai le camion volé. Minuit sonnait au tocsin d'un clocher quand les faubourgs illuminés de la grande ville se profilèrent au bout de la route. Je mobilisai mes facultés de mémorisation pour nous diriger sans nous égarer dans le labyrinthe de la City. J'avais en tête ce que la lumière des phares m'avait révélé du trajet à l'aller, comme la voie ferrée qui coupait la rue menant à l'entrepôt, ou le cimetière longé quelques minutes après le départ, et je les retrouvai avec soulagement.

Notre arrivée suscita un émoi considérable. Les sentinelles nous mirent nerveusement en joue. Le véhicule arrêté, je demeurai immobile au volant, incitant par l'exemple mes camarades à la plus totale passivité.

Winston déboula du monte-charge, flanqué de plusieurs officiers, parmi lesquels je ne m'étonnai pas de voir figurer le sergent Aldrich.

— J'ai promis... Ne pas tuer... J'ai tenu... ma parole ! lançai-je à la cantonade. Mission... accomplie !

Toutes sortes d'expressions défilèrent sur la mine chiffonnée de Winston. De son côté Aldrich avait l'air intrigué, presque admiratif.

— Il a raison, dit-il. Victor s'est comporté bravement et avec dignité, je dois l'avouer. Il a respecté les ordres et veillé sur ses *hommes*.

Le sergent avait appuyé le dernier mot pour affirmer son opinion. Un revirement notable, en vérité.

— Ils sont prêts pour le feu, *sir*, insista-t-il. Je remettrai un rapport très favorable à ma hiérarchie. Je peux vous assurer que les non-nés suivront leur leader jusqu'en enfer s'il le faut.

*

Le sergent Aldrich ne croyait pas si bien dire. Mais avant de l'expédier sur le continent, encore fallait-il constituer notre bataillon. La production de non-nés entra à cet effet dans sa phase la plus active durant le printemps 1915. De nouveaux couvoirs envahirent les sous-sols du laboratoire, détournant davantage d'électricité au détriment des habitants de l'East End – les autorités justifiaient les coupures par la nécessité d'un effort de guerre d'abord bien accepté par la population.

Après notre « exploit » du Norfolk, les gages donnés d'obéissance aux consignes des humains, mes premiers camarades et moi-même jouissions d'un semblant de liberté dans les limites du dédale souterrain. On nous autorisait à y déambuler sans chaîne, mais je fus le seul à vraiment en profiter. Quand ils ne recevaient pas d'ordre, les autres non-nés se contentaient de rester debout ou assis dans un coin de leur cellule commune, dans l'attente des repas servis deux fois dans la journée et composés d'insipides rations militaires. Ils s'animaient quelque peu en ma présence, mais replongeaient dans l'apathie dès que je m'éloignais. Ce comportement me troublait tant il différait du mien. Pourquoi ne manifestaient-ils pas la même curiosité que moi pour tout ce qui nous entourait ?

J'eus l'opportunité de découvrir la réponse à cette question au hasard de mes errances. Régulièrement, mes pas me conduisaient là où tout avait recommencé pour moi, à savoir dans la salle du prototype de couvoir. J'y assistai à l'émergence de plusieurs nouveaux compagnons d'infortune, suivant un protocole de mieux en mieux rodé. Chaque fois qu'ils ouvraient les yeux et contemplaient, avec un effarement démesuré, la compagnie des blouses blanches au milieu de ces machines bruyantes et compliquées, je sentais mon cœur se serrer. Plus encore quand on les tirait du bain régénérateur pour les transporter sur un chariot roulant jusqu'à une salle annexe, séparée par un panneau d'acier coulissant, où ils disparaissaient en poussant des grondements inquiets. Eux n'avaient pas droit à l'accueil que Winston m'avait réservé, autour d'une table copieusement garnie. On avait donc modifié les conditions de cette seconde venue au monde et cela avait sans doute un rapport avec l'étrange passivité constatée chez mes compagnons.

Quand je voulus pénétrer dans la pièce voisine, deux gardes m'en barrèrent l'accès. J'aurais pu les écarter d'un revers de main, mais je craignis qu'en repréailles de cette brutalité on m'isolât de nouveau dans ma cellule. J'attendis le retour de Winston (il effectuait alors de nombreuses escapades aux fins de préparer avec divers responsables de l'état-major notre entrée prochaine dans la guerre) et je lui fis part de mon souhait en désignant le portail métallique d'un air perplexe.

— Je comprends, dit-il simplement. Après tout, je suppose que je te dois quelques explications. Non que tu sois en mesure de tout appréhender, mais qu'importe...

Il prit le temps d'allumer un cigare avant de m'inviter à le suivre. Les gardes s'écartèrent aussitôt devant lui. Je perçus chez les savants qui s'activaient autour du couvoir un soupçon d'inquiétude, mais la tranquille assurance de leur supérieur prévint toute objection.

J'eus du mal à saisir la signification de la scène qui se jouait dans l'espace clos, de faible dimension, dissimulé derrière le portail d'acier.

Trois fauteuils capitonnés, occupés chacun par un non-né sanglé des chevilles jusqu'au cou, occupaient le centre de la pièce. Dans leur dos, un appareil constitué d'une boîte de bois verni surmontée d'une grosse fleur argentée largement éclose m'évoqua le souvenir de soirées animées dans des cafés enfumés, au son de ritournelles à la mode quelques années plus tôt. Je chassai cette pensée importune pour mieux me concentrer sur d'autres détails du décor. Un grand drap immaculé était tendu sur le mur, face au trio immobilisé. Je remarquai qu'une espèce de pince griffue maintenait de force les paupières des non-nés grandes ouvertes. Je m'apprêtai à interroger Winston sur cette incongruité mais il porta l'index à ses lèvres.

— Chut, Victor, pas un bruit, la séance va commencer !

Un technicien vint déposer un disque sur le plateau du gramophone, abaissa l'aiguillon de lecture et enclencha la rotation. L'unique ampoule du plafond s'éteignit. Dans la même seconde, un puissant faisceau lumineux jaillit d'une source située en hauteur, dans un local adjacent, et éclaboussa le drap de clarté. Des images en noir et blanc apparurent et se mirent en mouvement, déclenchant une nouvelle salve de souvenirs qui me ramenèrent, brièvement, à une vie étrangère et pourtant familière, vers la fin de laquelle j'avais assidûment fréquenté l'Electric Cinema de Portobello Road, à Notting Hill (ces noms résonnaient désormais comme l'écho d'une inconsistante réalité et me semblaient les fragments d'une incantation dépassée, dont la magie s'était dissoute).

Une voix ténue, nasillarde et monocorde, s'éleva du pavillon en forme de corolle. Elle répéta plusieurs fois d'affilée les mêmes phrases simples et courtes, s'accordant au rythme saccadé des séquences qui se succédèrent à l'écran, très vite, sans ordre apparent. Peu à peu, j'y décelai cependant une unité de thème : la Prusse et les Prussiens, présentés sous un jour assez défavorable. Tout n'était que laideur et agressivité dans les extraits de films d'actualité, entrecoupés de clichés des principaux protagonistes du conflit européen de l'autre côté du Rhin – le Kaiser Guillaume II, Erich Ludendorff, Paul von Hindenburg, Karl von Bülow et pas mal d'autres généraux que je reconnus aussitôt car Winston m'en avait présenté les photographies en me faisant la leçon. « *L'ennemi est sans pitié... L'ennemi doit être détruit... L'ennemi mérite la mort...* » scandait la voix enregistrée, bientôt soulignée par les notes d'une musique discordante, dénuée de la moindre harmonie, dont le volume augmenta progressivement, jusqu'à atteindre un niveau insoutenable et couvrir totalement le récitant de la belliqueuse mélodie.

J'étais désarçonné. Pourquoi ce traitement indigne ? Cette torture par l'image et le son ? Et pourquoi mes semblables ne se révoltaient-ils pas ? Une blouse blanche m'apporta l'esquisse d'une réponse à cette

dernière interrogation. Le disque était arrivé au bout de la première face. Tandis qu'on le retournait, le savant emplît le corps d'une seringue d'un liquide incolore avant de procéder à des injections, piquant à la base du cou, où saillaient de grosses veines. Le produit possédait certainement des vertus apaisantes, propres à annihiler toute volonté de résistance. Je sentais la colère répandre son fiel brûlant dans mon organisme et je dus fournir un effort conséquent pour en maîtriser le flux. Je n'étais pas prêt à en supporter plus. Heureusement, Winston posa sa main sur mon épaule pour m'entraîner vers la sortie. Je ne cherchai pas à résister malgré l'envie qui me prit soudain de voler à la rescousse des miens, de les arracher à leurs liens – mais le geste aurait été vain.

— Tu en as assez vu et entendu, Victor. Estime-toi chanceux que l'on t'ait épargné ce conditionnement. Il y aura fallu tout le poids de mon entregent, je puis te l'assurer.

Il poussa un soupir résigné, ponctué d'un grognement. Puis il me conduisit jusqu'au modeste cabinet de travail qu'il s'était aménagé dans un recoin du laboratoire, derrière des paravents. Là, il me fit asseoir sur le siège où j'avais mes habitudes et se lança dans une ultime leçon :

— Contrairement à ce que l'on m'a promis, je n'ai pas les mains complètement libres. On me réclame en haut lieu des gages d'assurance toujours plus importants. Je n'ai pas pu refuser l'usage de ces techniques de suggestion assez poussées... Un véritable envoûtement, si tu veux mon avis. Mais c'est le prix à payer pour obtenir l'autorisation de vous envoyer enfin sur le front démontrer ce dont vous êtes capables. L'heure du départ approche, et je compte sur toi pour donner l'exemple à la tête du bataillon, comme tu l'as déjà fait dans le Norfolk. Une action d'éclat, une victoire sans possible contestation, permettront j'en suis sûr de plaider plus tard votre cause, d'améliorer considérablement votre sort. Et, dans un premier temps, de disposer au mieux les populations à admettre votre existence. Car le secret ne sera pas maintenu éternellement à partir du moment où vous accomplirez les exploits auxquels je vous destine. Nos compatriotes voudront en apprendre le plus possible à votre sujet, ne serait-ce que pour apaiser leurs craintes bien légitimes. Ils accepteront davantage des héros, des sauveurs de l'Empire, que des créatures revenues d'entre les morts sans but. Ils ne verront plus chez vous la moindre difformité, je te l'assure, si par votre dévotion à la cause nationale vous hissez l'Union Jack bien haut sur le cadavre de l'aigle prussienne. Vois-tu, les hommes sont ainsi faits qu'ils modèlent le réel à la convenance de leurs intérêts. Ce sont là des affaires de basse politique, je te le concède, mais les guerres ne se mènent pas seulement sur les champs de bataille, crois-en mon expérience. Vous

aurez donc besoin, dans un avenir proche, de la meilleure publicité ici même, sur le sol anglais. C'est pourquoi je reprendrai la plume, comme correspondant de guerre attiré de votre bataillon, afin d'inonder la presse de vos faits d'armes et les y présenter de façon à préparer les esprits de nos contemporains au choc de la révélation. Celle-ci ne devra s'effectuer qu'à l'instant opportun, quand nous serons certains que votre renommée suffira à abattre les obstacles que ne manqueront pas de lever les moralistes de tout crin, les prêcheurs de beaux sermons, les partisans d'une nature raisonnée, les contempteurs du progrès... Ils sont tellement nombreux que je ne peux pas tous les citer. Mais sois sans crainte, Victor : ils se tairont, je t'en fais le serment, dès qu'un soupçon de votre gloire rejaillira sur eux. Je connais ces animaux-là, toujours prompts à ravalier leur morgue pourvu qu'ils en retirent satisfaction. Aie confiance, mon garçon ! Patiente le temps nécessaire, accomplis tes missions avec zèle, et tu n'auras pas à le regretter, bien au contraire.

Je conserve le laïus clairement en mémoire, jusqu'à sa péroration assénée avec l'emphase requise. En l'entendant pour la première fois, j'étais conquis, subjugué par l'éloquence de Winston comme mes camarades l'étaient par leur conditionnement.

Ma désillusion ne s'en avéra que plus cruelle lorsque nous fûmes odieusement trahis.

*

Le transfert vers le front de notre bataillon eut lieu à la fin du mois de mai. Comme l'opération relevait toujours du secret militaire, notre convoi gagna les abords de la Tamise à la faveur de la nuit. Cette fois, nous portions l'uniforme de l'infanterie, assorti d'un insigne spécial, modélisant un F pour Frankenstein. Des sous-officiers humains nous encadraient, dont le sergent Aldrich, qui s'était porté volontaire pour les combats malgré un âge déjà avancé. Winston était bien sûr de la partie, le seul à conserver des vêtements civils – sa sempiternelle pèlerine aux poches remplies de cigares, de carnets de notes et de crayons, sans oublier sa flasque de whisky.

Vingt-cinq camions transportèrent donc un demi-millier de non-nés, ainsi qu'une cinquantaine d'humains, jusqu'au quai où se trouvait amarré un croiseur armé de canons mobiles, comme la flotte de notre Royal Navy les collectionnait depuis peu en vue de l'extension du conflit sur les mers du globe. Tant que nous demeurions sur le sol britannique, on nous gardait enchaînés – le Home Office ainsi que le ministère de la Guerre avaient insisté pour garantir une sécurité maximale. Mais sitôt à bord, entassés dans la soute, Winston nous fit délivrer. Il n'était pas question pour lui de traiter d'authentiques

soldats tels les anciens esclaves. Pour ma part, je ne voulus bénéficier d'aucun traitement particulier et je voyageai dans les mêmes conditions que les miens, reclus dans la chaleur et la promiscuité, l'absence de lumière naturelle et le boucan incessant des machines. Un avant-goût, somme toute, de ce qui nous attendait, à cette différence près que nous goûtions ici nos derniers instants d'inactivité (je n'ose écrire de repos).

La traversée ne dura guère. Il faisait toujours nuit lorsque nous débarquâmes sur le sol de France, tout près de la frontière avec la Belgique, à Dunkerque exactement, dont le port était pour partie sous administration anglaise, défendu par des milliers de soldats pour son importance stratégique (il assurait quasiment à lui seul l'essentiel des échanges entre les îles Britanniques et le continent). Des sous-marins prussiens croisaient au large, apprendrions-nous plus tard, et un tir de torpille était toujours possible, sans parler des mines flottantes larguées au petit bonheur pour perturber le trafic maritime – nous avions eu de la chance, en somme.

Comme nous en reçûmes l'ordre, nous dissimulâmes la partie inférieure de notre visage sous le foulard fourni avec notre équipement et rabattîmes nos casques Brodie au plus bas sur le front. Ainsi notre regard seul demeurerait visible. Cette mascarade attirerait sûrement l'attention des dockers, mais moins que l'exposition de nos traits recomposés. Après tout, nous étions supposés appartenir à un bataillon secret, aussi ce souci de discrétion ne devait-il pas choquer.

Nous abandonnâmes les installations portuaires au pas cadencé, puis nous nous mîmes en marche forcée à destination du lieu choisi pour notre baptême du feu, absolument pas par hasard, bien évidemment.

Ypres se situait à une cinquantaine de kilomètres, de l'autre côté de la frontière, et formait une petite poche de résistance enfoncée dans les lignes prussiennes – un saillant, dans le jargon militaire. À la fin du mois d'avril, une nouvelle arme y avait fait son apparition et causé des dégâts insoupçonnés sur les troupes belges, françaises, canadiennes et britanniques cantonnées là depuis plusieurs mois pour certaines.

— Il ne faut, me confia Winston en chemin, déclencher aucune offensive sur terre sans avoir trouvé un moyen efficace – supériorité numérique, surprise, munitions ou procédés mécaniques – pour la mener à bien. Ce moyen, les Prussiens l'ont imaginé sous une forme chimique. Leur offensive au gaz toxique a été fatale à des milliers de braves qui n'avaient pour protection que leur mouchoir imbibé d'eau ou de leur propre urine. De notre côté, nous misons sur la surprise que ton bataillon sera en mesure de provoquer, Victor.

Vers le milieu de la journée, nous croisâmes les hommes de la 1^{re}

division d'infanterie canadienne, en route vers les hôpitaux de Dunkerque et le vaste camp installé aux abords de la ville. Ils nous jetèrent au passage des coups d'œil plus las qu'étonnés, quand bien même nous n'avions pas l'apparence d'une troupe ordinaire. Ce fut le premier contact du bataillon F avec un corps d'armée officiel, et le moins qu'on puisse dire est qu'il ne marqua pas les annales.

Malgré les pauses que la présence des humains nous obligeait à prendre, nous arrivâmes à Ypres juste avant la tombée de la nuit, absolument pas épuisés pour ce qui nous concernait. Nos sous-officiers, en revanche, malgré leur endurance, marquaient le coup. Winston lui-même n'avait pas ménagé ses efforts et suait d'abondance, soufflant lourd et fort. Mais il avait tenu à participer activement à notre premier engagement, à n'en rien rater au titre de correspondant, et il brûlait d'impatience de nous voir enfin à l'œuvre. Même s'il n'était pas prévu pour lui de monter littéralement au front en notre compagnie, son courage physique ne pouvait se contester. Pas plus que sa fierté, ni son désir de prouver à ses détracteurs la pertinence de ses visions – cette « folie » qui faillit, il s'en fallut de très peu, lui assurer la renommée et fut en définitive à l'origine de sa déchéance.

Mais, en ce jour de la fin mai 1915, alors que nous pénétrions dans la zone dévastée par les bombardements qui entourait Ypres, une bourgade de moyenne importance où les ruines se multipliaient déjà, rien ne permettait d'anticiper les événements des années à venir.

Les positions britanniques se concentraient sur la crête de Bellewaerde, légèrement à l'est de la ville, là où les valeureux *tommies* avaient fini par se replier au terme de la dernière offensive prussienne, particulièrement meurtrière. La crainte majeure du commandement résidait dans une nouvelle attaque massive de l'ennemi, distant d'à peine quelques centaines de mètres, qui aurait cette fois menacé directement Ypres et crevé la ligne de front. Le bataillon F devait tout mettre en œuvre pour empêcher l'anéantissement du saillant.

Les méthodes classiques de la guerre ne s'appliquaient pas dans notre cas, il me semble que l'évidence n'échappe plus au lecteur à présent. Aussi, plutôt que de nous engouffrer dans l'abri d'une tranchée, comme l'aurait fait n'importe quel corps d'armée conscient du danger une fois parvenu à portée de tir (Winston et nos officiers prirent toutefois cette précaution), passâmes-nous directement à l'action.

Le crépuscule nous fournissait une couverture d'ombre bienvenue. Il nous permit d'avancer assez loin dans le no man's land avant de déclencher l'alarme des guetteurs. Nous progressions avec une lenteur volontaire à travers le capharnaüm de cratères, de ferrailles crevées, de cadavres pourrissants, de barbelés enchevêtrés, nous déployant sur plusieurs centaines de yards, le nez dans la boue mêlée de sang et

d'excréments.

Un cri résonna soudain, monté de la tranchée prussienne.

Je donnai le signal de l'assaut sans quartier, me redressant d'un coup et m'élançant à pleine vitesse, plus rapide, beaucoup, beaucoup plus que n'importe quel soldat humain, qui plus est encombré de tout son équipement : fusil Lee-Enfield Mark III, baïonnette au fourreau, cartouchière en bandoulière, capote par-dessus la vareuse, harnais et paquetage... Pour nous qui ne craignons ni le froid ni les intempéries, et guère les blessures, rien de tout ça, au profit d'un uniforme léger, de solides chaussures et de bandes molletières serrées jusqu'à hauteur du genou, d'un couteau passé à la ceinture.

Devant moi, des lumières s'allumèrent. Des tirs se mirent à crépiter, des balles fusèrent et sifflèrent aux alentours, trois ou quatre m'effleurèrent sans me ralentir, une me perça même l'aine sans plus de résultat. Au terme de ma course, je me jetai d'un bond prodigieux par-dessus les rouleaux de fil hérissé de lames qui protégeaient l'abord du sillon où se terrait l'ennemi.

Trois à quatre cents non-nés étaient parvenus jusque-là eux aussi, les autres avaient reçu trop de métal brûlant dans le corps pour continuer, même s'ils étaient sûrement toujours vivants. Le carnage pouvait commencer. À l'aide de nos mains nues, de nos poings massifs et des couteaux qui constituaient nos armes de prédilection, avec une précision et une vélocité que nulle émotion n'entravait, nous procédâmes au « nettoyage » systématique de la tranchée.

Côté prussien, la panique, l'incompréhension, les difficiles conditions de riposte dans un espace aussi exigu, la confusion enfin, nous furent de précieuses alliées. J'écrasai des crânes, je broyai des côtes, je tranchai des gorges, je tailladai des chairs fragiles et molles, indifférent aux suppliques de ces hommes, ces garçons encore en âge d'étudier pour certains, qui voyaient la mort de très près pour la première fois.

Je tuai machinalement, comme par réflexe, et si l'horreur du tableau n'échappait pas à la perception de ma part humaine, je n'en cessai pas moins d'augmenter le nombre de mes victimes, sans éprouver la moindre peine. Conditionnés comme ils l'étaient, mes camarades se montrèrent plus efficaces encore. Finalement, nous nous rendîmes maîtres de la tranchée et de ses boyaux annexes en moins d'une heure de combat acharné (le terme pourrait paraître impropre, mais l'ennemi avait tout de même eu l'opportunité de répliquer, nos membres troués en témoignaient).

Winston avait obtenu le coup d'éclat tant désiré. J'espérais qu'il n'avait rien raté du spectacle, l'œil rivé à ses jumelles, malgré l'éclairage parcimonieux. Son imagination pallierait le défaut d'observation, j'en étais certain. À présent que nous avons prouvé

notre redoutable efficacité, il convenait d'opérer un repli ordonné et de récupérer nos blessés au passage, avant que le commandement prussien, constatant la portée des dégâts occasionnés, ne se décide à bombarder son propre positionnement.

Nous avons repris pied dans le no man's land, une fois les barbelés sectionnés au couteau pour ouvrir un accès, et nous nous dirigions vers la tranchée britannique, nous soutenant les uns les autres, d'un pas moins assuré qu'à l'instant de l'attaque, lorsque éclatèrent les tirs de mortier.

Des obus chargés de gaz toxique explosèrent partout autour de nous. Le feu s'alluma dans nos poumons, mais la gêne occasionnée se limita à bloquer momentanément notre respiration. Un nuage jaunâtre enfla et pesa bientôt sur les environs. Les tirs se prolongèrent deux ou trois minutes, au jugé, puis cessèrent. Les Prussiens devaient penser nous avoir exterminés par asphyxie et attendaient sûrement que les nuées se dissipent pour parachever le travail à la mitrailleuse depuis la butte qui dominait leur tranchée dévastée.

Ignorant les larmes qui brouillaient ma vision, l'irritation qui enflammait ma bouche, mon palais, ma gorge – rien que je ne pouvais supporter assez facilement –, je passai près de chacun des miens pour indiquer aux moins valides la direction de nos positions, aux autres de se regrouper derrière moi.

Il fallait nous hâter, déjà le brouillard de gaz commençait à se lever. Nous contournâmes le flanc de la butte, franchîmes de nouveau la tranchée ennemie, cette fois en sautant par-dessus après une course d'élan, et grimpâmes à l'assaut en accélérant l'allure.

Dès qu'ils nous aperçurent fondant sur eux, avec nos hardes trempées de sang, nos visages grimaçant sous les foulards déchirés, nos plaies exposées à la vue, les Prussiens affolés s'écrièrent :

— *Dämonen ! Dämonen !*

Ce qui se passe, je crois, de traduction. Nous les exterminâmes de la même façon que ceux de la tranchée inférieure. Cela nous prit moins d'une demi-heure et nous coûta seulement quelques blessures par balle supplémentaires. L'effroi que nous avons propagé en réapparaissant indemnes du no man's land, plus motivés et excités que jamais, nous avait en quelque sorte facilité la tâche.

De retour derrière nos lignes, nous reçûmes un accueil triomphal de la part des officiers, le sergent Aldrich en tête. Winston, quant à lui, se montra d'une plus surprenante modestie.

— La stratégie de la terreur a fonctionné comme je le prévoyais, mais vous avez bénéficié de l'effet de surprise, de la prime à la nouveauté, pourrait-on dire. Maintenant, les Prussiens savent que vous existez. Ils vont se passer le mot sur toute la ligne de front. Vous remporterez encore quelques victoires durant l'été, le temps qu'ils

trouvent une parade, en vous déplaçant vite et en frappant au hasard leurs unités. Mais nous devons d'ores et déjà songer à un mouvement de plus large ampleur, une offensive générale qui portera à elle seule un coup d'arrêt fatal aux visées d'expansion du Kaiser. Pour cela, Victor, un bataillon de non-nés ne suffira pas. Il faudra toute une division, plusieurs même, enfin une armée au grand complet !

Il s'emportait, rêvant à la bataille finale qui scellerait le sort de cette guerre, sans doute aussi au monde tel qu'il se présenterait ensuite, avec une place de choix pour nous autres, qui sait ? Moi, je me contentais des jours à venir, ce qui mobilisait déjà toutes mes facultés. Et j'étais partagé entre la volonté de nuire le moins possible aux miens, acteurs non consentants de cette pantomime guerrière, et l'envie d'en découdre avec la terre entière, pas seulement les Prussiens. Une colère sourde enflait en moi, née d'un violent sentiment d'injustice. Si les mots me manquaient alors pour la décrire, en saisir l'origine, j'en ressentais les effets jusque dans mes tripes.

— Je me donne l'été qui vient pour modeler favorablement l'opinion de nos concitoyens, continua Winston. Ensuite il sera plus facile de convaincre Kitchener et les siens de me laisser constituer cette nouvelle et invincible Grande Armée, et la faire déferler sur l'Europe... Alors, Victor, avec la chance de notre côté, nous serons à Berlin avant la fin de l'année.

*

L'horreur.

L'horreur.

L'horreur !

Bien plus que de vaines phrases, cela résume mon expérience de la guerre que d'aucuns prétendirent grande, d'autres terminale, mais que, pour ma part, je me refuse à qualifier de la sorte. De même, jamais je ne lui attribuerai les majuscules dont l'honorent les historiens et un public d'autant plus avide de sensations fortes qu'il aura eu la chance de les éviter sur le terrain boueux, ensanglanté, de nos prétendus exploits.

Comme l'avait pronostiqué Winston, l'été nous fut une période faste et victorieuse. Nos plaies vite recousues, les éclats de métal facilement extraits de nos chairs insensibles, nous parcourûmes le front d'ouest en est, nous déplaçant la nuit à marche forcée à travers bois et forêt, frappant entre le crépuscule et l'aube des ennemis maintenus éveillés par la peur des jours entiers, mais trop fébriles pour nous résister. Oui, de ce point de vue, la tactique élaborée par Winston était un succès, sa « folie » une réussite sur le terrain.

Les *dämonen* tant craints côté prussien étaient célébrés côté

britannique sous le sobriquet de *frankies*, fabriqué en clin d'œil aux *tommies* de l'armée régulière par ces derniers. Mais si parmi les hommes engagés sur le front la légende des *frankies* se propageait volontiers durant les longues heures de veille et de garde qui constituaient l'essentiel de leur activité entre deux vagues d'assaut, il leur était formellement interdit d'y faire la moindre allusion dans les lettres envoyées à leurs proches, leurs familles. De plus, nous étions loin de faire la une des gazettes, comme Winston l'avait promis. Peu de journaux anglais circulaient parmi les troupes régulières, aucun en tout cas qui contînt le moindre article signé Churchill, ni qui évoquât l'action du bataillon F. Je finis par m'en rendre compte en les consultant moi-même. À force de concentration, j'étais parvenu à solliciter mes souvenirs, ma part humaine enfouie, le mode de décryptage des grosses capitales imprimées en caractères gras, puis des polices de taille plus réduite (même si je butais sur la plupart des mots trop longs ou compliqués, leur sens général m'apparaissait au final, après que je l'avais extrait du tréfonds de ma mémoire à force d'introspection).

Je m'ouvris de cette anomalie au sergent Aldrich à l'occasion d'un de nos entretiens. L'officier instructeur était en charge du relais entre l'arrière et notre bataillon, sinon livré à lui-même la plupart du temps (notre mode opératoire correspondait peu à ce qu'un humain, même parfaitement entraîné, était en mesure de supporter). Nous le rencontrions lors de brèves escales du bon côté des lignes britanniques et françaises, quand nous avions besoin de ravitaillement (mais nous nous débrouillions pour l'essentiel avec les rations prélevées sur nos victimes) ou de prodiguer des soins à l'un de nos blessés trop handicapé pour tenir la cadence que je lui imposais. Aldrich tenta de me rassurer, il invoqua à la fois le secret militaire, difficile à lever, et le ralentissement de l'économie dans les îles, du fait de l'effort de guerre sans cesse croissant, qui avait réduit les parutions de la presse. Mais je devinais qu'il ne croyait guère lui-même à ses arguments, je sentais une gêne chaque fois que j'abordais le sujet, qu'il s'empressait d'ailleurs de détourner vers de plus pragmatiques préoccupations, tels les renseignements de nos espions sur les mouvements de l'ennemi, l'étude des photographies prises depuis le ciel par les observateurs du Royal Flying Corps, etc.

Je n'insistai pas. J'avais appris à reconnaître le mensonge, fût-il conçu par omission. Quelque chose ne tournait pas rond à Londres, mais quoi ? Impossible d'en apprendre davantage dans la situation où je me trouvais. Et, honnêtement, je n'en fis pas ma préoccupation première. Tout ce qui m'importait alors se résumait à l'accomplissement de notre mission de harcèlement, ainsi qu'à la préservation de l'intégrité des miens.

Nous avions tissé des liens qui dépassaient de loin ceux de la camaraderie entre soldats, comme on pouvait l'observer dans n'importe quelle unité. Notre nature extra-humaine, s'il m'est permis d'user de ce néologisme, la promiscuité et le dénuement quasi primitif dans lesquels nous évoluions, favorisaient une communauté d'instinct qui transcendait la banale amitié. Nous formions un clan, comme jadis les ancêtres de l'Homme regroupés autour d'un feu à l'abri d'une grotte, une tribu à part des autres, une horde sauvage qui n'avait pas besoin des subtilités du langage pour communiquer, mais dont chacun des membres savait interpréter chez ses pairs le moindre signe du corps.

Cette profonde communion était la garante de notre efficacité, car elle nous permettait d'agir à la façon d'un organisme unique, doté de plusieurs centaines de bras et de jambes. Dans le même temps, elle raffermissait de jour en jour ma détermination au combat *pour* mes frères et plus seulement contre un ennemi désigné. Je n'y pensais pas en termes de trahison à l'encontre de nos créateurs, cependant. Il me manquait pour cela l'usage plein et entier des facultés de déduction qui avaient été les miennes, durant cette première existence dont les bribes revenaient me hanter, au gré de brèves illuminations, comme des flashes de poudre de magnésium au moment de fixer l'image sur la plaque d'une photographie.

L'été 1915 passa dans ces conditions, d'un massacre l'autre le long de la ligne de front. Parvenus à son extrémité orientale au début de l'automne, quasiment au pied des contreforts alpins, nous décidâmes de revenir sur nos pas et de regagner au plus vite les rivages de la Manche avant l'hiver. Il me semblait que la proximité de l'Angleterre inciterait Winston à se manifester, qu'il n'hésiterait pas à tenter la traversée pour me retrouver (je ne m'étais pas débarrassé du complexe d'attachement presque canin à mon maître). Pourtant, il n'en fut rien.

J'apprendrai plus tard les raisons de ce silence et de cette absence prolongés. Mais un épisode regrettable survint d'abord – le premier d'une longue série –, dont les conséquences se font encore sentir à l'heure où je rédige ces confessions autobiographiques.

Vers le milieu d'octobre, nous étions de retour dans les environs d'Ypres et du nord de la France. La ligne de front s'était déplacée de plusieurs kilomètres dans l'intérieur des terres de Belgique, toutefois les Prussiens opposaient toujours une farouche résistance aux efforts de nos troupes. Leur supériorité en matière d'armement demeurait incontestable, quand bien même ils avaient cessé de faire usage des gaz toxiques par crainte des représailles exercées par les « démons ». Faute d'une offensive d'envergure, il était évident que la guerre s'enlisait bel et bien. Malgré ses réussites, notre bataillon (amputé à cette date d'à peu près le tiers de ses effectifs) n'était qu'une mouche

habile à agacer un bœuf en le piquant ça et là, mais bien incapable de le saigner à mort. Il aurait fallu pour cela que nous fussions des dizaines de milliers. Alors, la chance aurait pu définitivement tourner, et la percée jusqu'à Berlin avoir lieu à marche forcée, comme dans les rêves de Winston.

Au lieu de quoi, nous nous cantonnions dans le rôle assigné six mois plus tôt, sans devoir rien y changer. Le soir tombait sur la campagne de Flandre, et avec lui une froidure annonciatrice d'un hiver précoce, rigoureux assurément. Mais cela ne devait pas ralentir notre avancée. Nous avions franchi les lignes ennemies depuis deux jours et opérions une manœuvre de contournement par les bois aux fins de surprendre à revers le cantonnement du régiment qui tenait la région. D'après les informations fournies par le sergent Aldrich, un calme relatif régnait sur cette zone, preuve d'un certain relâchement, sinon de l'épuisement des Boches, comme l'on désignait de plus en plus couramment (de façon péjorative, faut-il le souligner ?) les Prussiens.

En effet, tout était en apparence tranquille dans les hameaux dispersés en lisière, et plus loin dans le village dont nous apercevions les lumières, ainsi que la silhouette d'un clocher découpé sur le fond bleu foncé de la nuit en cours d'installation. Nous sortîmes de notre cachette pour nous engager, furtifs et silencieux, dans un pré en friche dont les hautes herbes s'élevaient jusqu'à la taille. Nous arrivâmes sans encombre jusqu'à un chemin de terre reliant au bourg les fermes des alentours.

Aucune sentinelle n'était visible dans les environs. Le seul Boche rencontré fut un peintre amateur, qui avait installé son chevalet au bord du chemin, face au soleil couchant. Tout entier absorbé par son inspiration, il barbouillait une croûte champêtre et n'entendit pas la mort fondre sur lui. L'un de nos éclaireurs régla promptement son compte à ce gringalet moustachu (un petit caporal, indiquaient ses galons) en lui tranchant la gorge avant d'en dissimuler le cadavre sous les ronces.

Par groupes d'une vingtaine, nous nous déployâmes en vue de l'attaque simultanée de toutes les habitations. Je restai légèrement en retrait pour mieux coordonner l'ensemble des opérations. Les plus véloces étaient sur le point d'atteindre les corps de bâtiments les plus proches, une étable et une grange séparées par une vaste cour déserte. Soudain, je les vis chuter et disparaître, avalés par le sol, littéralement.

Les sens en alerte, je me précipitai à leur rescousse. En lieu et place du chemin de terre s'ouvrait à présent une tranchée, jusque-là dissimulée à nos regards par un tapis de toile recouvert de terre et de paille qui se confondait avec le sol. En me penchant prudemment, je parvins à distinguer le fond, distant d'au moins dix ou douze pieds.

Les parois de ce fossé n'avaient aucune aspérité et des pieux en garnissaient toute la longueur, sur la pointe desquels les malheureux venaient de s'empaler. Certains ne bougeaient plus, le cœur sûrement percé, mais d'autres gesticulaient, seulement blessés – hors d'atteinte cependant.

Une clochette se mit à tintinnabuler non loin, signalant la prise. Des tirs de mitraille éclatèrent alors en provenance de la grange. Le portail avait brusquement coulissé en grand, révélant un amoncellement de sacs de sable d'où dépassaient les canons d'une paire de Maschinengewehr 08 dont nous avions appris, à nos dépens, à redouter la terrible cadence de cinq cents coups par minute. Celle-ci suffisait à quatre hommes résolus à en tenir cent fois plus en respect – voire à les déchiquter s'ils étaient assez fous pour ne pas détalier hors de portée.

Ce que nous fîmes, sous peine d'être réduits sur place en charpie, abandonnant pour la première fois quelques-uns des nôtres derrière nous. Il n'était hélas rien que nous pussions faire pour secourir nos camarades sans nous condamner nous-mêmes. Une contre-attaque restait possible, par le flanc du village, mais le régiment complet de Prussiens se trouvait maintenant sur le pied de guerre. De plus, d'autres pièges nous attendaient peut-être et il était hors de question de risquer de nouvelles pertes.

Je donnai donc le signal de la retraite, une première depuis que nous avions posé le pied sur le continent. Je n'en avais pas pleinement conscience, mais la capture de plusieurs *dämonen* marquait un tournant dans le conflit. Les savants du Kaiser allaient être en mesure d'étudier cette arme particulière, d'en comprendre l'origine et la constitution. Mais seraient-ils capables de la reproduire ? Telle était désormais la question, et de sa réponse dépendait rien moins que l'avenir du monde.

*

Dès que nous fûmes repassés du côté de nos lignes, je me mis en quête du sergent Aldrich afin de lui rendre compte des événements qui venaient de se produire.

— C'est ennuyeux, convint-il. J'en référerai à notre commandement.

— Winston ?

— Tu le verras bientôt. Il est en route. En attendant, vous avez tous mérité une pause. Vous devez avoir besoin de soins.

Je n'en disconvins pas. Le médecin rattaché à notre bataillon allait encore une fois jouer des pinces, du fil et de l'aiguille, et nous y gagnerions de nouvelles cicatrices. Le protocole était chaque fois le

même, le temps de ces rafistolages. Nous occupions des tentes installées à l'écart des troupes régulières et de la population civile, loin des regards indiscrets. Nos sous-officiers assuraient la logistique de ces campements mobiles, se déplaçant avec nous le long de la ligne de front, sous l'autorité d'Aldrich. L'habitude était donc prise depuis le mois de mai dernier. Aussi je m'étonnai quand le sergent nous entraîna cette fois vers un corps de ferme perdu en plein champ, au beau milieu de cette mer étale de boue grasse qui couvrait la campagne du nord de la France.

— Le site est à l'abandon, me rassura Aldrich. Les paysans ont évacué la zone. Vous y serez tranquilles.

J'aurais dû percevoir dans le ton de sa voix une trace d'hésitation, une tension particulière, mais je n'y pris pas garde. Le piège tendu par les Prussiens me bouleversait toujours, je m'inquiétais pour ceux des miens qu'ils détenaient à présent, j'avais hâte, enfin, de retrouver Winston, certain que lui saurait apaiser mes craintes, apporter au problème la solution requise.

Combien j'étais naïf, ignorant de la duplicité des hommes ! Au niveau de l'esprit, guère plus qu'un enfant de quatre ans, comme je l'ai déjà remarqué plus haut dans ce témoignage. Cela me dédouane-t-il pour autant de toute responsabilité dans le drame qui suivit ? Aujourd'hui encore le doute me ronge, un sentiment de honte et de culpabilité me soustrait constamment au repos. Je n'ai rien mérité de pareil à la sérénité, quoi qu'on puisse m'objecter. Je suis et je demeure l'artisan d'un malheur que je n'ai su éviter tant qu'il l'était permis. J'aurais dû deviner, j'en avais la faculté, tout était là, à ma portée, sous mes yeux, et jusqu'à mon instinct qui donnait des coups d'aiguillon, mais dans l'espèce de confusion mentale où j'errais, je mis ça sur le compte du souci pour les prisonniers des Boches.

Ma part humaine avait-elle perçu l'issue de cette excursion hors des chemins ordinaires ? Je me le demande à présent que je sais à quel point les hommes peuvent se résigner au pire, l'accepter sans rébellion, comme les millions sacrifiés au feu pour rien, sinon l'honneur des nations – du vent, de la poussière, du vide en comparaison de ce qui constitue vraiment le sel d'une existence, mais on l'apprend immanquablement trop tard.

Aldrich nous précéda dans une écurie dont les stalles accueillaient des litières de paille fraîche. Plusieurs véhicules stationnaient près de l'entrée, les camions qui avaient transporté jusqu'ici le matériel et nos sous-officiers, l'ambulance du médecin et même une voiture à la capote relevée, que je supposai avoir été réquisitionnée pour le profit du sergent.

— Installez-vous, prenez vos aises. On va vous distribuer des rations.

Les acolytes d'Aldrich se tenaient à distance, fusils en main, autour du bâtiment. Rien de surprenant à cette attitude, leur rôle consistait à surveiller les lieux quand nous nous reposions, éloigner les éventuels curieux. Avec plus d'attention, aurais-je décelé chez eux une raideur dans le port, un signe d'appréhension ?

— Je reviens bientôt avec le toubib, fit encore le sergent.

Il sortit en rabattant derrière lui le haut et lourd vantail renforcé d'une épaisseur de planches si étroitement entrecroisées qu'elles masquaient jusqu'au moindre interstice, ne laissant filtrer aucun rayon de lumière du jour déclinant. L'obscurité nous enveloppa, ce qui n'avait rien de gênant, elle était notre complice depuis mai maintenant. Il n'y avait pas de fenêtre, aucune ouverture visible dans les murs, ou elles avaient été parfaitement occultées. De nouveau, je n'y prêtai pas d'attention particulière, je notai simplement le fait.

Un vrombissement régulier s'éleva au-dehors, puis un autre et un autre encore. On avait mis en route les moteurs des engins entraperçus tantôt. Je n'en comprenais pas la raison, mais, là non plus, je n'y vis rien d'intrigant. Le sergent savait ce qu'il faisait, je n'en doutais pas un instant.

J'attendis son retour, debout, immobile, bras ballants, à l'image de mes frères. Peu à peu, une langueur m'envahit, mes bribes de pensées se firent décousues – enfin, plus qu'à l'ordinaire. Je ressentis une grande lassitude, le besoin impérieux de m'allonger, celui de fermer les yeux pour m'endormir. Je n'étais pas le seul ; partout autour de moi les miens s'affaissaient également, soumis au même abattement. Ce n'était pas normal, le sommeil nous fuyait depuis la sortie du couvoir, alors pourquoi se manifestait-il maintenant, avec tant d'empressement ?

Je me forçai à ne pas m'effondrer et, la tête me tournant, pris d'un semblant de vertige, j'allai jusqu'à la porte, péniblement, le pas lourd et lent, tentai de l'ouvrir vainement, obligé de me rendre à l'évidence : on l'avait verrouillée de l'extérieur.

Je cognai le vantail du poing, pas aussi fort que je l'aurais souhaité, j'appelai le sergent Aldrich, mais seul un son enroué s'échappa de ma gorge, ainsi qu'un flot de bile acide, et je fus terrassé par un brusque accès de nausée.

Je tombai à genoux, mes ongles grattant le panneau de bois, vidé de mon énergie, aux limites de l'évanouissement.

Plus tard, sans que j'aie pu estimer le temps écoulé, le battant se rouvrit. J'avais glissé au sol, couché sur le flanc, respirant à peine, les paupières comme engluées, mais conscient.

— Victor s'accroche encore, constata quelqu'un d'une voix assourdie. Incroyable...

— Il était près de l'entrée, un peu d'air a dû s'immiscer sous la

porte et ventiler le gaz d'échappement, indiqua Aldrich. Je vais m'occuper de lui, vous, finissez les autres.

Me saisissant par les poignets, le sergent me déplaça sans ménagement sur le côté, puis m'adossa à la paroi. Ses hommes envahirent l'écurie au pas de charge, lampes et revolvers en main, le visage protégé par un masque aux gros yeux de verre ronds, nanti d'une espèce de trompe en caoutchouc. Avec application, ils achevèrent chacun des miens d'une balle dans la nuque, tirée à bout portant. Dans l'état où je me trouvais, cherchant avec peine mon souffle, je ne pouvais qu'assister aux exécutions en poussant de faibles gémissements.

— J'ai reçu des ordres, Victor, me souffla Aldrich, la voix étouffée par son propre masque. Ils ne me plaisent pas mais je ne peux m'y dérober.

Il pointa le canon de son revolver sur ma tempe. Releva le chien, appuya sur la détente. Mais au dernier instant, sa main eut un mouvement presque imperceptible qui détourna juste assez la mire pour dévier la balle de mon crâne.

La détonation m'assourdit, l'odeur de la poudre brûlée m'emplit les narines, la flamme vomie me grilla la peau et je me renversai soudain sous l'effet du choc.

Aldrich s'agenouilla, souleva la base de son masque et colla ses lèvres à mon oreille.

— Ne bouge surtout pas. Attends qu'on soit partis avant de t'enfuir. Va-t'en loin, ne reviens jamais sur tes pas.

Il se redressa, rappela ses hommes, et tous se rassemblèrent devant le vantail resté entrouvert. Avant de grimper à l'arrière des camions et de l'ambulance, je les vis arracher les tuyaux scellés aux pots d'échappement et rattachés à la base d'un des murs. Les véhicules s'éloignèrent ensuite dans la nuit, précédés par les faisceaux de leurs phares, tremblotant au gré des cahots.

La voiture démarra à son tour quelques instants plus tard. Elle vint au ralenti se ranger devant l'entrée de l'écurie. Le visage du passager avachi sur la banquette arrière se pressa un moment contre une vitre.

Winston, évidemment. J'éprouvai, en le reconnaissant, une douleur indescriptible et je ravalai une plainte. Il entrebâilla sa portière, se planta un cigare au coin de la bouche, gratta une allumette, embrasa l'extrémité du rouleau de tabac, puis jeta le bâtonnet à l'intérieur de la bâtisse.

Le feu prit aussitôt, se répandant dans toutes les directions sur le sol couvert de paille sèche. À la vue des flammes, je luttai contre la panique. Dans ma tête, une voix s'était mise à hurler, m'intimant de prendre mes jambes à mon cou. Mais Winston demeurait là, à observer le départ d'incendie. S'il me voyait bouger, il saurait la

trahison du sergent Aldrich et n'hésiterait pas, lui, à décharger son arme sur moi, j'en avais l'absolue conviction.

La toile de mes pantalons commençait à se consumer, ainsi que mes bandes molletières, et, par-dessous, ma chair. Le brasier gagna rapidement en intensité, dévorant les corps de mes camarades, les poutres de soutènement, les stalles, la charpente qui craquait et menaçait de s'écrouler à tout moment. Une odeur de viande grillée saturait l'atmosphère enfumée. Mes jambes brûlaient, ainsi qu'une partie de mon bassin, de mon dos et de ma poitrine. Si le feu gagnait mon visage, j'y perdrais avec ma bouche l'usage de la parole, avec mes yeux la vue et je serais alors réduit à moins que rien, un monstre pitoyable, pauvre caricature d'homme amputée de ses sens, privée des moyens de sa vengeance, ce qui m'apparaissait insupportable, plus encore que la souffrance physique – je la ressentis se propager dans mes nerfs, alerter mon cerveau et ce fut pour moi comme une délivrance, la preuve de mon humanité enfin révélée.

Winston referma sa portière et la voiture effectua un demi-tour avant de s'en aller. Dès qu'elle eut disparu, avalée par les ténèbres, je me dressai d'un bond et courus, torche vivante, me jeter dans la boue, m'y rouler jusqu'à éteindre chacune des flammèches qui se repaissaient de moi.

Je restai étendu à fixer les étoiles, l'immensité indifférente des cieux, jusqu'à l'écroulement de l'écurie, dans ma gangue de tissus et de peau fusionnés par le feu, à l'état de plaie unique de la pointe des orteils jusqu'au cou, remâchant cette idée fixe : Winston devait payer, s'expliquer d'abord, mais expier sans défaut.

À l'approche de l'aube, je rassemblai mon courage et m'enfuis à travers champs en direction des bois.

Commença alors pour moi une période d'errance solitaire dans les campagnes de France qui ne s'achèverait qu'au jour de ma rencontre avec un ange.

Mémoires secrets
(*Winston Leonard Spencer-Churchill*)
non publiés à ce jour – extrait 4

Les difficultés rencontrées loin du front m'obligèrent à regagner Londres avant la fin de l'été 1915. Là-bas, en effet, une coalition informelle s'était constituée, dans le but de contrecarrer mes plans. J'avais été imprudent, sans doute. Assez pour négliger le camp des factieux opposés à un règlement rapide et sans appel du conflit, qui aurait été trop nuisible à leurs intérêts financiers.

Je veux bien sûr parler des dirigeants de nos grandes compagnies sidérurgiques, les fondeurs de canons, qui se frottaient les mains à la perspective de juteux bénéfices à retirer des commandes passées par les gouvernements alliés. La guerre d'ampleur continentale – c'était là un autre aspect de sa totale nouveauté – devenait une perspective d'enrichissement démesurée pour une poignée de profiteurs déjà bien introduits dans les ministères. Aussi usèrent-ils de toute leur influence pour imposer aux états-majors la seule option sérieusement envisageable de leur point de vue : la fourniture d'armes mécanisées toujours plus sophistiquées et, surtout, grandes dévoratrices d'acier.

Qu'on ne se méprenne pas sur le jugement porté ici au sujet des progrès adoptés dans les arts du combat ; j'ai déjà amplement prouvé mes capacités à accepter les plus grands bouleversements en matière de pratiques martiales. Mais toujours dans l'optique d'épargner les vies de nos garçons, de préserver à nos nations le bénéfice d'un avenir par le renouvellement des générations. Or mécaniser à outrance les affrontements aurait pour conséquence immédiate, j'en étais absolument persuadé, la multiplication des victimes sans aucune garantie d'un avantage déterminant, car rien n'empêchait les Prussiens de se lancer dans une course à la production de machines plus performantes. Leurs propres maîtres de forge régnaient sur la plus grande région industrielle d'Europe, dans la Ruhr, un atout considérable qui procurait déjà à leurs troupes le meilleur approvisionnement en munitions de l'ensemble des armées engagées sur le front.

Mais nous n'en étions plus à devoir considérer la situation sous l'angle de la pure raison. Les passions s'en mêlaient désormais, qui agitaient les esprits jusques en très haut lieu. Ainsi du commandant en chef des Forces de l'Intérieur, le nouvellement nommé et – hélas pour moi – très apprécié du palais, sir John French. Le bougre avait

pourtant été responsable de la destruction quasi complète de notre corps expéditionnaire en Belgique – un incapable de première sur le plan stratégique, et je pèse mes mots. Il ne put supporter l'idée que ma « folie » rattrapât ses erreurs sur le terrain. En outre, pour ne rien arranger, il s'était fâché avec mon principal soutien, Lord Kitchener, depuis que ce dernier avait été contraint de le pousser à la contre-offensive dans la bataille de la Marne, en septembre 1914, alors que son manque naturel d'initiative l'incitait à un repli précipité.

Sir John French se fit donc un malin plaisir d'appuyer sans réserve l'option mécaniste, au grand ravissement de ces messieurs de l'aciérie. Pendant que j'accompagnais le bataillon F dans sa première sortie, une « commission des cuirassés terrestres de l'Amirauté » avait vu le jour, inspirée des réflexions de l'écrivain H. G. Wells dans sa nouvelle *The Land Ironclads*, parue dans le *Strand Magazine* en 1903.

Placés sous la direction de l'ingénieur Tennyson d'Eyncourt, les membres de cette commission cogitaient avec ardeur à l'élaboration des premiers modèles de chars d'assaut (selon la dénomination entrée en vigueur depuis), une arme alors jugée révolutionnaire et qui devait changer à jamais le cours des guerres modernes, s'enflammait-on dans notre état-major.

Qu'il me soit permis de rappeler dès à présent au lecteur quelle déception devait causer l'usage de ces engins lourds et encombrants, d'une exaspérante lenteur (un homme à pied chargé de tout son barda se déplaçait plus vite), difficilement manœuvrables, capricieux par surcroît, dans leur version primitive Mark I à l'occasion de la bataille de la Somme, en septembre 1916 – ne parlons même pas de l'enlissement dans les marais de Passchendaele de ces mastodontes ridicules. Je maintiens que l'emploi immodéré des chars d'assaut fut à l'origine du désastre de 1918 et qu'à ce moment-là il aurait encore été possible d'engager des bataillons de *frankies* aux endroits stratégiques, avec pour mission de contenir (voire de repousser) les avancées prussiennes sur les flancs est et ouest du front, de sauver Paris du siège et d'éviter à la France la coupure en deux zones de part et d'autre de la ligne de démarcation que nous connaissons à ce jour. On m'objectera que récrire l'Histoire est un exercice plaisant, confortable pour l'intellectuel dégagé des responsabilités du combat, qu'avec des si c'est en bouteille qu'on enfermerait Paris plutôt que dans les rets du protectorat de Berlin, mais je persiste : 1918 aurait pu ne pas être le début de la fin du monde tel que nous le connaissions alors. Une contre-offensive digne de ce nom aurait ravivé les espoirs sur le continent et peut-être incité le président Charles Hugues, élu fin 1916 et investi en mars 1917, à convaincre le Congrès d'engager les États-Unis dans la guerre, comme beaucoup l'espéraient – en vain, faut-il encore le préciser ?

Mais à l'été 1915, à Londres, le hic était le suivant : il n'y avait pas place, encore moins de moyens suffisants, pour deux productions militaires de grande ampleur, davantage concurrentes que complémentaires. En d'autres termes, je pouvais tirer un trait sur mes intentions de fabriquer une armée complète de non-nés. L'Amirauté, le Home Office et le ministère de la Guerre avaient finalement préféré se passer de mes « expériences d'apprenti-sorcier » (l'expression me fut renvoyée avec un dédain évident par un gratte-papier à la solde de French).

Ce bon vieux Lord Kitchener eut beau ruer dans les brancards, rien n'y fit, à son grand désarroi. L'époque changeait, le vent tournait, pour nous deux, reliques du vieil Empire, des plus défavorables. Horatio serait d'ailleurs destitué quelques mois plus tard et trouverait la mort en juin de l'année suivante dans le naufrage de son navire, au cours d'une mission qui devait le conduire en Russie. On ne m'ôtera pas de l'esprit que l'« accident » tombait à pic pour se débarrasser d'un personnage populaire, capable de faire basculer l'opinion en faveur des *frankies*. Mais je ne puis évidemment plus rien prouver aujourd'hui, et à quoi bon ?

Sir Edward Grey, pour sa part, me reçut en catimini pour me manifester son impuissance ainsi que ses sincères regrets.

— Je suis navré, vraiment, m'avoua-t-il. Il n'est plus possible de revenir en arrière. Entre nous, le gouvernement ne tardera pas à tomber. On parle de plus en plus de David Lloyd George pour en former un nouveau. Or l'agneau d'hier, fermement opposé à la guerre des Boers, s'est métamorphosé en lion et réclame désormais un investissement sans pareil dans la poursuite de la guerre. Vos expérimentations de l'East End l'ont horrifié, pour ne rien vous cacher. Je l'ai entendu les évoquer comme autant d'abominations inexcusables, une honte pour la Couronne. Il vous faut désormais consacrer vos efforts à en effacer les traces. *Toutes* les traces, comprenez-moi bien, pas seulement les machines de votre laboratoire.

Je ne saisisais que trop bien ce qu'on exigeait de moi. Glacé d'effroi à cette perspective, j'eus une furieuse envie de vider ma flasque d'un trait, mais je demeurai impassible face à mon interlocuteur (nous étions après tout entre gentlemen).

— Lloyd George a aussi employé des arguments recevables, m'expliqua le ministre des Affaires étrangères. Il songe à l'après-guerre, qui finira bien par arriver tôt ou tard. Comment envisager d'intégrer les créatures à nos populations une fois de retour du front ? Une cohabitation est-elle envisageable ? Seulement souhaitable ? Pensez, mon cher, aux mères des garçons utilisés pour fabriquer ces choses...

— Je ne crois pas qu'elles préfèrent savoir leurs fils six pieds sous

terre, l'interrompis-je, amer, lassé de ses circonlocutions. Ceux que nous avons conditionnés pour le combat peuvent être ramenés à leur état premier par des méthodes analogues mais inverses, mes spécialistes de la psyché me l'ont affirmé. Comme Victor, ils sont en mesure d'accéder à un embryon d'intelligence qui leur permettrait de mener une existence décente auprès des êtres aimés. De plus, songez au potentiel formidable du procédé de régénération pour l'avenir des Britanniques... La mort enfin vaincue, repoussée autant de fois que nécessaire !

Je m'emballais, je m'avançais aussi, car en réalité je n'avais jamais reçu de mes experts en manipulation de l'esprit la moindre confirmation d'un déconditionnement possible. Mais j'y croyais en toute bonne foi, car nous n'étions qu'à l'aube de découvertes formidables, aptes à bouleverser les croyances et les traditions de la vieille Angleterre. Les travaux du docteur Frankenstein, enfin correctement exploités, constituaient pour l'Empire, pour l'humanité entière, une chance incroyable qu'il fallait être outrageusement timoré, ou odieusement couard, pour balayer d'un revers de manche.

— C'est justement le cœur du problème, rétorqua sir Edward Grey, l'air accablé. Cette perspective effraie plus qu'elle ne suscite l'enthousiasme, vous comprenez. Honnêtement, qui pourrait avoir envie d'arpenner les rues de nos cités en compagnie de... de...

Il chercha ses mots avant de lâcher avec une mimique de dégoût :

— De morts-vivants ?

Il m'assénait le coup de grâce. Des morts-vivants, vraiment ? S'il avait comme moi côtoyé Victor, partagé avec lui autant de conversations, constaté ses progrès fulgurants, j'étais certain qu'il ne me tiendrait pas ce discours rétrograde. Mais je n'avais aucun argument à opposer, la décision était déjà prise en haut lieu, il me fallait m'incliner.

Ce qui ne signifiait pas de renoncer au procédé de régénération, dont je demeurerai convaincu qu'il constituait la solution au sacrifice de nos fils, désormais inévitable. Je pris donc mes dispositions pour satisfaire aux exigences du prochain gouvernement, tout en m'assurant de préserver l'avenir.

Qu'on ne me juge point trop sévèrement au regard des exactions que je m'apprêtais à commettre. En dépit de mon statut particulier, je demeurerai un serviteur de l'Empire et je n'entendais pas en devenir un paria, condamné pour désobéissance. Impossible pour moi de compromettre sur un désaccord vingt années d'engagement et d'efforts, de m'exclure sur un coup de sang des fonctions auxquelles j'aspirais encore, pour le bien commun et non pour le seul bénéfice de ma carrière.

Je donnai donc les ordres nécessaires au démantèlement de nos

installations de l'East End, renvoyai mes ingénieurs et mes savants à leurs chaires, leurs hôpitaux, leurs usines, avec consigne de taire à jamais le rôle qu'ils avaient tenu dans la constitution du bataillon F, sous peine du peloton d'exécution. Puis je réunis les documents du fonds Walton, mais refusai de les rendre au nouveau *Home Secretary* comme je m'y étais pourtant engagé. Au lieu de quoi je les mis à l'abri dans un endroit sûr, connu de moi seul. Enfin j'entrai en contact avec le sergent Aldrich pour organiser avec lui la difficile conclusion de l'expérience.

J'aurais pu déléguer entièrement la sinistre besogne à ce zélé sous-officier, m'en laver les mains comme jadis Ponce Pilate de l'exécution du Christ, mais il faut croire que j'avais un sens du devoir plus aigu que le préfet romain de Judée. Je n'avais jamais fui le danger, ni aucune de mes responsabilités, et je ne comptais pas commencer sous prétexte de trahir la confiance des non-nés. À la vérité, le sort d'un seul m'importait, en qui j'avais placé suffisamment d'espairs pour ne pas lui faire l'affront de me dérober à l'instant le plus fatidique de notre relation.

J'embarquai pour Dunkerque aussitôt que tout fut paré du côté d'Aldrich. Durant la traversée, je ruminai le goût amer de la trahison. J'essayai de me convaincre de la moindre importance de mon geste en raison de la nature de Victor. Après tout, ne lui avais-je pas déjà octroyé une exceptionnelle seconde chance, interdite en principe au commun des mortels ? Il me devait de revivre, j'avais donc le droit, en tant que son créateur, de lui ravir ce surplus d'existence...

Des balivernes, évidemment. Dans le fond, je n'étais pas dupe de moi-même. Je n'avais rien d'un dieu, sinon peut-être l'ironie cruelle.

En route pour l'endroit choisi et préparé par les hommes du sergent selon les directives que je lui avais transmises, je passai en revue les différentes manières que j'aurais d'affronter le regard de Victor. J'avalai également de larges lampées de whisky pour raffermir ma résolution, et j'arrivai sur place dans un état d'ébriété plus avancé que de coutume.

Comme je l'avais imaginé, cette ferme abandonnée était le décor, funèbre à souhait, propice à nos intentions. Un banc de brume flottait sur les labours des environs, un froid glacial saisissait les âmes et les chairs – mais c'était peut-être l'effet de mon appréhension. En tout cas, la désolation des lieux n'avait rien d'un tour joué par mon imagination. À la lueur pâlotte d'une lune à demi pleine, les champs plats et sans fin semblaient s'étendre dans des limbes bleu-noir. On aurait pu se croire coupés du monde, on l'était bel et bien d'une certaine façon, perdus en une terre étrangère aux humains, comme à la surface d'une planète lointaine, qu'aucun soleil ne réchauffait jamais.

On le voit, je n'étais pas dans les meilleures dispositions, d'ailleurs comment l'aurais-je pu ? Je me rencognai dans mon siège à l'arrivée de la colonne des non-nés, encadrée par ses sous-officiers. Victor marchait en tête, comme à son habitude, Aldrich sur ses talons. J'esquissai un geste vers la poignée de portière, prêt à me présenter en face de celui qui allait mourir – définitivement, cette fois. Mais je n'en eus pas le courage et je restai à me maudire tandis que la troupe pénétrait avec confiance dans son tombeau.

Le sergent m'avait averti des pertes infligées au bataillon, mais la capture de quelques spécimens ne m'inquiétait pas outre mesure. Les scientifiques prussiens n'en sauraient rien tirer, faute de disposer des carnets du docteur Frankenstein. Ils seraient bien surpris au moment de disséquer leurs prisonniers (je ne doutais pas qu'ils finiraient par en arriver à ces extrémités) en découvrant qu'ils se composaient de membres d'origines disparates, mais rien ne leur permettrait de deviner la nature exacte de tels individus, ni de quelle façon ils avaient vu le jour. Les conclusions des savants teutons verseraient dans l'hypothèse d'une race de soldats chirurgicalement améliorés, ou quelque chose dans ce goût-là. Les matricules concernés ne seraient par eux-mêmes d'aucune assistance. Même sous la pire des tortures (n'oublions pas à quel point ils étaient insensibles et endurants), ils ne pourraient rien révéler, muets et ignorants qu'ils étaient. Je n'avais rien à craindre de ce côté-là.

Une fois les portes de l'écurie closes et le moteur des camions lancé à plein régime, le temps me parut s'écouler avec une effroyable lenteur. J'avais conçu le principe de cette mort diffusée sans inutile souffrance, ni craintes injustifiées, encore moins de violence, pour plusieurs raisons. Un brin de commisération pour les non-nés, pourquoi le cacher, mais surtout pour ne pas déclencher leur colère et la retourner contre Aldrich et ses hommes, peut-être même contre les troupes britanniques cantonnées dans les parages, s'ils devinaient la trahison et parvenaient à s'échapper d'un piège plus évident. Je voulais qu'ils partent sereins, autant que faire se pouvait. C'était la moindre des reconnaissances à leur accorder pour les services rendus depuis six mois.

Chaque minute me parut en durer dix, vingt, trente. À plusieurs reprises, je fus tenté d'interrompre l'exécution. Je pouvais rendre sa liberté au bataillon, lui commander de se jeter sous la mitraille et les obus dans un baroud d'honneur, et disparaître tout entier sur le champ de bataille. Seulement je n'en fis rien. D'une part, l'extraordinaire résistance des non-nés, leur instinct de combattant affûté par les séances de conditionnement, ne garantissaient pas qu'il suffirait d'une charge pour les éliminer ; d'autre part, il me semblait plus correct de ne pas s'en remettre aux Prussiens pour assumer cette tâche ingrate ô

combien. Victor et les siens étaient l'affaire de la Couronne, la mienne plus particulièrement. Cela peut paraître étrange, mais je considérais comme un privilège de planifier leur fin, malgré l'état de désespérance qui était le mien sur le moment.

Lorsque enfin je vis Aldrich asséner le coup de grâce à Victor, je faillis être malade et rendre mon whisky, puis j'éprouvai une sorte de lâche soulagement. Il ne restait plus qu'à effacer toutes traces de l'existence du bataillon, pour reprendre l'expression de sir Edward Grey. Le feu y pourvoirait avec son efficacité coutumière. L'incendie détruirait les preuves de nos manipulations. Personne ne songerait à enquêter sur ces cadavres, si tant était qu'on les découvrit un jour. Le front n'était pas très éloigné, les bombardements pouvaient reprendre et achever d'éparpiller les cadavres carbonisés, et même si je n'avais pas cette chance, qui se soucierait de ces morts quand des millions d'autres seraient bientôt recensés ?

Il m'aura fallu de nouveau déchanter et ce dès mon retour à Londres. Les prédictions de sir Edward Grey trouvèrent à se réaliser avant l'hiver 1915. Lloyd George composa un gouvernement libéral, en restreignant le nombre des ministres, s'y arroguant de très larges prérogatives, tout cela au nom de l'effort de guerre, qu'il convenait de porter rapidement à son plus haut niveau. Je compris que je n'y aurais jamais ma place, sans qu'on eût besoin de me le confirmer. Les portes des ministères se refermaient devant moi, comme celles des officines civiles ou militaires où je ne comptais désormais plus aucun soutien. L'expérience Frankenstein avait banni mon nom des mémoires, ainsi que des archives officielles.

L'air de la capitale me devenait même malsain. Partout où je me déplaçais, une escorte juste assez indiscreète pour que je la remarque m'accompagnait. On tenait à me faire savoir que j'étais sous surveillance. Il s'agissait sans doute pour le nouveau pouvoir de s'assurer que je ne parlerais pas à la presse (je n'en avais aucune intention mais le degré de paranoïa atteint à cette époque dépassait l'entendement), que je ne chercherais pas l'esclandre. Jamais on n'exerça sur moi une pression plus directe pour me forcer à rendre les documents du fonds Walton. Il suffisait que jamais ils ne reparassent et chacun serait content.

Cependant j'étais loin de me satisfaire d'un quelconque statu quo en la matière. Je n'eus pas à réfléchir longtemps avant de prendre la décision dont j'informai en premier lieu ma si dévouée épouse (Clémentine était l'abnégation même, et je regrette d'autant l'avoir négligée, tout comme nos trois enfants, mais une vie de mari au foyer, de père attentionné, n'était nullement envisageable pour ce qui me

concernait) : je réclamai ma réintégration dans les effectifs de l'armée, avertissant de mon intention de partir pour le front, servir la Couronne les armes à la main.

Comme je m'y attendais, les autorités ne firent aucune difficulté à m'expédier en France avec les Grenadier Guards, m'attribuant pour cela un grade de colonel. Bon débarras, devait-on estimer en haut lieu, et avec un peu de chance, une balle ou un obus prussiens réglerait le problème que je posais au cabinet restreint de Lloyd George.

La réaction de ces messieurs était exactement celle que j'attendais – je les pratiquais depuis assez longtemps pour savoir ce qu'ils pensaient avant même qu'ils en eussent conscience. De son côté, Aldrich obtint son affectation sans plus de difficulté dans mon bataillon, ainsi que quelques-uns de ses fidèles comparses du Norfolk.

L'hiver à peine tombé sur le front, ralentissant les manœuvres, figeant les positions, nous nous mîmes à l'ouvrage. Mon plan, ou ce qui s'y apparentait, était simple : reconstituer dans le plus grand secret une modeste unité d'élite de non-nés et faire la démonstration de ses capacités aux généraux français, sur le terrain, persuadé qu'ils convaincraient alors leur état-major d'investir dans cette « arme » sans la pusillanimité de mes compatriotes.

Conformément à mes instructions, Aldrich et ses hommes convoyèrent les pièces du couvoir originel, préservé de la destruction, jusqu'à notre quartier général installé dans un petit manoir isolé, en rase campagne de Picardie. J'avais étudié dans le détail les carnets du docteur Frankenstein et, fort de mon expérience de l'East End, j'étais prêt à relever le défi sans l'assistance d'aucun technicien. Le fonctionnement de l'appareil n'avait rien de compliqué, dès lors qu'il se trouvait correctement alimenté en électricité et disposait du plein de solution régénérative – ce qui était présentement le cas.

L'approvisionnement en matière première posait en revanche problème, dans la mesure où je ne pouvais compter sur la complicité d'un chirurgien expert dans l'art d'assembler les anatomies disparates. Il importait donc de dégouter des sujets assez bien conservés, l'idéal s'avérant des victimes d'attaque au gaz vénéneux (tous dérivés de l'ypérite), décédées par asphyxie. Je confiai cette mission au sergent, sans avoir besoin de lui recommander la plus extrême discrétion. Dès que j'avais vent d'un gazage quelque part sur le front, Aldrich se précipitait au volant d'une ambulance là où les cadavres des soldats avaient été enterrés, dans l'un des nombreux cimetières provisoires qui fleurissaient aux alentours des villes de l'arrière.

Nous ne tirions pas fierté de ce comportement de profanateur, de sinistre mémoire au Royaume-Uni où le trafic de cadavres avait longtemps sévi et donné lieu à de violents débordements jusqu'à ce que la loi s'en mêle, mais, comme je l'ai déjà écrit, en période de

guerre la morale ordinaire s'abolit au profit d'un unique objectif : la victoire sur l'ennemi, en quoi je croyais encore, envers et contre tout.

Ainsi, durant le printemps 1916, je me livrai à plusieurs tentatives de régénération, avec l'espoir que les non-nés qui en seraient issus donneraient pleinement satisfaction, comme avant eux Victor et ceux de son bataillon. Hélas, je fus grandement déçu par chacun des garçons ranimés, une fois tirés du bain matriciel. Ils se contentaient de rester debout, bras ballants, l'air idiot, incapables d'articuler un son cohérent, bave aux lèvres. Tous mes efforts pour motiver une réaction échouaient lamentablement. Lorsque j'essayais de provoquer un réflexe d'agressivité, un banal geste de défense face à une menace évidente, ces non-nés demeuraient inertes, insensibles aux stimulations ainsi qu'aux coups portés.

J'en conclus avec dépit que les gaz inhalés avaient détruit jusqu'à leurs instincts les plus primaires, qu'au contraire des autres organes, moins complexes, un cerveau endommagé ne pouvait recouvrer ses capacités de raisonnement, même atténuées. Je dus donc me résoudre à renvoyer les sujets au repos éternel et à réviser mes ambitions, à les abandonner en vérité.

La déception, cruelle, me poussa à abuser de la boisson. Mais les Grenadiers Guards étaient à sec au quartier général, où l'on buvait surtout du thé et du lait condensé. Dans les tranchées, cependant, l'alcool circulait librement. C'est pourquoi je me rendis sur la ligne de front, sous le prétexte d'encourager mes hommes par ma seule présence. Là, je pouvais m'imbiber à ma guise et je ne m'en privai pas.

J'avais conscience de l'image peu flatteuse que cela renvoyait de moi. Un ivrogne galonné, une baderne pitoyable aux yeux des jeunes gars qui croupissaient dans la boue à longueur de journée, les tripes nouées par la peur en attendant la prochaine attaque. Aussi ai-je voulu, dans un sursaut d'orgueil, prouver que j'étais encore capable d'affronter physiquement le danger, que l'âge ne faisait rien à l'affaire et que le grade dont on m'avait affublé n'était pas purement honorifique.

L'offensive de la Somme tombait à point nommé. Mais chacun sait désormais à quel désastre elle aboutit pour nous autres, Britanniques. Malgré un pilonnage intense des lignes ennemies, les défenses prussiennes n'étaient pas anéanties. Les tirs de mitrailleuse fauchèrent les vies par dizaines de milliers dès le premier assaut, au matin du 1^{er} juillet par un temps magnifique, aux alentours d'Albert, au nord-est d'Amiens. C'est là que je reçus ma part d'éclats de métal en pleine tempe, et que j'errai, confus, désorienté, la douleur anesthésiée par l'ivresse, parmi les cadavres éparpillés, hachés par les balles, des heures durant avant que le sergent Aldrich ne me retrouve, vociférant paraît-il les insultes les plus gratinées de mon répertoire à l'adresse de

nos généraux – pour leur incompétence notoire, ils les avaient amplement méritées : l'assaut avait été commandé *au pas*, avec sur le dos trente kilos de barda –, et ne m'entraîne de force vers le plus proche hôpital de campagne.

Je ne conserve presque aucun souvenir de l'épisode, non plus que de la période de convalescence qui suivit. Mes blessures à la tête, le sevrage d'alcool imposé par les médecins, l'état de forte déprime consécutif à mes multiples échecs, tout me portait à fuir la réalité, à me replier dans une forme de catatonie dominée par la plus extrême passivité. Je n'en sortis, obligé par les circonstances, qu'au moment de l'exode des forces alliées vers Paris, quand les Prussiens déclenchèrent la violente contre-offensive de 1917, déplaçant à leur profit la ligne de front de plusieurs dizaines de kilomètres en direction du sud.

Au prix d'un effort surhumain, je parvins à m'extraire du marasme mental et rejoindre notre quartier général à temps pour déménager le couvoir et les documents du fonds Walton (principalement les carnets du docteur Frankenstein, indispensable vade-mecum), toujours avec l'aide du fidèle Aldrich.

Ce dernier devait toutefois ne jamais atteindre Paris. En chemin, taraudé sans doute par un sentiment de culpabilité, il me fit un aveu qui me laissa pantois : Victor était vivant, son exécution relevait de la mise en scène, et, vraisemblablement, il avait réchappé de l'incendie de la grange.

Je vis rouge à l'idée d'avoir été trahi par mon second. Plus exactement, je lui en voulus d'avoir eu le courage d'outrepasser mes ordres, quand j'avais pour ma part trop facilement cédé aux exigences de Londres. Il faut considérer qu'au fil des épreuves accumulées je n'étais plus moi-même. Piètre excuse pour le geste qui fut le mien, j'en conviens, mais c'est la triste vérité.

Dans un geste de fureur aussi vif qu'inconsidéré, je dégainai mon revolver d'ordonnance et vidai le barillet dans le ventre du sergent. Puis j'abandonnai le corps dans le fossé, au bord de la route, et continuai seul au volant en direction de Paris, dans un état proche de la démence.

Tout était perdu pour moi, j'en avais bien conscience, mais je refusais obstinément de l'admettre. Avec en ma possession le couvoir et les carnets du docteur, je m'imaginais pouvoir influencer encore sur le cours de l'Histoire. Dans mon délire, sitôt arrivé à destination je me voyais forcer les portes de l'Élysée pour apostropher le président Poincaré et le convaincre d'ordonner à son état-major la production d'une armée de poilus non-nés qui renverserait la situation.

Oui, les Français lanceraient avec succès la formidable offensive qu'on m'avait refusée à Londres. Quel pied de nez pour ce pauvre Lloyd George ! Sa carrière s'en trouverait ébranlée, il serait contraint à

la démission, et je rentrerais au pays en héros, je présenterais ma candidature aux élections et le peuple d'Angleterre, reconnaissant, de me confier enfin le poste de *Prime Minister*...

Le destin du royaume entre mes mains, je l'orienterais sur la voie du progrès, de la prospérité et de la paix jusqu'à la fin du siècle, et même largement au-delà. En effet, qu'est-ce qui m'empêchait de profiter des bienfaits de la régénération, une fois la méthode améliorée ? Je pourrais revivre moi aussi, aussi longtemps qu'il le faudrait pour assurer l'avenir le plus glorieux à mes concitoyens.

À force de me le répéter, je réussis à m'en persuader : je reviendrais, d'une manière ou d'une autre, là où pour Victor tout avait commencé.

« *La folie de Winston* » – extrait 4
(version non censurée et révisée)
par Edmond Laroche-Voisin,
professeur honoraire des Facultés de Paris et Berlin

Avant de reprendre le récit de mon séjour à Londres en compagnie d'Isabelle, il convient de revenir quelques instants sur les pages qui précèdent. Si les témoignages de Victor et de Churchill se croisent et se complètent en bien des aspects, ils divergent à la fin de l'année 1915, le premier s'achevant sur une note dramatique qui laisse en suspens la destinée de son auteur, le second ne révélant rien – ou si peu – des intentions d'un homme meurtri, humilié par le désaveu subi, jeté à corps perdu dans une ultime tentative de réhabilitation, soldée par un échec cuisant à en juger par sa disparition des manuels d'Histoire à compter de l'été 1916.

Le revirement du nouveau gouvernement britannique, s'il peut paraître brutal, n'en respecte pas moins une certaine logique. Les consciences de l'époque n'étaient pas prêtes à concevoir l'irruption des non-nés dans les rangs d'une société encore corsetée par des valeurs victoriennes, fussent-ils considérés comme des héros de guerre. (Cela restait par ailleurs à démontrer ; Winston faisait montre à cet égard d'un optimisme pour le moins exagéré, me semble-t-il. L'efficacité d'un bataillon dégagé de la discipline ordinaire et agissant à la manière d'authentiques mercenaires médiévaux ne pouvait en rien présager du succès d'une offensive généralisée conduite dans les « règles » de l'art de la guerre.)

S'il avait correctement anticipé les réactions de ses concitoyens, David Lloyd George n'en commit pas moins un ensemble d'erreurs stratégiques remarquables, en ce sens qu'elles favorisèrent la prolongation du conflit au lieu de son règlement en quelques années, peut-être moins. D'abord, il refusa d'investir le formidable effort de guerre consenti par la population dans d'autres armes que l'infanterie et son délirant projet de mécanisation à outrance, privant ainsi la Royal Navy des moyens qui lui auraient permis de régner sur les mers, comme Churchill l'avait espéré durant son passage à l'Amirauté.

L'acier jusque-là employé par les chantiers navals pour la construction de croiseurs fut détourné à l'usage quasi exclusif de la production de « cuirassés terrestres » inspirés des visions d'Herbert George Wells, un écrivain sans doute doué pour l'élaboration d'épopées fantastiques en des avenir fantasmés, mais qui ignorait tout

des réalités de la guerre de tranchée. Les engins mis au point durant l'année 1916, engagés dans leurs premiers combats à la fin de cette dernière, impressionnèrent bien les Prussiens par leur apparence de forteresse mobile montée sur chenilles... quelques instants seulement, avant de verser dans les fossés, de s'enliser dans la boue et les marais, quand ils ne s'immobilisaient pas tout bêtement suite à une panne ou un dysfonctionnement.

Pourtant, Lloyd George s'obstina à négliger les autres armes envisageables, certain (mal conseillé, sans doute) que la victoire s'obtiendrait sur terre et nulle part ailleurs. L'aviation fut ainsi délaissée, réduite à sa portion congrue – quelques missions d'observation en survol des lignes ennemies, pas davantage. Dans le même temps, sous l'influence grandissante d'un Hermann Göring auréolé de son prestige de pilote dans l'escadrille de Manfred von Richthofen (le tristement célèbre Baron ou Diable rouge), entré en politique pour peser de tout son poids sur le cours de la guerre, les Prussiens misèrent sur l'arme aérienne légère. Les premiers ballons dirigeables évoluèrent dans le ciel de France et d'Angleterre à compter de 1918, avec les fâcheuses conséquences que l'on sait (je me contenterai de rappeler ici les destructions d'Orléans, Caen, Dunkerque ou Canterbury et Douvres en guise de démonstration de la puissance dévastatrice des bombardements de très haute altitude, une technique mise au point par Göring, qui interdisait toute possibilité de réplique depuis le sol comme l'intervention de biplans incapables d'évoluer au-delà d'un certain palier).

Mais l'obstination d'un Lloyd George ne s'arrêta pas là. Alors qu'un élargissement géographique du conflit aurait pu désengorger les fronts est et ouest de l'Europe, il concentra au contraire ses forces et celles des alliés (Clemenceau et les généraux français le suivirent hélas sans hésiter) sur des lignes déjà excessivement éprouvées. Dans cette optique, il ne chercha pas à nouer de relations avec d'autres nations que les dominions de l'Empire. Pourtant, des membres du Congrès de Washington avaient envoyé des signaux favorables à leurs cousins britanniques, rappelant qu'ils étaient prêts à voter l'entrée en guerre des États-Unis. Las, le manque d'empressement du nouveau *Prime Minister* à considérer l'offre pourtant généreuse, conjugué à la défaite du président sortant, Woodrow Wilson, aux élections de 1916, sonna le glas d'une intervention américaine sur le sol européen. Celle-ci aurait-elle d'ailleurs suffi à faire tourner le vent de l'Histoire ? Difficile, aujourd'hui, de s'en rendre compte, d'autant qu'avec la distance qui sépare naturellement l'ancien monde du nouveau, le relâchement des relations internationales concourut à éloigner davantage les anciennes colonies d'outre-Atlantique. Il faudra attendre 1958 pour que les échanges reprennent, timidement, et à ce stade de

mon propre récit, la perspective relève encore d'un avenir incertain.

André, comme il se faisait appeler par ses camarades des réseaux clandestins, avait parfaitement organisé notre expédition de l'autre côté du Channel. Rendez-vous était pris sur la côte avec un équipage de marins pêcheurs de l'île de Sein, au bout d'un cap sauvage et isolé, non loin de la pointe de Pen-Hir, que nous gagnâmes sacs au dos depuis Douarnenez à travers les splendides désolations glacées de l'Armorique.

Je ne m'étonnai guère du soutien accordé par la Résistance à cette escapade. La mission Curie avait révélé l'intérêt de Berlin pour ce qui se dissimulait dans les décombres de la City. Partant, la curiosité du colonel de Gaulle s'en trouvait excitée. Cependant pas au point de risquer sur place la vie de ses hommes (les préparatifs de l'offensive de 1958 accaparaient déjà les forces vives du mouvement dans le nord de l'Afrique, comme je le découvrirais plus tard). Aussi notre initiative tombait-elle à pic.

Nos découvertes pourraient, le cas échéant, favoriser l'émancipation du protectorat, pour le moins empêcher les Prussiens de disposer d'un avantage certain ; et en cas d'échec, rien ne compromettrait l'action à venir du colonel.

À ce stade, si je me réjouissais de l'aide reçue, je me demandais s'il était souhaitable de porter l'existence des carnets du docteur Frankenstein à la connaissance d'une quelconque autorité militaire, fût-elle engagée dans la lutte pour la libération du pays.

Isabelle comprenait mes doutes, sans les partager tout à fait. Nous eûmes à ce sujet de grandes conversations. Elle vouait une confiance absolue aux idéaux de la Résistance, ainsi qu'à tous ceux qui les incarnaient, tandis que, pour ma part, l'expérience de Victor m'incitait à la circonspection autant envers les politiciens que les porteurs d'uniformes. Mais nous aurions tout loisir de décider quoi faire à l'issue de l'aventure, convînmes-nous alors, loin d'anticiper sur l'extraordinaire conclusion de cette dernière.

La traversée vers les côtes de l'Angleterre se déroula sans incident, sinon quelques nausées pour qui n'avait pas le pied marin – moi, en l'occurrence. Isabelle, quant à elle, faisait l'admiration des pêcheurs de l'île de Sein, pas seulement pour sa beauté, mais pour la grâce avec laquelle elle évoluait sur le pont du navire, malgré une mer agitée.

On nous débarqua sur une plage de galets bordée de typiques falaises de craie, dont la blancheur se teintait d'une nuance de rose pâle au soleil levant. Le capitaine nous remit le paquetage promis par André (les combinaisons de protection qui nous seraient bientôt utiles) ainsi que sa bénédiction. Puis il nous indiqua le sentier à suivre pour

gagner le plateau et se hâta de rejoindre le mouillage de son chalutier.

Malgré une double épaisseur de lainage et des efforts démultipliés durant l'ascension, je frissonnai tout du long. La température n'excédait pas quelques degrés au-dessus de zéro. La lumière du jour se brouillait d'un voile gazeux, tel un banc de brume cendreuse, permanent, en suspension au-dessus des paysages de lande. Ce *smog* d'un genre moderne était le résultat des bombardements de Londres en 1933. Il avait d'abord pesé sur les ruines de la capitale, l'ensevelissant selon les témoins sous une couche opaque qui renvoyait au ciel le moindre rayon de soleil, avant que les vents ne l'éparpillent dans toutes les directions, diluant heureusement sa concentration. Ainsi l'Ère hivernale s'était-elle répandue sur la moitié sud de l'île, arrêtée dans son expansion par le relief des Pennines qui avait servi de bouclier aux Highlands de l'Écosse, dont la population avait quadruplé après l'exil des habitants les plus démunis de la City (les plus aisés ayant opté pour un aller sans retour vers l'Australie ou le Canada).

L'air que nous respirions se chargeait de senteurs végétales, du parfum de la terre humide et aussi de relents aigres, moins facilement identifiables. J'ignorais tout de ses nuisances potentielles, mais Isabelle avait interrogé avant notre départ des camarades étudiants de la faculté des sciences. Ils lui avaient affirmé qu'une exposition temporaire à ces émanations n'engendrerait aucun désagrément, nous conseillant toutefois l'absorption d'une pastille d'iode au préalable. En revanche, ils avaient insisté sur l'absolue nécessité de ne pas quitter nos combinaisons une fois que nous aurions atteint le périmètre londonien.

À l'allure qui était la nôtre, ce fut l'affaire de deux jours de marche, par la route la plus directe, qu'aucun véhicule n'empruntait plus et dont le revêtement disparaissait par endroits presque entièrement sous une couche de terre piquetée de bouquets d'herbe jaunâtre et de fougères étiques.

En chemin, nous ne rencontrâmes qu'une poignée d'autochtones, tous aperçus de loin, au hasard des friches où jadis s'épanouissaient des cultures, des jardins. Ils ne nous accordèrent aucune attention particulière. Ces gens survivaient dans un dénuement presque complet, indifférents au reste du monde, regroupés dans des fermes et des cottages fortifiés avec les moyens à leur disposition (je repérai ainsi plusieurs palissades de bois brut, des tours de garde en forme de mirador, juchées au sommet des buttes d'un paysage vallonné). Pour ce que j'en sais, une nouvelle féodalité régissait les rapports entre ces minuscules communautés, comme je suppose que c'est toujours le cas lorsque la structure d'une société plus complexe s'effondre. Elles ne montraient toutefois nul signe d'hostilité envers les étrangers que nous étions. Simplement, nous ne les intéressions pas, du moins tant que

nous nous contentions d'avancer sans chercher le contact.

Je me demandais de quoi ces hommes, ces femmes et ces enfants (j'avais nettement distingué des individus en bas âge accrochés au bras d'un adulte, dans le dos d'un parent) subsistaient. Chasse et cueillette, peut-être ? Mais nous ne perçûmes aucune trace de vie animale, pas même un oiseau dans le ciel, bas et lourd comme le couvercle pesant sur le spleen de Baudelaire. Bien sûr, nous ne nous aventurâmes point dans les bois, où la vie devait avoir repris quelques-uns de ses droits. Quoi qu'il en soit, à aucun moment nous ne fûmes les témoins d'une quelconque activité agricole. Les castelets réaménagés abritaient peut-être des potagers, des vergers produisant juste le nécessaire à la consommation de leurs habitants – aujourd'hui encore je l'ignore. Cependant j'ai découvert avec effroi, comme les lecteurs de *France-Soir*, certains détails du reportage effectué par Joseph Kessel en 1959, dès la levée des restrictions de circulation longtemps imposées par le protectorat prussien. Le grand journaliste fut le premier à révéler l'existence de charniers dans la campagne anglaise. Ses descriptions d'os humains brisés avec méthode pour en aspirer la moelle ne laissaient guère de doute sur la pratique du cannibalisme chez les populations du Sussex, du Surrey ou du Kent, enfin de la plupart des comtés soumis aux rigueurs de l'Ère hivernale. Rétrospectivement, je ne peux que me réjouir de n'avoir rien deviné de cet usage barbare.

En plus d'une tente et de nos combinaisons, nous transportions de l'eau et des vivres pour une semaine environ, un peu plus en nous rationnant. Il était convenu avec le capitaine du chalutier qu'il nous récupérerait sur la plage de notre débarquement d'ici huit jours au plus tard, et qu'en cas d'absence il déposerait des rations pour une autre semaine dans une cache au pied de la falaise. C'était tout ce qu'il pouvait nous assurer, car il refusait d'aventurer son navire jusque dans l'estuaire de la Tamise, trop peu sécurisé alors – des mines y flottaient en grand nombre, dispersées dans les dernières années de guerre pour interdire l'accès de Londres à la Kaiserliche Marine, quand l'option d'une invasion par voie maritime avait été envisagée avec sérieux par un état-major britannique refusant toujours de céder aux exigences de l'armistice proposé par Berlin (il faudra pour cela le bombardement de 1933).

Huit jours, cela peut sembler bien court, surtout en décomptant la moitié pour le trajet depuis la côte, mais nous avions jugé imprudent de passer trop de temps au cœur de la zone sinistrée. Nous nous étions fixé l'East End comme objectif, avec l'intention d'en arpenter les rues (ou les vestiges) jusqu'à repérer le site choisi par Churchill pour expérimenter la régénération, en nous aidant des rares indications dont il avait parsemé son récit. Pour cela, nous avions emporté un

ancien guide Baedeker de la métropole et ses environs, datant de la fin du XIX^e siècle et doté de cartes assez précises, acheté à un bouquiniste des quais de Seine. Nous avons étudié scrupuleusement les chapitres consacrés à l'est de la City, établissant une liste d'endroits à visiter en priorité, chaque fois que nous trouvions réunis les critères suivants : un secteur dédié aux fabriques et entrepôts (ils ne manquaient pas près des docks), la présence d'une rue bordée d'habitations ouvrières (là encore, elles étaient fréquentes dans ce quartier d'immigration qui avait accueilli les ressortissants de la plupart des pays du continent) dans une zone relativement proche des boucles de la Tamise. Les combinaisons restaient nombreuses, mais pas non plus infinies.

En outre, nous disposions grâce à Victor de plusieurs atouts majeurs : d'une part la description de l'entrepôt qui recouvrait les installations souterraines (encore fallait-il espérer qu'il soit toujours debout), d'autre part deux détails notés à son retour du Norfolk au volant d'un camion volé, à savoir le franchissement d'une voie ferrée et le passage près d'un cimetière. Voilà qui restreignait nettement le champ des possibilités, à en croire Baedeker. Bref, nous nous gorgions d'optimisme serein, persuadés de parvenir à nos fins sans trop de difficultés.

En un sens, cette échappée me ravissait au point d'en oublier les dangers potentiels. J'étais amoureux, je vivais une aventure hors du commun, j'œuvrais pour la postérité (non pas la mienne, qui m'importait peu) et la reconnaissance de la vérité, toutes choses auxquelles on croit quand on a peu vécu et que l'avenir paraît celer des promesses merveilleuses. Les motivations d'Isabelle étaient quelque peu différentes. Sympathisante de la résistance à l'ordre établi par le protectorat prussien, idéaliste et tout entière dévouée à la cause du progrès, elle envisageait ce périple comme une chance d'ébranler les fondations du vieux monde. Sa vision n'était pas loin de rejoindre celle de Churchill, quand il anticipait l'abolition de la mort dans un futur proche (même si je doutais qu'il fût absolument sincère en évoquant cette éventualité devant sir Edward Grey ; Winston m'apparaissait trop pragmatique pour vraiment croire en un miracle pareil. La régénération du docteur Frankenstein n'était pas la résurrection des croyants, il s'en fallait de beaucoup). Pour ma part, j'étais sceptique. Dans quelle mesure un corps et un esprit (et pas l'addition d'éléments épars) pouvaient-ils se réanimer sans dégradation, combien de temps demeuraient-ils actifs ou conscients ? Pouvait-on envisager de régénérer plusieurs fois d'affilée le même individu ? Autant de questions qui ne trouvaient pas de réponse dans les manuscrits de Victor ni de Churchill.

Pour rompre la monotonie du trajet, nous échangeons nos points de vue et réflexions à ces différents sujets, comme nous l'avons fait déjà

maintes fois depuis que nous cohabitons, sans jamais nous lasser. J'avais trouvé chez Isabelle davantage que la plus plaisante des maîtresses : une véritable partenaire de ces jeux de spéculation qui me tenaient tant à cœur depuis que j'étudiais les dessous de l'Histoire. Une âme sœur, en quelque sorte, l'expression n'avait rien d'exagéré.

Un point particulier nous intriguait tous deux, à propos de Victor. La qualité de sa prose démontrait un prodigieux accroissement de ses facultés mentales entre le moment où il échappait au piège de l'écurie et celui où il se décidait à prendre la plume. Que s'était-il passé entretemps, combien d'années s'étaient-elles écoulées ? Nous ne pouvions que nous livrer à des conjectures. Je l'imaginais errant, misérable, repoussant et contrefait (en plus de ses coutures cicatricielles, je rappelle que le feu l'avait pour partie dévoré), dans les campagnes du cœur de la France, à une époque où chacun souffrait des restrictions de la guerre. Il avait dû certainement se cacher dans les bois, fuir les villes et les villages habités alors par une majorité de femmes, d'enfants et de vieillards, les hommes étant pour la plupart mobilisés au front. Ou bien avait-il cherché le combat, obéissant à son instinct bestial ?

Isabelle ne croyait pas à cette hypothèse. Pour elle, la part humaine de Victor s'était forcément exacerbée dans les épreuves subies. Elle avait été davantage que moi impressionnée par les évocations de son passé, qui dressaient le portrait d'un garçon cultivé, sensible aux misères de son temps, révolté par les injustices, bouillant d'indignation et prêt à se battre pour changer la face du monde, déduisait-elle de quelques indices comme la lecture des œuvres de Karl Marx (dont j'ignorais tout pour ma part). Je ne fus guère surpris de constater une forme de communion spirituelle entre Isabelle et la version du vrai Victor qu'elle s'imaginait, projetant sur cette dernière ses propres aspirations au bonheur du plus grand nombre. Avant de la rencontrer, mes convictions politiques étaient inexistantes, en cela je ressemblais à la plupart de mes contemporains, privés de leur autonomie par le protectorat, soumis à une autorité qui ne se discutait pas. Peu à peu, je m'éveillais à la conscience d'une possible résistance à l'ordre établi, comme avant moi celui dont le cerveau occupait le crâne de Victor. Sans l'amour d'Isabelle, je ne me serais certainement pas engagé dans cette voie. Qu'est-ce qui avait décidé un jeune Anglais à faire de même un demi-siècle plus tôt ? Il était vaguement question d'une déception sentimentale à un moment de son récit, lorsqu'il décrivait les images jaillies en songe peu après sa régénération. Mais cela ne me paraissait pas une raison suffisante. Non, je supposais plutôt chez ce garçon une sensibilité à fleur de peau, comme chez les romantiques des siècles passés, un mouvement généreux de l'âme qui l'avait poussé au refus de la guerre quand tout

son peuple se mettait au garde-à-vous devant les affiches de Lord Kitchener, causant ainsi sa propre perte.

Au terme du premier jour de marche, nous plantâmes la tente un peu à l'écart de la route, sous l'abri d'un feuillage clairsemé en lisière de forêt. La baisse de température nous obligea à demeurer blottis tout habillés sous la couverture. Par précaution, toutefois, nous décidâmes de ne pas allumer de feu, quand bien même le bois sec ne manquait pas. Mieux valait passer inaperçus, ce conseil nous avait été répété par André et le capitaine du chalutier. Dans ces conditions, il nous fut difficile de trouver le sommeil. Nous sursautions au moindre craquement de brindille, nous efforçant de rire de ces frousses enfantines. La nuit, à l'évidence, était le refuge d'une faune contrainte de jour à la discrétion. Malgré tout, je conserve un souvenir attendri de ces heures de semi-torpeur entre les bras d'Isabelle. J'aurais souhaité les prolonger, mais la clarté blafarde d'une aube maladive nous donna finalement le signal du départ. Nous avalâmes quelques biscuits, un peu de pain noir et de poisson fumé, le tout arrosé d'une lampée d'eau fraîche tétée au goulot de la gourde, avant de replier la tente en silence. La toilette attendrait notre retour à la civilisation de la chaudière !

Une impression d'absolue désolation me saisit à l'instant de reprendre la marche, pas seulement en raison de l'absence de couleurs dans le paysage immergé de grisaille qui nous entourait. Prescience des événements à venir ? Il serait facile de le croire, mais cela relèverait je crois d'une opportune reconstruction de la mémoire. Toujours est-il que j'attrapai la main d'Isabelle, emmitouflée d'une mitaine, et la serrai bien fort dans la mienne. Elle me sourit, cala les sangles de son sac à dos sur ses épaules, et nous repartîmes d'un bon pas, précédés par les panaches de vapeur exhalés à chaque respiration.

Vers le milieu de la journée, la campagne commença de s'effacer au profit d'une succession de bourgs qui nous parurent abandonnés. Portes, fenêtres et volets restaient clos, mais ça ne signifiait pas que les maisons étaient vides pour autant. Les bombes en avaient épargné la plupart, ainsi que le délabrement. Des habitants pouvaient toujours s'y cloîtrer, méfiants envers les étrangers de passage. Cependant les signes de ravages se firent plus conséquents à mesure que nous approchions des faubourgs de Londres. Ainsi Croydon était-elle réduite à l'état de décombres d'où n'émergeaient que des pans de façade figés en cours d'écroulement. Les amoncellements de ruines formaient un décor de montagnes miniatures qu'il fallut contourner en prenant garde où l'on posait le pied. La tranchée d'un canal envasé s'encombrait de carcasses de péniches et de barges rongées par la rouille. Les voies de chemin de fer s'interrompaient en bordure de vastes cratères. Une locomotive et son tender gisaient sur le flanc

telles des bêtes fauchées en pleine course par la balle d'un chasseur. Et le tout à l'avenant, dans une atmosphère embrumée par un poudrolement de particules cendreuse déplacées par le vent.

Le moment était venu d'enfiler nos combinaisons de protection. Taillées dans une toile renforcée de pièces de caoutchouc aux articulations, elles se complétaient d'une paire de gants et d'un masque adapté des modèles militaires, avec une trompe destinée au filtrage de l'air. Inconfortables, malcommodes, elles nous donnaient l'apparence de créatures issues d'un autre monde ou d'explorateurs de planètes lointaines, tels qu'on les représentait sur les couvertures bariolées des romans d'anticipation qui commençaient à paraître sans s'attirer les foudres de la censure, car jugés insignifiants en termes de littérature.

Les derniers kilomètres furent assez éprouvants et je me demandai si j'allais supporter longtemps de jouer les scaphandriers dans ce décor si éloigné des fonds marins. Les membres de la mission Curie avaient, eux, disposé de véhicules étanchéifiés, d'un aménagement confortable – j'en avais eu confirmation par Hemingway. Ils n'avaient dû porter ces horribles combinaisons qu'au moment de leurs sorties, et encore Papa Ernest m'avait-il confié avec un clin d'œil s'en être dispensé pour ses visites touristiques, dont celle de l'abbaye de Westminster.

Les conséquences d'une exposition prolongée aux résidus de matière radioactive demeuraient incertaines, très peu étudiées encore à l'époque, mais les amis scientifiques d'Isabelle lui avaient préconisé la plus extrême prudence. L'absorption de doses trop élevées par rapport aux normes naturellement admises déclenchait un processus d'empoisonnement du sang, de dérèglement des fonctions de l'organisme, propice à la prolifération de tumeurs malignes dans un avenir plus ou moins proche. D'ailleurs, avaient confirmé les étudiants, Irène Joliot-Curie, comme sa mère avant elle semblait-il, avait succombé à ce genre de mal insidieux, contracté à force de manipuler en laboratoire des matériaux chargés de cette si mystérieuse radioactivité.

Ce que je découvris peu à peu derrière les hublots de mon masque me fit néanmoins oublier la gêne occasionnée par l'encombrant vêtement.

Dans ses oripeaux de pierre et de brique empoussiérés, où se glissaient les millions de fils brumeux d'une immense toile d'araignée tissée de particules éthérées, Londres se dévoilait avec le charme d'une cité antique maintes fois dévastée et pillée, mais dont l'altière beauté séduisait toujours le voyageur des centaines, des milliers d'années plus tard.

Sauf qu'en l'occurrence il ne s'était écoulé que vingt-trois ans depuis la chute de la City, grandiose capitale du plus puissant des

empires. En tant qu'historien, je goûtais l'ironie de cette leçon d'humilité assénée avec une extraordinaire brutalité par les barbares de notre ère moderne (encore que les Prussiens avaient sur leurs ancêtres germains l'excuse d'avoir pâti d'une guerre fort dispendieuse qu'ils s'étaient résolus à clôturer par un geste définitif, pour leur propre salut).

Aucun bruit n'accompagnait notre progression à travers le champ de ruines, sinon les rauquements réguliers de nos respirations et l'écho atténué de nos pas crissant dans la couche de fausse neige accumulée en plaques plus ou moins épaisses. Il me fallut un moment avant de comprendre que nous marchions dans le résidu des bâtisses et des populations annihilées par le souffle des bombes larguées par les ballons du Kaiser.

La violence des explosions avait littéralement réduit en poussière tout ce qui se situait dans un périmètre restreint autour de chaque point d'impact, et balayé dans un ouragan de feu impalpable un large cercle alentour. Les témoins de cette inoubliable nuit de destruction rapportaient la succession des flashes de lumière vive (*« comme mille levers de soleil qui n'en finissaient pas », « des éclairs géants reliaient la terre au ciel »*) dans un fracas de tonnerre perceptible depuis les comtés voisins (*« le diable jouait de son tambour depuis les entrailles de l'Enfer et sa musique résonnait aux oreilles de tous les hommes, fussent-ils ou non pécheurs »*), pour citer un pasteur du Berkshire réfugié en Écosse dont j'avais retrouvé l'interview traduite dans *Gringoire*, l'unique hebdomadaire approuvé par la censure prussienne).

Les jours suivants, un nuage d'une impénétrable noirceur avait enflé au-dessus de Londres anéantie et ses faubourgs, puis des averses de cendre s'étaient abattues presque sans interruption durant des semaines tandis qu'un froid glacial achevait les rares formes de vie ayant jusque-là survécu. L'usage des armes cataclysmiques, ainsi qu'elles furent désignées dans la presse libre, souleva l'indignation, mais la signature consécutive de l'armistice s'avéra un tel soulagement qu'on cessa aussitôt d'accabler les « vainqueurs » du conflit le plus meurtrier de toute l'Histoire.

À l'approche du cœur de la ville, là où la Tamise déroulait ses méandres marécageux, nos semelles s'enfoncèrent dans une croûte de givre sale et craquante, déposée par l'hiver des bombes qui avaient visé depuis les hauteurs des cieux les monuments emblématiques, fiertés de la Couronne.

Ainsi le palais de Westminster, siège du Parlement, sa tour et son horloge célèbres dans le monde entier n'étaient-ils plus qu'un amas de gravats engloutis dans le fond d'un cratère boueux, où s'étaient déversées les eaux putrides du fleuve transformé en marais. Située seulement à quelques dizaines de mètres, l'abbaye avait mieux résisté,

ou été miraculeusement épargnée, qui sait ?

Depuis la rive opposée, nous en distinguions l'une des tours toujours dressée (sa jumelle n'avait pas résisté, non plus qu'une moitié de sa voûte principale). Elle constituait désormais l'édifice le plus imposant à s'élever par-dessus les décombres de la cité (le dôme de Saint-Paul, par exemple, s'était complètement effondré), un point de repère pour les rares visiteurs de la zone sinistrée. Je comprenais mieux pourquoi elle avait attiré Victor pour y cacher son manuscrit, s'il était bien à l'origine de cette dissimulation, ce qui restait à démontrer. J'aurais volontiers effectué un détour afin d'en explorer l'intérieur, mais la mission Curie avait déjà procédé à une fouille des lieux et, de plus, le temps nous était compté.

Nous obliquâmes vers l'est en longeant les quais autant que possible, avec l'espoir de découvrir en chemin un pont encore assez solide pour nous permettre de franchir le fleuve. Même si les eaux de la Tamise s'étaient en partie évaporées, nous n'avions aucune envie de patauger dans la vase grise de son lit, au risque de nous y enliser. Hélas ! nous allâmes de déception en déception jusqu'à Tower Bridge, dont le tablier basculant avait chu dans le bourbier, ainsi que ses deux tours gothiques.

Cependant un peu plus loin, à la hauteur des anciens docks qui paraissaient avoir moins souffert des bombardements (l'East End ne recelant aucun monument de prestige, les aéronautes prussiens l'avaient négligé, à notre vif soulagement), nous découvrîmes avec surprise une passerelle métallique de facture récente, reposant sur des espèces de ballots flottants.

La mission Curie avait sans aucun doute aménagé le franchissement de l'obstacle pour ses engins roulants. La preuve : des empreintes de pneumatiques étaient visibles dans le sol ameubli du rivage. L'emplacement choisi n'avait évidemment rien d'anodin. Les fouilles commandées par Berlin s'étaient étendues jusqu'à l'East End. Cela ne signifiait pas forcément que les Prussiens connaissaient l'endroit exact où Churchill avait mené ses expériences. Mais ils savaient que les Britanniques s'étaient livrés sur leurs soldats à des manipulations dépassant l'entendement – ils avaient en effet capturé plusieurs spécimens de non-nés à l'automne 1915.

Les prisonniers avaient-ils fini par révéler des renseignements sur les conditions de leur seconde venue au monde ? Churchill affirmait dans son récit ne pas s'en faire à ce propos, confiant dans les transformations opérées et les limites intellectuelles de ses sujets, au-delà de leur mutisme forcé. Ne pouvait-on cependant imaginer que les scientifiques à la solde du Kaiser aient depuis réalisé des progrès en matière d'exploration de la psyché, qu'à force de persévérance ils aient percé les secrets contenus à leur insu dans la mémoire des frères de

Victor ?

Cela me parut soudain parfaitement crédible. J'imaginai quelque machine sophistiquée reliée au cerveau des malheureux, stimulant les aires adéquates pour obliger à revivre en pensée l'épisode douloureux du couvoir, les séances d'entraînement et de conditionnement, le transfert jusqu'au croiseur amarré à un quai de l'East End, enfin tout ce qui pouvait, une fois retranscrit sous une forme exploitable, indiquer aux Prussiens quel tour fabuleux le génie de Frankenstein permettait de réaliser.

Or le chancelier Göring n'avait pas les scrupules d'un Lloyd George, le bombardement de 1933 déclenché sous son commandement en était la meilleure preuve. Son peuple avait grandement souffert des vingt années de guerre et se trouvait amputé des forces vives de plusieurs générations, comme tous ceux de l'Europe en plus de l'Angleterre. J'étais sûr qu'il n'aurait aucune hésitation à employer la méthode de régénération afin de combler le déficit démographique qui empêchait la Prusse de profiter à plein de son statut de puissance victorieuse et d'envahir la totalité des territoires du protectorat. La perspective de troupes non-nées défilant dans Paris, ou n'importe quelle ville de la zone occupée, avec le drapeau orné de l'aigle impériale m'arracha un frisson sous la double épaisseur de mes lainages et celle de la combinaison.

Le véritable but de la mission Curie était donc identique au nôtre, pour ses commanditaires du moins, j'en avais à présent l'absolue conviction. Berlin ne connaissait peut-être pas l'existence des carnets du docteur Frankenstein, mais devait disposer d'indices suffisants pour déduire que pareils documents se trouvaient abrités quelque part dans les sous-sols d'un entrepôt de l'East End. Je commençais à redouter que nous n'arrivions trop tard, Isabelle et moi.

Je l'attrapai par la main et nous nous engageâmes sur la passerelle. Une fois sur l'autre rive, nous consultâmes la carte de notre guide pour mieux diriger nos pas hors du secteur des docks. Les traces de pneumatiques réapparaissaient à différents endroits, là où le vent coulis n'avait pu s'engouffrer pour déplacer les particules de givre cendré. Mais difficile d'en tirer une quelconque conclusion. Le véhicule s'était peut-être contenté d'une patrouille d'observation avant de regagner le camp de base installé au sud-ouest, dans Battersea Park (je tenais l'information de Papa Hemingway).

L'absence d'empreintes de pas semblait confirmer cette hypothèse. Hormis celles que nous abandonnions derrière nous, je n'en remarquai aucune dans les rues assez bien préservées que nous arpentâmes entre Whitechapel, Stepney et Poplar (les principaux districts de l'East End) avant la tombée du crépuscule.

Épuisés par les kilomètres parcourus, nous investîmes la première

demeure dont la porte accepta de céder sans opposer de résistance.

En pénétrant l'intimité figée depuis vingt-trois ans d'inconnus aujourd'hui morts ou exilés sans espoir de retour, j'éprouvai une drôle de sensation. Une famille avait vécu ici, connu des joies et des peines, dont témoignaient de nombreuses reliques. Plusieurs portraits sépia ornaient la tapisserie défraîchie, autant de visages d'hommes et de femmes qui nous toisaient avec sévérité derrière une mince pellicule de givre. Sur la table de l'unique pièce du rez-de-chaussée, les reliefs d'un repas décomposé se devinaient sous le scintillement des paillettes de glace. L'évacuation avait dû être ordonnée dans la précipitation, sans doute dans les premiers instants du bombardement. J'imaginai les cris, la panique, l'angoisse et le déchirement à l'idée d'abandonner toute une vie derrière soi, sans rien pouvoir emporter que les objets qui se trouvaient là, à portée de main. Je n'avais jamais rien possédé de valeur, mais dans une telle situation je me serais senti totalement démuné – je l'étais, en vérité, cela me frappa soudain, puisque la menace des auxiliaires français de la Gestapo m'avait contraint à fuir ma chambre de bonne, mes livres, de rares vêtements, les breloques de mon entrée dans l'existence.

Nous nous installâmes pour la nuit dans la plus petite chambre de l'étage, la plus facile à calfeutrer avec son unique fenêtre et sa porte ouvrant sur le palier. Cela fait, nous repoussâmes le lit pour avoir la place de monter la tente à même le parquet. Enfin glissés sous la toile, nous retirâmes nos masques et nos gants avec un vif soulagement. D'après les amis étudiants d'Isabelle, nous nous trouvions moins exposés dans de telles conditions et pouvions profiter de quelques heures de repos.

Malgré le harcèlement, il nous fut difficile de trouver le sommeil après notre frugal dîner. Nous eûmes une longue conversation dans un échange de chuchotis, comme si nous craignions de déranger les fantômes de nos hôtes, récapitulant la journée écoulée, anticipant celle du lendemain. L'enthousiasme d'Isabelle me réchauffait le cœur. Elle était certaine que nous suivions la bonne piste, ne doutait pas que nous trouverions l'entrepôt et son souterrain, et ne s'inquiétait nullement de la concurrence des Prussiens.

— Les manuscrits que tu as traduits nous confèrent l'avantage, rappela-t-elle. Nous savons exactement ce que nous cherchons.

— Tu as raison. Mais je ne peux pas m'empêcher de songer à ce que ferait Göring s'il entrait en possession des carnets du docteur. La rumeur court qu'il est devenu à moitié fou depuis la mort de sa première épouse.

— D'après André, qui le tient d'agents en relation avec les espions du colonel de Gaulle, le chancelier est devenu morphinomane. Le secret est évidemment bien gardé. L'homme le plus influent du

continent, un drogué ! Qui pourrait le croire ? Mais ne t'inquiète pas. Nous rapporterons les carnets et tu pourras t'atteler à la rédaction du livre qui exposera l'étonnante vérité à la face du monde entier. Les réseaux de la Résistance assureront sa diffusion. Dès que la régénération sera rendue publique, personne ne pourra plus se l'accaparer. Les gouvernements devront s'entendre et collaborer pour disposer de ses bienfaits. La mort vaincue, Edmond, rien de moins !

Idéalisme, sûrement. Utopisme, même. Pourtant j'y voulais croire, moi aussi, sur le moment, de tout mon cœur, de toute mon âme. Nos efforts seraient récompensés par l'entrée de l'humanité dans une ère nouvelle, qui estomperait les erreurs du passé, rendrait possible la reconstruction d'un avenir commun, dans la certitude pour tous de vivre assez longtemps, plusieurs existences même, et connaître l'achèvement du processus de paix. Oui, comment ne pas me laisser convaincre de balayer mes dernières réticences, surtout quand ce magnifique projet m'était conté par celle que j'aimais, avec laquelle je comptais partager la part d'éternité qui nous serait accordée ?

Nous scellâmes ces promesses par des baisers. Nous n'allâmes pas plus loin ce soir-là. Engoncés dans nos combinaisons, nous avions à peine assez de place pour rester étendus, pressés l'un contre l'autre, et nous manquions je crois de l'énergie nécessaire à une gymnastique faite de contorsions, sans garantie de succès.

Un frottement tenu et répété me tira des limbes où je m'étais peu à peu englouti. J'ouvris les yeux dans une obscurité complète, incertain durant quelques secondes de l'endroit où je me trouvais. Isabelle s'était assoupie, un bras sur ma poitrine. Je le soulevai avec délicatesse et je parvins à me faufiler par l'ouverture de la tente assez discrètement pour ne pas la réveiller. Puis je renfilai mes gants et mon masque (à présent j'ai conscience de l'inutilité de ces gestes, puisqu'il aurait fallu que j'absorbe des aliments irradiés ou que je m'expose directement à des fragments de bombe sale pour risquer quelque chose, mais personne en France n'avait étudié les mystères de la radioactivité – ironie du sort, le décès d'Irène Joliot-Curie devait bientôt amener les savants de l'Institut du radium à se pencher sérieusement sur la question) et je m'approchai de la fenêtre à tâtons.

J'écartai du bout des doigts un pan de la couverture masquant les carreaux et jetai un coup d'œil sur l'extérieur. Le temps d'accommoder aux ténèbres moins épaisses que dans la chambre, j'entrevis deux silhouettes qui remontaient la rue en rasant les murs. Elles s'arrêtaient tous les deux ou trois mètres, marquaient une courte pause avant de repartir. Mon cœur cessa de battre lorsqu'elles se figèrent plus longtemps juste en face de notre maison – en face de moi – et il fallut

me faire violence pour ne pas bouger d'un pouce, me rappelant que j'étais invisible. Puis je songeai à nos traces de pas, qui, sûrement, avaient guidé le duo jusque-là.

Qui étaient-ils, que voulaient-ils ? Étions-nous en danger ? Ces questions à peine posées, les inconnus se remirent en marche et le frottement qui m'avait alerté reprit. Il provenait des espèces de grosses semelles rondes et plates utilisées pour ne pas marquer la croûte cendreuse comme nous l'avions fait, Isabelle et moi.

J'attendis plusieurs minutes avant d'être certain qu'ils ne reviendraient pas et j'allai rejoindre ma compagne. Je la tirai du sommeil en douceur, lui demandai de garder le silence et lui rapportai la scène.

— Londres n'est pas un désert, murmura-t-elle. En tout cas, pas ses faubourgs. Après tout ce temps, des gens sont revenus chez eux.

— Nous n'avons vu personne durant la journée. Pourquoi se manifester seulement la nuit ?

— Parce qu'ils n'ont pas le droit d'être ici. Officiellement, le site est interdit d'accès. À cause de nos combinaisons, ils nous prennent pour des représentants d'une quelconque autorité. C'est normal qu'ils se méfient. Ils ont sûrement plus peur de nous que toi d'eux.

J'acquiesçai sans conviction. Nous attendîmes le retour du jour (ou de sa caricature) pour procéder à une toilette des plus sommaires, avaler quelques rations et ranger nos affaires. En sortant dans la rue, je pris soin de vérifier qu'aucune mauvaise surprise ne nous y attendait. Mais je ne remarquai rien de suspect. Si je n'avais été témoin du passage des visiteurs nocturnes, j'aurais pu nous croire seuls à errer dans les environs. Je gardai cependant à l'esprit que le calme était trompeur et demeurai sur mes gardes tandis que nous reprenions nos explorations.

D'après la carte du Baedeker, deux cimetières voisins d'une voie de chemin de fer se situaient à proximité, Victoria Park un peu au nord et City of London and Tower Hamlets plus à l'est. Ce dernier eut notre préférence car il s'étendait en bordure de Bridge Street, qui traversait un quartier de logements ouvriers lui-même voisin de plusieurs fabriques. Tout correspondait donc à la description de Victor. Et, moins d'une heure plus tard, nous fûmes récompensés de nos efforts.

Parvenus au croisement avec Canal Road, nous distinguâmes à main droite, du côté de la Tamise, un vaste espace de friche au bout duquel s'amassaient de très vieux entrepôts. L'un d'eux attira aussitôt notre attention, car sa toiture supportait la charpente de fer d'une verrière dont il ne subsistait plus guère de vitres intactes.

— C'est là, j'en suis certaine ! se réjouit Isabelle, forçant la voix sous la trompe de son masque.

Je l'étais moi aussi. Nonobstant le vernis de grisaille cendreuse, je

reconnus les images qui m'étaient apparues lorsque j'avais traduit le paragraphe consacré par Victor à l'endroit. La palissade qui en faisait le tour ne représenta pas un obstacle majeur. En nous aidant l'un l'autre, nous l'escaladâmes avec une gaucherie pataude, mais sans difficulté.

Une fois du bon côté, pénétrer dans l'entrepôt fut encore plus aisé. En effet, les vantaux de son portail n'étaient pas verrouillés. En forçant quelque peu, nous les entrebâillâmes assez pour libérer un passage vers une véritable forêt de piliers d'acier, entre lesquels s'enroulaient des écharpes de brume bleutée.

Mon cœur se mit à battre la chamade à la vue d'une plate-forme de monte-charge, protégée par une grille. Je me ruai vers elle, au comble de l'excitation, Isabelle sur mes talons, du moins le supposai-je.

Une chaîne aux maillons rouillés, fermée par un énorme cadenas, doucha mon enthousiasme. Sans outil adéquat, nous n'avions aucune chance de la faire sauter. Quel imbécile j'avais été ! Pourquoi n'avais-je pas songé à emporter l'équipement nécessaire (la vérité était que nous n'avions pas voulu nous encombrer plus que nous ne l'étions déjà) ?

J'en étais donc à me maudire pour mon imprévoyance, me traitant en pensée de tous les noms, quand une voix inconnue s'éleva dans mon dos, me faisant sursauter.

— Écarte-toi de cette grille, Edmond. Sois un gentil garçon.

Je me retournai, hébété. Un homme s'avavançait vers moi à pas tranquilles, le visage protégé par un modèle de masque plus léger que le nôtre, les deux mains enfoncées dans les poches de son manteau de loden, le crâne coiffé d'un feutre mou. Qui diable était-il donc et comment connaissait-il mon nom ?

— Si tu coopères, tout se passera à merveille. Dans le cas contraire, ta petite amie en fera les frais. Ce serait dommage de l'amocher, elle est plutôt gironde, même dans cette si vilaine combinaison !

Je pris alors conscience que le nouveau venu n'était pas seul. Un deuxième individu se tenait en retrait, les bras crochés autour de la poitrine d'Isabelle, serré contre elle d'une manière absolument indécente. Je voulus me précipiter, mais le premier homme sortit une main gantée de sa poche, brandissant un court pistolet.

— Pas de bêtise, j'ai dit, menaça-t-il. Tu n'as rien d'un héros, Edmond. Tu n'es qu'un simple rat de bibliothèque. Et moi je n'aime rien tant que débarrasser le monde de sa vermine. Alors ne m'y pousse pas, tu veux ?

Je réalisai alors à qui j'avais affaire : des agents de la Carlingue, aux ordres des sinistres Lafont et Bonny, et plus que certainement mes visiteurs de la nuit précédente. Leur style ne trompait guère, non plus que l'accent canaille de mon interlocuteur (il était de notoriété

publique que les hommes de la rue Lauriston se recrutaient parmi la pègre et les truands). Surtout, l'allusion à ma fréquentation des bibliothèques m'avait rappelé les circonstances de la rencontre avec Isabelle. Les auxiliaires français de la Gestapo n'avaient donc pas abandonné leurs recherches. Pire, ils étaient parvenus à remonter ma piste jusqu'à l'East End.

— Voilà comment ça va se passer, poursuivit-il. Tu vas descendre là en dessous et nous rapporter ce que tu es venu chercher. Ensuite, on te rendra ta greluche en un seul morceau, à condition que tu ne traînes pas trop.

Il pointa le canon de son arme sur le cadenas. L'écho de la détonation résonna longtemps dans l'immensité de l'entrepôt. La chaîne tomba au sol avec fracas.

— Il n'y a plus d'électricité, fis-je remarquer. L'ascenseur ne fonctionnera pas. En plus, il faut une clé spéciale pour le démarrer.

Je m'étais souvenu de ce détail indiqué par Victor. Le gestapiste balaya mes arguments d'un haussement d'épaules.

— Ça, mon petit père, ce sont tes oignons, pas les miens. Tu as bien été fichu d'arriver jusque-là, tu seras assez mariole pour continuer. Allez, active-toi avant que mon poteau perde patience. Tel que je le connais, ça doit sûrement le démanger de désaper ta gonzesse et de goûter à la marchandise ! Et puis on se les gèle dans le coin, je n'ai pas envie d'y passer encore des plombes...

Une ombre gigantesque se détacha alors de la pénombre dans un coin de l'entrepôt et fondit sur l'homme au pistolet avec une rapidité confondante.

Je n'eus pas même le temps de lâcher le cri bloqué au fond de ma gorge. En revanche le voyou-policier avait eu celui de détourner son bras armé vers l'assaillant, mais ce dernier le lui cassa tout net d'un coup de poing – j'entendis l'os craquer – dont le revers, porté en uppercut à la tempe, lui fit perdre connaissance. Sans interrompre son mouvement digne d'une chorégraphie sauvage, l'agresseur disparut derrière une rangée de piliers, comme avalé par la nappe de brouillasse grise.

L'acolyte de l'effondré se mit à beugler :

— Bob ? Bob, bon Dieu, réponds... Robert, est-ce que ça va ?

Je tentai désespérément de repérer où le pistolet était tombé (mais j'aurais été bien en peine de m'en servir, ne connaissant rien à ces ustensiles – un vrai rat de bibliothèque, Bob n'avait pas tort). J'avais dans l'idée, malgré la panique, de le braquer sur le « poteau » pour le convaincre de lâcher Isabelle.

Mais l'impressionnante carrure de mon sauveur se découpa soudain dans le dos du deuxième larron. Une seconde plus tard, celui-ci gisait, inerte, assommé, aux pieds de son otage statufiée.

Isabelle hésitait à se retourner pour contempler de face celui qui s'était figé deux pas derrière elle. Je les approchai en m'efforçant de contenir les tremblements de ma carcasse, le front et les joues dégoulinant de sueur aigre sous le caoutchouc du masque. Au diable le danger, je le soulevai pour inspirer une bouffée d'air glacé qui me rasséréna, sans cesser d'avancer, incapable de détacher le regard du colosse enveloppé dans une pèlerine sombre, dont la capuche rabattue assez bas dissimulait presque entièrement les traits – mais *presque* seulement, et malgré la clarté hésitante, sous la verrière encrassée de l'entrepôt, je distinguai les coutures grossières qui tenaient ensemble les différentes parties d'une mâchoire prognathe, dominant le crâne d'Isabelle d'au moins vingt centimètres.

Se méprenant sur la signification de mon air ahuri autant que choqué, le non-né crut bon de préciser :

— Ils vivront. Je les ai simplement mis hors d'état de nuire. Tuer m'est devenu insupportable. Ne cherchez pas à comprendre.

À ma stupéfaction, il parlait un français impeccable, à peine rehaussé d'un soupçon de l'accent des quartiers populaires de l'ancien Londres.

— Ils vous suivent depuis votre arrivée en ville, reprit-il. Je les ai repérés malgré leurs précautions, heureusement pour vous. Car ils vous auraient éliminés après avoir compris qu'il n'y avait rien ici pour eux, ni pour vous. J'ai déjà vu leurs semblables à l'œuvre, je sais le peu de cas qu'ils font d'une vie ou deux...

Il eut un reniflement de mépris, avant d'enchaîner brutalement :

— Allez-vous-en, maintenant ! Filez tant que vous le pouvez. Vous n'avez rien à faire ici, vous troublez ma retraite...

— Attendez un peu ! le coupa avec aplomb Isabelle.

Lentement, avec autant d'assurance que de courage, elle pivota sans reculer et releva le menton pour le fixer droit dans les yeux, sous la noirceur du capuchon.

— Vous ne pouvez pas nous chasser sans entendre ce que nous avons à dire. Nous savons qui vous êtes, Victor.

D'abord, il n'eut aucune réaction. Puis, alors que j'arrivais à hauteur d'Isabelle et que je prenais sa main dans la mienne, osant à mon tour plonger dans l'intensité sépulcrale des lueurs jumelles allumées sous le rabat de toile, il dit avec calme :

— Je n'avais plus entendu prononcer ce nom depuis longtemps. Mais vous vous trompez, mademoiselle, ce n'est pas le mien. On me l'a attribué faute de connaître celui que je portais avant de mourir.

— Winston Churchill vous l'a donné en référence aux travaux du docteur Frankenstein, fis-je d'une voix mal assurée.

— Vous êtes bien renseigné, monsieur. J'en déduis que vous avez lu certains documents qui m'appartiennent. Cela explique par ailleurs

votre présence ici même. Êtes-vous venu me les restituer ?

Je secouai la tête de droite à gauche.

— Ils sont restés à Paris. Mais ils ne craignent rien, je vous le garantis.

C'était la vérité. Avant de rejoindre l'île de Sein en compagnie d'André, nous avions jugé plus prudent d'abriter les précieux manuscrits de toute convoitise. Pour ce faire, Isabelle avait eu une excellente idée. En cas de descente de police suivie d'une fouille scrupuleuse, l'appartement légué par ses grands-parents ne constituait pas l'endroit le plus sûr. En revanche, elle avait accès en Sorbonne à certaines sections littéraires de la bibliothèque où quasiment personne ne s'aventurait plus, faute d'intérêt pour les ouvrages et fascicules poussiéreux accumulés depuis l'avant-guerre et mis à l'index par le comité de censure. Reliés sous une couverture aussi anodine que celle de n'importe quelle thèse, dotés d'un intitulé fantaisiste et suffisamment abscons pour décourager un éventuel fouineur, les manuscrits originaux ainsi que leurs traductions avaient rejoint les rayonnages les moins accessibles de cet enfer particulier, où nous étions certains qu'aucune des brutes analphabètes de la Carlingue n'aurait la curiosité de s'égarer.

— À Paris, dites-vous...

Victor eut un soupir à fendre l'âme avant de demander :

— Comment sont-ils arrivés là ?

— C'est une assez longue histoire. Et l'endroit comme le moment me semblent mal choisis pour vous la raconter.

Je m'enhardissais, car le non-né semblait avoir abdiqué toute velléité de nous voir fuir. Pour cela, il avait suffi de prononcer son nom, puis, plus étonnamment, celui de la ville-lumière. J'entrevois déjà entre Paris et lui quelque lien inédit, et ma curiosité d'historien reprenait l'avantage sur mes frousses de grand gamin confronté au monstre de ses terreurs infantiles. D'ailleurs, Victor n'était pas repoussant comme on pourrait s'imaginer une créature issue de l'assemblage de corps et de visages différents. Le réseau de cicatrices qui lui couturait la face, dont je discernais mieux les détails à mesure que mes sens s'accoutumaient à la pénombre, était loin de composer le tableau hideux que laissait supposer la lecture des confessions de Churchill. Il s'en dégageait même une sorte d'harmonie primitive, rehaussée par la lueur d'intelligence – et non de ruse – dans le fond des yeux sombres. À la vérité, j'avais croisé dans les rues de Paris de malheureuses gueules cassées davantage monstrueuses.

— J'insiste pour savoir, dit-il sans élever la voix (au demeurant assez douce, pas du tout le timbre bas et grave auquel on aurait pu s'attendre au vu de sa carrure). Restez le temps de m'expliquer comment ces manuscrits vous sont parvenus après qu'on me les a

dérobés là où je les avais cachés, dès mon retour à Londres, il y a longtemps déjà, juste après le bombardement, quand j'étais le seul à pouvoir affronter les rigueurs de l'ère nouvelle...

— Dans les ruines de l'abbaye de Westminster, compléta Isabelle. Où le niveau de radioactivité était alors le plus élevé.

Victor acquiesça.

— Je pensais trouver définitivement la paix au cœur de cet hiver créé par un mauvais usage de la science, tout comme je l'ai été moi-même. Mais je me trompais. Ils ont fini par retrouver mes traces et me dérober mon bien.

— De qui parlez-vous ? demandai-je, songeant qu'il ne s'agissait sûrement pas de *papa* Hemingway, simple vieux chien un peu stupide égaré dans ce jeu de quilles.

— Ceux que j'ai combattus autrefois. Sur le front, à la tête du bataillon F.

Il n'ajouta rien de plus à ce sujet, préférant en changer :

— S'ils vous ont suivis, c'est qu'ils pensaient que vous les guideriez jusqu'à ce qu'ils convoitent depuis tant d'années. Vous-mêmes, vous imaginiez certainement découvrir le secret du véritable Victor, j'en suis certain. Si la visite vous intéresse, suivez-moi jusque dans les souterrains, il faut que je m'y débarrasse de ces deux-là (il eut un geste vers chacun des gestapistes étendus sur le sol) ; je ne peux pas leur permettre de repartir, pas avant un moment en tout cas. Mais autant vous prévenir, vous allez être déçus... Enfin, peut-être pas tant que ça, ajouta-t-il après une brève hésitation et sur un ton où perçait une pointe de dérision.

Victor ramassa les policiers inanimés sans effort apparent et nous lui emboîtâmes le pas jusqu'au monte-charge. Il exhiba alors une clé, qu'il engouffra dans la serrure de commande. Puis il donna un tour et la plate-forme s'abaissa par à-coups en cahotant et en grinçant.

— Je dois graisser les câbles et les rouages, s'excusa-t-il. La machinerie se montre capricieuse avec l'âge. Je connais moi aussi ce genre de problème.

Je ne cachai pas ma surprise :

— D'où tirez-vous l'énergie ? Londres est en plein black-out depuis 1933.

— Le laboratoire dispose d'un groupe électrogène. Je l'alimente en vidant les réservoirs des véhicules abandonnés. Il y en a peu, mais je n'ai pas besoin de beaucoup de carburant. Juste de quoi activer l'ascenseur et remplir la chaudière.

Je m'étonnai qu'il se souciât de la température, mais peut-être était-il devenu plus sensible aux frimas avec le temps – les caprices d'un organisme usé, auxquels il venait de faire allusion.

Après une ultime secousse, la plate-forme s'immobilisa en émettant

une série de craquements peu engageants. Elle débouchait directement sur un corridor aux parois de briques nues, noircies par une crasse fuligineuse. Disposées à même le sol, des chandelles brûlaient à intervalles réguliers, ponctuant les ténèbres de minuscules aubes dorées.

Toujours chargés des gestapistes, Victor nous entraîna à sa suite, expliquant au passage devant des portes closes :

— Les salles qui accueillaien autrefois les couvoirs sont vides, ainsi que l'espace dévolu au conditionnement. Je vous les montrerai quand même, afin de vous prouver que je ne mens pas. Mais avant cela, je tiens à vous présenter quelqu'un.

Il n'en dit pas davantage. Isabelle avait profité de la descente pour retirer son masque, elle aussi. Elle me lança une œillade intriguée. Je lui répondis par un haussement de sourcils dubitatif. La solitude avait peut-être nui à la santé mentale du non-né, encore que rien dans ses expressions ne trahissait une quelconque perturbation – il me semblait même étonnement équilibré, compte tenu à la fois de sa nature et de son parcours. Mais après vingt-trois années de contention volontaire dans les vestiges de Londres, quel esprit n'éprouverait pas le besoin de s'inventer un compagnon ou une compagne imaginaire ?

Nous effectuâmes plusieurs détours dans le dédale souterrain, jusqu'à une enfilade de nouvelles portes bardées de fer, percées chacune d'un mince guichet à hauteur du regard (pour quelqu'un de taille normale, car le non-né devait courber l'échine afin d'atteindre le bon niveau).

Victor s'arrêta devant la première. À l'aide d'une nouvelle clé, il déverrouilla la serrure, puis jeta les deux agents de la Carlingue dans ce qui ressemblait à une cellule dénuée du moindre équipement, avant de refermer à triple tour.

— Je les relâcherai d'ici quelques jours, bien après votre départ quoi qu'il en soit.

— Ce ne serait pas prudent, car ils savent qui nous sommes, rappela Isabelle. Et où nous retrouver à Paris, certainement. De plus, ils connaissent maintenant cet endroit, par notre faute. Ils reviendront en force, vous pouvez y compter.

— Que me suggérez-vous ? Les tuer ? Je ne suis plus un soldat, encore moins un bourreau. Je vous l'ai dit déjà, mademoiselle : jamais plus je ne supprimerai aucune vie, même celle d'une insigne crapule. J'en ai fait le serment à quelqu'un de très cher et je m'y tiendrai tout le reste de mon existence, dussé-je connaître l'éternité.

Rien ne pourrait ébranler pareille résolution, cela paraissait évident. Je ne voulais même pas tenter de convaincre Victor de reconsidérer sa position. Cependant une solution m'apparut, propre à concilier chacune des parties :

— On pourrait les livrer à la Résistance. Les amis d'André sauraient s'en charger, leur soutirer des informations utiles avant de régler le problème... Définitivement.

— Et comment les ramener avec nous jusqu'à la plage du rendez-vous ? demanda Isabelle. Ils ne nous suivront jamais de leur plein gré. Et nous n'avons aucun moyen de les y contraindre.

— S'il ne s'agit que de cela, dit Victor, je peux encore jouer ce rôle.

— Vous acceptez de nous accompagner hors de Londres ?

— Croyez-vous, mademoiselle, que je sois demeuré confiné dans ces ruines depuis tout ce temps ? L'hiver perpétuel s'est étendu sur un vaste territoire, j'ai eu l'occasion de m'en apercevoir en le parcourant de la mer jusqu'aux montagnes de l'intérieur des terres. Plusieurs fois je suis ainsi parti en pèlerinage sur les traces de mon passé. Hélas, je n'ai rien retrouvé, ou si peu, de ma première jeunesse...

Le non-né se plongea quelques instants dans un abîme de nostalgie. J'avais tellement de questions à lui poser qu'elles se bousculaient jusqu'à l'ivresse sous mon crâne, mais je n'en fis rien et restai à ronger mon frein. Puisqu'il cheminerait bientôt à nos côtés, j'en profiterais pour lui soutirer de quoi compléter l'ouvrage dont je comptais qu'il serait le sujet principal. Après tout, il se montrait jusque-là plutôt disert, et je gageai, la confiance aidant, qu'il outrepasserait ses ultimes réticences à confier son histoire en entier.

Une fois sorti de ses rêveries, Victor se dirigea vers la dernière porte du couloir. Il nous fit signe de garder le silence et frappa du poing contre le battant, trois coups lourds et pesants.

— Quoi, encore ? gronda une voix éraillée, chevrotante, partagée entre le grognement et la plainte (mais en anglais cette fois). Tu n'es donc pas fichu de me laisser en paix ?

— Nous avons des invités, rétorqua Victor dans la même langue. J'ai pensé que tu apprécierais de voir de nouvelles têtes. Mais j'ai peut-être eu tort, je vais les renvoyer.

Un véritable chambard nous parvint à travers l'épaisseur du vantail. Victor s'écarta du seuil, un étrange sourire aux lèvres. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrait toute grande depuis l'intérieur de la cellule, dévoilant son occupant, un bougeoir à la main.

Énorme, enrobé de plusieurs couches de lainages bariolés qui l'arrondissaient plus encore, il avait le crâne dégarni, parsemé de taches et de bubons violacés. La moitié de son visage bouffi était elle aussi ravagée par cette lèpre immonde, et portait, comme l'autre, les stigmates d'un âge avancé.

Bien que n'ayant jamais vu son portrait dans aucun livre ou journal, je n'eus aucun doute sur son identité. Le vieillard obèse qui nous toisait avec une farouche appréhension derrière les verres de ses

lunettes en demi-lune s'appelait Winston Leonard Spencer-Churchill, j'en aurais mis ma main au feu.

Passé un moment de stupeur mutuelle, Churchill lança à l'adresse de Victor :

— Ils ont l'air apeurés, tu as vu leurs têtes ? Je me demande lequel de nous deux leur cause le plus d'effroi.

Puis, à notre intention :

— Je ne suis pas contagieux, si c'est ce que vous redoutez, jeunes gens. Malade, sûrement, mourant, incontestablement, mais n'est-ce pas notre lot à tous sitôt le premier cri poussé hors de la matrice maternelle ? Ce n'est qu'une affaire de temps et de circonstances. Mais je vous l'affirme avec clarté : je ne souhaite pas bénéficier de la régénération. Je veux m'éteindre pour de bon et ne jamais rouvrir les yeux. Je refuse de prolonger ma peine plus que de raison. Faites-le-lui bien comprendre, surtout !

Il désigna Victor d'un index tremblotant, avant de subitement reporter son attention sur nous et demander, comme s'il conversait banalement avec de vieux amis :

— Quelles nouvelles m'apportez-vous du monde extérieur ? Qui règne sur l'Empire ? Je suppose que le roi George a abdiqué, un Saxe-Cobourg-Gotha ne peut décemment pas continuer à présider aux destinées des Britanniques... Non, cela ne serait pas digne de sa part.

Nous échangeâmes avec Isabelle un regard interloqué. Le George auquel il se référait devait être le cinquième du nom, remplacé successivement par ses deux fils sur le trône des monarques en exil, puis tout récemment par la fille d'un de ceux-ci, la jeune Elisabeth. Je me livrai mentalement à un bref calcul : si Churchill ignorait ces divers couronnements, c'est qu'il vivait reclus depuis au moins 1936, année de la mort de George V, qu'on désignait sous le nom de Windsor après le rejet de ses titres allemands dès 1917. Comment Winston pouvait-il l'oublier ? Peut-être mélangeait-il les dates, les noms, dans la confusion de la vieillesse.

— Ces choses ne les intéressent pas, ils sont français, précisa Victor.

— Mais nous vous comprenons, *sir*, me hâtai-je d'ajouter. J'ai traduit vos mémoires secrets.

J'ignore ce qui m'a pris de lui faire cet aveu. Peut-être souhaitais-je lui manifester une forme d'admiration pour son engagement passé, les efforts consentis avec abnégation pour son peuple, qui n'en connaissait rien. Toujours est-il que Churchill se mit à pester comme l'acariâtre bougon qu'il avait dans le fond toujours été.

— Ce torchon, ce tissu de mensonges éhontés ! Peuh, la belle

affaire, jeune homme ! Ah, ces foutus *froggies*... Toujours prêts à croire aux histoires les plus folles !

— Pardonnez-moi, *sir*, mais je ne suis pas sûr de comprendre. Des mensonges ? Victor, ou quel que soit son nom, me paraît bien réel.

— Évidemment qu'il l'est, bougre d'idiot ! Je ne suis pas retenu prisonnier par un spectre, que je sache.

— Prisonnier ?

— Allez-vous répéter tout ce que je dis comme un de ces foutus perroquets ?

Puis, changeant à nouveau brusquement d'attitude et d'interlocuteur, il m'ignora pour interroger Victor avec un empressément gourmand :

— Le dîner est-il bientôt prêt ? J'ai une faim de loup ! Et as-tu rapporté une dose de mon si doux poison de ton excursion en ville ?

Victor tira alors d'une poche de sa pèlerine une bouteille de liqueur à l'étiquette souillée et illisible.

— Voilà de quoi patienter jusqu'à l'heure du repas.

Churchill lui arracha le présent des mains, avant de complètement se désintéresser de nous et regagner son repaire, où je devinai quelques pièces de mobilier, une couchette sommaire et beaucoup de livres empilés jusqu'au plafond.

— Veuillez l'excuser, Winston n'a plus toute sa raison, nous indiqua le non-né. Du moins celle-ci vacille-t-elle entre de rares moments de lucidité et de complets abandons. La vue des ruines de Londres a achevé de le plonger dans cette espèce de folie où vous le voyez. Il estime être pour partie responsable de la destruction de la cité. Il croit encore que les non-nés auraient pu mettre un terme à la guerre dès 1917 ou 1918.

— Mais le gouvernement de Lloyd George a écarté cette option stratégique, rappelai-je.

— Winston pense avoir commis une erreur en ne lui résistant pas avec les armes de la politique, au Parlement, plutôt que de se réengager sur les champs de bataille. Et qui sait, peut-être n'a-t-il pas tort ? Il aurait très bien pu se faire réélire, reprendre un ministère, pourquoi pas le premier, avec le soutien de Lord Kitchener ? Alors il est certain que l'issue du conflit aurait été tout autre. Mais ce n'est pas arrivé et le cœur de l'Empire en a payé le prix fort. Nous n'y pouvons plus rien, qu'espérer en l'avenir, que jamais plus l'horreur d'un tel bombardement ne se reproduise nulle part.

Victor repoussa la porte de la cellule du vieil homme, l'abandonnant à ses libations.

— Pour lui, tout se confond désormais. Le passé et le présent, la réalité et la fiction. Il vivait déjà dans une certaine confusion après avoir été blessé et longuement malade, en France, où il a passé des

mois dans un hôpital parisien, replié dans un état catatonique, et délirant. C'est là, dans ce triste état, que je l'ai retrouvé, par une de ces facéties du hasard qui ponctuent l'existence, et que j'ai décidé de renouer avec la vengeance. Mais plus question de tuer, j'avais entretemps promis. Alors j'ai condamné Winston à la réclusion à perpétuité, d'abord dans votre pays, et puis ici même, dès notre retour.

Je relevai immédiatement les conclusions de cet aveu :

— Vous étiez tous les deux à Paris durant le siège ?

— Les Années noires, confirma Victor. La faim, la maladie, les tirs d'obus à longue distance, j'ai connu tout cela et j'y ai pris ma part. Je vois votre œil briller, monsieur. Je devine que vous brûlez d'apprendre ce que j'ai tu dans mes confessions écrites...

Il marqua une pause, s'amusant à me faire languir.

— Plus tard, si j'y suis disposé, je vous en ferai le récit. Pour le moment, je vous propose de gagner l'endroit le mieux aménagé de mon antre, où vous pourrez vous reposer et, si vous le désirez, partager mon repas.

L'appréhension dut se lire sur nos traits, car Victor éclata d'un rire formidable qui se répercuta en écho dans les couloirs du labyrinthe.

— Allons, pas d'inquiétude ! Ma nourriture est saine, je vous le garantis. J'ai appris tout ce qu'il fallait sur l'art de composer avec les effets de la contamination des sols. Mais suivez-moi, vous jugerez par vous-mêmes.

Nous nous exécutâmes, de plus en plus intrigués par la complexité du personnage – un véritable gentleman prisonnier de la carcasse d'un monstre, dont le sort n'était au final pas plus enviable que celui de Churchill. Après de nouveaux détours, nous découvrîmes soudainement un véritable îlot de clarté au milieu de cet univers de noirceur souterraine. Baignant dans la lumière dispensée par de gros projecteurs, un surprenant jardin potager occupait tout l'espace d'une salle assez vaste, où se percevait la rumeur d'un générateur. Des plants de haricots, de carottes, de tomates et de bien d'autres espèces végétales que j'aurais été en peine d'identifier débordaient les allées tracées au cordeau. Victor avait donc la main verte, en plus de tout le reste.

Il se baissa pour ramasser une pleine poignée de terre noire, grasse et odorante.

— J'en ai rapporté de pleins sacs de chacun de mes voyages en Écosse. Pour l'approvisionnement en eau, il m'a fallu creuser assez profondément pour être certain d'atteindre une source enfouie si loin que les infiltrations du sous-sol contaminé n'ont pu l'atteindre.

Il désigna ensuite les cages amassées à proximité, pleines de poules et de dindes.

— Les volailles proviennent également du nord des îles. Leurs œufs sont sains, ainsi que leur chair. Comme vous le voyez, je puis subsister en parfaite autarcie. Mais prenez place, je vous en prie...

Il nous guida enfin jusqu'à la table dressée dans un recoin, non loin d'un grand bureau couvert de documents, d'une bibliothèque garnie d'ouvrages hétéroclites et d'une modeste couchette jetée à même le sol (le confort, pour Victor, était à l'évidence en premier lieu celui de l'intellect).

— Vous observez mes livres, monsieur. Des classiques de la littérature, pour l'essentiel, prélevés ici et là. Fouillez, si le cœur vous en dit. Vous ne trouverez rien ici du fonds Walton.

— Mais vous l'avez consulté, n'est-ce pas ? Churchill l'avait avec lui en France, il n'a pas pu vous échapper.

— Je l'ai lu, en effet. Ainsi que les carnets du fameux Victor Frankenstein. J'en garde le moindre mot, chacune des formules, gravés dans ma mémoire. Il s'agit d'une œuvre sans égale, plus puissante dans ses effets, j'oserais dire plus nuisible, que n'importe lequel des livres sacrés. Car elle ne se contente pas d'exiger de son lecteur la foi en une vie après la mort, elle lui en apporte la preuve concrète, irréfutable, et dans ce monde, encore ! Comment la Bible, le Coran ou les sūtras du Bouddha pourraient-ils rivaliser avec le pouvoir d'un texte pareil ? Pourquoi continuer à croire en un quelconque paradis, et se soucier de dévotion, quand le plus grand des mystères terrestres se trouve résolu, réduit en expériences alchimiques et physiques aisément reproductibles ? L'Évangile de Frankenstein, s'il était rendu public, éradiquerait à terme les anciennes religions. Pour un ancien lecteur de Marx, la perspective paraît de prime abord réjouissante, je vous le concède. Le peuple privé de son opium, dans une optique de délivrance...

Après avoir atteint son acmé, l'exaltation de Victor retomba progressivement, et c'est d'une voix morne qu'il conclut :

— Mais quand on songe à ce que la régénération implique vraiment, à la malédiction qu'elle lance sur l'avenir de l'humanité, il faudrait être irresponsable pour en accepter l'augure. Je suis un non-né, comprenez-vous ? Je me déplace, je parle, je pense comme un vivant, mais ma chair n'en demeure pas moins celle de cadavres rassemblés pour me donner cette apparence. De cadavres, entendez-vous ? Des morceaux de viande animés par un artifice capable d'illusionner le public, jusqu'à un certain point. Car il n'est pas question pour moi de reproduire le miracle de la vie par les voies naturelles. Cette fonction de l'organisme partagée par tous les êtres de la Création, du plus simple animalcule jusqu'à la prétendue perfection de l'Homme, est irrémédiablement refusée aux non-nés. Or que croyez-vous qu'il adviendra quand tous les habitants de la planète

seront régénérés ?

La réponse tomba de la bouche d'Isabelle :

— Plus d'enfants, pas de nouvelles générations, et partant le déclin...

Victor opina avec un rictus sans joie.

— Plus rien que des corps promis à une lente dégradation dans l'attente de la fin de toute chose, exactement, mademoiselle. Quand bien même le processus de régénération serait reproductible, aucun esprit neuf n'habiterait plus la Terre. Et les civilisations n'auraient plus qu'à attendre de retourner à la poussière. Le cadeau de Frankenstein est empoisonné. Qui l'offrirait au monde en serait l'assassin, peu importe si son agonie devait durer des siècles. Voilà pour quelle raison le fonds Walton ne doit jamais plus refaire surface.

Isabelle acquiesça. Pour ma part, je restai circonspect. Mais je m'abstins de contredire notre hôte. Il nous pria de déposer nos sacs et retirer nos combinaisons, afin de nous mettre à l'aise pour le dîner.

— C'est sans danger, je vous l'assure. Et si vous désirez procéder à quelques ablutions, ce le sera tout autant.

Nous acceptâmes avec reconnaissance de profiter de son installation sanitaire, sommaire mais ingénieusement conçue à partir d'un tub et de tuyaux de caoutchouc. Un peu plus propres, nous prîmes place autour d'une table généreusement garnie, bientôt rejoints par un Churchill à la démarche vacillante, qui empestait le gin. Prévenant, Victor avait rapproché la cuisinière de fonte, soulevée sans effort, pour que sa chaleur nous enveloppe. En tout point, il se montrait d'une remarquable bienveillance, en parfait contraste avec son apparence. Il conserva ainsi le capuchon de sa pèlerine rabattu sur le front, dissimulant pour partie ses traits dans l'ombre.

Quel étrange et merveilleux repas ce fut tout à la fois ! Après les rations remises par le capitaine du chalutier, chaque bouchée s'avéra un délice, sans compter que nous étions, Isabelle et moi, habitués aux restrictions en vigueur sur le continent. La profusion de légumes et de viande blanche dans leur bouillon était une fête pour nos papilles. Et lorsque Victor déboucha une bouteille de vieux scotch, ces agapes souterraines connurent leur apothéose, quand bien même Winston s'octroya les trois quarts de la fameuse eau-de-vie d'Écosse dont un fond de verre parvint à me râper le palais et réchauffer les entrailles.

Je crois pouvoir écrire avoir connu l'un de mes rares moments de félicité dans ce sous-sol de l'East End, entouré d'Isabelle, d'un vieil Anglais malade, acariâtre et ivre, enfin de la plus admirable créature que le génie humain avait pu concevoir.

Une fois que nous fûmes rassasiés, Victor proposa de nous céder sa couchette.

— Prenez le temps de vous reposer, la nuit ne tardera pas à

s'installer et mieux vaut éviter de s'y aventurer. Elle appartient aux rats qui sont devenus les maîtres de la ville et ne craignent plus guère l'homme. Nous partirons dès que la lumière du petit jour percera la brume. Je vous réveillerai à temps, n'ayez nulle inquiétude. D'ici là, je prendrai les dispositions qui s'imposent, comme chaque fois qu'il me faut m'absenter et veiller à ce que Winston ne manque de rien.

En dépit de la haine qu'il avait éprouvée jadis à l'encontre du responsable de l'exécution des non-nés, Victor se comportait à présent comme un fils envers un père mourant, veillant sur le confort de son ultime séjour. Il demeurerait certes son geôlier, mais avec tant d'attentions que cette peine de réclusion était peut-être le meilleur sort qu'on aurait pu souhaiter au vieux bonhomme à moitié fou qui avait échoué à sauver l'Europe de la destruction.

Nous abandonnâmes Londres le lendemain, à l'aube, comme convenu. Victor s'était procuré un véhicule (et non des moindres : une authentique Rolls-Royce Silver Ghost récupérée dans les dépendances d'un manoir déserté par ses propriétaires) afin de faciliter notre transport et celui des deux auxiliaires de la Gestapo, ligotés et bâillonnés de telle façon qu'ils ne gênaient pas plus que des paquets un peu encombrants.

Le bilan de l'expédition n'était pas celui escompté, mais il comblait néanmoins mes espérances. J'allais pouvoir puiser à la source de quoi compléter mes recherches, reconstituer le récit de la guerre et de la vie de Victor, en informer le monde, et, dans ma candide vanité d'alors, j'imaginai l'accueil qu'on réserverait à mes travaux parmi la gent des mandarins de la faculté, m'auréolant déjà d'une gloire fantasmée.

Cependant nous devons veiller à notre sécurité, une fois de retour en France. Cela supposait de se tenir éloignés des agents de la rue Lauriston, autant qu'il était possible. Nous comptions pour y parvenir sur l'aide de la Résistance. Et s'il nous fallait vivre un temps en dehors de Paris, dans la zone libre du Sud ou pourquoi pas sur le territoire des colonies d'Afrique, nous y étions résolus. Le protectorat ne durerait pas éternellement, le pays recouvrerait sa souveraineté, nous en étions persuadés (l'avenir proche nous donnerait d'ailleurs raison). Alors pourquoi ne pas filer le parfait amour sous le soleil en attendant que la situation s'améliore ?

Nous rêvions, comme tous les amoureux, insouciant de l'adversité. Malgré des conditions de vie précaires, la génération née de la guerre connaissait l'optimisme. Le grand massacre de nos aînés n'était qu'une parenthèse malheureuse de l'Histoire, définitivement refermée, qui pouvait en douter ? L'avenir s'annonçait sous des auspices favorables

car nous ne commettrions pas l'erreur de nos prédécesseurs. Même au prix de l'indépendance des nations sous protectorat, la paix réinstallée s'avérait trop précieuse pour la compromettre. Un élan d'allégresse nous transportait donc, Isabelle et moi, comme la plupart des jeunes gens de cette Europe meurtrie, saignée à blanc, qui se relevait pourtant.

Débarrassés de nos combinaisons, déchargés de nos sacs qui avaient rejoint les prisonniers sur la banquette arrière, revigorés par les saines provisions de Victor, nous profitons du confort incomparable de la Rolls Silver Ghost, serrés à l'avant au côté de notre chauffeur. Attentif aux obstacles dressés en travers de la route, il roulait à allure modérée depuis notre départ, et je l'imaginais sans difficulté au volant du camion qui avait ramené ses compagnons du Norfolk jusqu'aux faubourgs de Londres, quatre décennies plus tôt, sans se douter qu'alors il scellait leur destin. Auraient-ils pu s'enfuir dans la direction opposée, celle des Pennines d'abord, puis trouver refuge dans les Highlands de l'Écosse, ou plus loin encore vers le nord, s'embarquer pour l'Islande ou le Groenland et pourquoi pas se perdre dans les glaces du cercle polaire, y ériger une forteresse de solitude loin de la folie des hommes et de leurs guerres ?

Victor devait sûrement se poser la question. Mais s'il avait agi de la sorte, il ne serait pas devenu celui qu'il était à présent, doué de raison et d'une intelligence sans borne, véritable Robinson de l'East End auquel ne manquait même pas son Vendredi en la personne de Winston Leonard Spencer-Churchill. Nous avons quitté l'entrepôt sans saluer ce dernier, confit dans son sommeil d'ivrogne au milieu du désordre de sa cellule. Lorsque je lui en exprimai le regret, Victor me rétorqua que c'était préférable.

— Il ne se serait pas souvenu de vous avoir rencontrés. Chaque jour nouveau efface le précédent de sa mémoire. Les événements survenus au début du siècle lui sont plus familiers.

— N'avez-vous jamais songé à le relâcher ? demanda Isabelle. Et à le confier aux soins d'une des communautés qui se sont réinstallées dans les comtés voisins de la capitale ?

— Croyez-moi sur parole, mieux vaut qu'il reste avec moi jusqu'à la fin. Elle ne saurait d'ailleurs tarder. Son état se dégrade de plus en plus et il n'existe aucun soin capable de repousser l'échéance. Je lui procure de quoi apaiser la douleur, le maintenir dans une ivresse permanente. Les individus auxquels vous faites allusion se montreraient plus expéditifs. Je sais de quelle façon ils traitent leurs malades, les plus faibles d'entre eux...

Après un grognement de mépris, Victor rajouta :

— La barbarie est affaire de circonstances. La guerre contraint les hommes aux pires extrémités. Le dénuement tout autant. Il ne

m'appartient pas de juger. Mais j'ai pu observer les comportements les plus variés, sur les champs de bataille, à l'arrière du front, dans Paris assiégé, les campagnes dévastées de l'Angleterre... Durant ces quarante années, je n'ai que rarement vu se manifester la bonté de ma race d'origine. Une fois, cependant, au plus fort de l'horreur et de la désespérance... Oui, il a suffi que j'aperçoive une fois cette infime lueur pour ne pas condamner l'ensemble des humains. C'est peu, me direz-vous, et j'en conviens. Une seule personne est-elle en mesure de racheter l'ensemble des fautes de ses contemporains ? Je me suis souvent posé la question, quand je méditais dans les ruines de Westminster, devant l'autel désert. Je n'ai jamais été croyant, pas même avant de mourir sous les coups des brutes qui ont assassiné ma première incarnation. Et mon expérience de la mort se résumant au néant, l'hypothèse se confirme de l'absence de paradis comme d'enfer... Ailleurs que sur cette Terre, où quelques anges à figure humaine partagent nos existences. L'un d'eux m'est apparu à un moment critique, sans que j'aie eu à élever la moindre prière. S'agit-il simplement de chance, d'une coïncidence du destin, ou d'autre chose... Mais quoi ?

Il se tut soudainement. Je restai sur ma faim, comme à la lecture de son manuscrit interrompu. J'avais toutefois compris qu'il ne servait à rien de l'inciter à poursuivre contre sa volonté. Il se confierait en temps et en heure, j'en étais persuadé. Nous gagnerions plus tôt que prévu la plage du rendez-vous avec les pêcheurs de Sein, et je comptais insister pour que Victor patiente en notre compagnie jusqu'à leur arrivée. L'occasion se présenterait bien pour lui de compléter le récit de ses incroyables aventures.

Il n'était pas encore midi lorsque nous aperçûmes la bande grisée, vaguement luminescente, de la mer où se reflétait un ciel percé de rayons pâles, spectraux, comme projetés par un fantôme de soleil. Victor arrêta la berline en bordure de falaise. Il resta un moment à contempler l'horizon et, par-delà, le continent invisible.

— Allons-y, lâcha-t-il finalement en sortant de voiture. Une fois sur la plage, nous allumerons un feu. Cela vous réchauffera et attirera peut-être votre capitaine.

Nous empruntâmes le sentier taillé à flanc de falaise sous les cris courroucés des oiseaux qui trouvaient à nicher dans les anfractuosités du calcaire. Victor ne les effrayait guère, en quoi ces animaux donnaient une leçon de tolérance.

Nos prisonniers calés à l'abri d'un renforcement dans le roc, sur un tapis d'algues sèches, nous partîmes en quête de bois flotté, Victor de son côté, Isabelle et moi du nôtre.

— J'ai de la peine pour lui, me confia-t-elle aussitôt que nous nous fûmes éloignés.

— Il m'inspire aussi de la pitié...

— Non, je n'éprouve rien de tel. Oublie son apparence. Ce garçon souffre terriblement, mais pas de ressembler à un phénomène de foire.

— Ce garçon, comme tu dis, a au moins trois fois notre âge, me permis-je de la corriger.

— Pourtant, il n'a pas vécu une vie d'homme. Ses souvenirs, sa façon de penser, demeurent ceux du jeune révolté assassiné au début de la guerre. La suite n'aura été pour lui qu'un interminable cauchemar. Malgré tout, il a réussi à ne pas céder aux instincts les plus vils de sa part humaine.

— Le sort du pauvre Churchill n'a rien d'enviable. Le tuer aurait été plus charitable.

— Victor tient la promesse qu'il a faite, certainement à cet ange entouré de mystère. Cette fidélité au serment prêté le rend plus admirable que la plupart d'entre nous.

— Il me tarde d'apprendre le nom de cette créature céleste tombée de son nuage, plaisantai-je à moitié.

— Ne sois pas déçu s'il préfère conserver le secret. Estime-toi chanceux d'avoir pu le rencontrer. C'est un être rare, pas seulement en raison de sa nature.

— On dirait qu'il t'a convaincue de renoncer à ton rêve de mort abolie.

— Pas toi ? s'étonna Isabelle. Ses arguments sont frappés au coin du bon sens.

— Le traitement de régénération pourrait être réservé à quelques cas, sans que cela menace l'équilibre du monde, fis-je remarquer.

— Et qui déciderait de prodiguer aux uns un semblant d'éternité plutôt qu'aux autres ?

— Ce serait injuste, je l'admets, mais les hommes n'ont jamais vécu dans aucune société qui ne le soit pas. De quel droit la majorité s'opposerait-elle à l'octroi d'une chance supplémentaire attribuée à un petit nombre ? Un tirage au sort pourrait décider du bénéfice de la régénération. Ainsi, les plus riches et influents ne s'accapareraient pas le procédé, comme Victor et toi semblez le craindre.

— Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais lu Marx, s'amusa Isabelle. Mais je connais ses théories, elles circulent parmi les étudiants de sciences sociales, malgré leur mise à l'index. Tu ne peux prétendre qu'il se trompe en affirmant que la lutte des classes est l'un des moteurs de l'Histoire, que l'exploitation des masses a façonné nos civilisations de l'ère industrielle...

Je l'arrêtai d'un geste conciliant.

— Je suis d'accord. C'est pourquoi je pense que l'invention de Frankenstein serait une chance, pour ceux qui ne possèdent rien dans leur première vie, d'obtenir réparation dans la suivante.

Isabelle me sourit tendrement, plus belle que jamais, les cheveux emmêlés par le vent soufflé du large, les joues rosies par le froid.

— Je n'aurais pas pu tomber amoureuse d'un garçon incapable de rêver.

Nous échangeâmes un baiser. Puis nous nous séparâmes pour récolter de quoi alimenter un brasier. De son côté, Victor n'avait pas chômé. Lorsque nous le retrouvâmes, il avait accumulé de quoi constituer un véritable bûcher, tiré de l'écume d'imposantes pièces de bois torturé qu'il aspergeait d'alcool en secouant une bouteille de gin par-dessus (un gâchis qui aurait déplu à Winston, songeai-je). Les flammes jaillirent avec un ronflement de forge dès qu'il eut jeté une allumette. Du coin de l'œil, je le vis amorcer un léger mouvement de recul. L'instinct lui commandait toujours de se méfier du feu, quarante années de raisonnement n'en pouvaient mais.

— Il n'y a plus qu'à s'armer de patience, dit-il. Mais si les pêcheurs croisent dans les parages, ils repéreront tôt ou tard notre signal. En attendant, j'accepte de vous raconter ce que vous ignorez encore. Vous serez les premiers à entendre la suite de mon histoire, mais aussi les derniers. Jamais plus je ne la répéterai. Aussi soyez attentifs, prenez des notes si vous le souhaitez, mais je veux que vous me juriez de garder le silence tant que les protagonistes seront en vie, moi le premier. Ensuite, libre à vous de témoigner, s'il se trouve quelqu'un pour croire à l'incroyable.

— Vous nous accordez votre confiance ? demanda Isabelle.

— Je suis devenu assez bon juge du caractère des hommes... et des femmes, bien sûr ! Pour avoir été trahi par celui que je tenais en la plus haute estime, j'ai appris à développer un talent assez rare qui consiste en l'exacte pesée des âmes de mes interlocuteurs. En être moi-même privé me rend sensible à cette aura particulière, comme on recherche chez l'autre ce qui nous manque plutôt que ce qui nous ressemble. Oui, je vous fais confiance, et votre parole me suffira.

Nous la lui donnâmes. Puis nous nous assîmes autour du feu, dans un cercle de chaleur apte à repousser le frimas qui saisissait peu à peu la plage, à mesure que le jour déclinait. Je sortis de mes poches un petit carnet de notes ainsi qu'un crayon et je me concentraï.

Victor commença alors à parler.

Récit de l'autre guerre de Victor et comment il recouvra l'intelligence, tel que rapporté par Edmond Laroche-Voisin

À l'ange qui m'a sauvé et rendu à ma part d'humanité, j'ai fait une promesse impossible à briser : celle de ne jamais plus attenter à la vie d'un humain. Depuis ce jour lointain de 1918, je suis parvenu à la tenir en usant de stratagèmes variés, l'isolement dans les ruines de Londres contribuant en dernier recours à faciliter les choses. Auparavant, j'aurais été à plusieurs reprises tenté de céder à la violence pour écraser entre mes poings l'infamie de tant d'hommes. Mais je m'en abstins, à regret le plus souvent. C'est ainsi qu'on doit vivre quand on n'est pas un animal : sourd à son instinct, fier de raisonner. Parfois, cependant, je me demande si cette voie est la bonne, s'il ne vaudrait pas mieux céder à ses pulsions sans honte plutôt que les refouler jusqu'au trop-plein, car un débordement engendre toujours une catastrophe.

J'ai eu tout le loisir de réfléchir aux origines de la guerre, à ces assassinats de masse perpétrés avec l'assentiment des gouvernements et même des peuples, dans un premier temps. Les causes politiques ne m'échappent pas, ces questions de souveraineté bafouée, l'imbroglio des traités d'alliance qui ont fini par entraîner chacune des nations d'Europe dans le chaos et la souffrance. Mais je crois que le cœur du problème est ailleurs. Dans le fond, les hommes se moquent de défendre les limites de leur territoire, d'autant qu'ils les ignorent la plupart du temps. Ils naissent, vivent et meurent sur une infime parcelle de terroir, indifférents à ce qui se cache derrière l'horizon. En revanche, ils ont besoin de se confronter les uns aux autres, c'est même l'essentiel de leur activité, comme j'ai pu partout l'observer ou le lire dans des ouvrages issus d'époques et de pays très différents.

La rivalité est dans notre nature, plutôt que la coopération. C'est ainsi, on peut s'en désoler, ou pleinement l'accepter. Mais quand les lois empêchent d'exprimer toute la mesure de cette propension au défi et à la lutte, il ne faut pas s'étonner qu'apparaissent dans l'Histoire des occasions de s'affronter, éminemment fratricides. Je ne plaide pas là pour le désordre, j'ai conscience de la nécessité d'obéir à des règles de vie en commun pour la sérénité de tous. Seulement je crois que nier notre part primitive, l'étouffer sous un abus de normes, droits et autres codes, est une erreur fondamentale dont le prix se paie en millions de morts quand le vernis des civilisations se craquelle.

Je ne manque pas de foi en l'Homme, plutôt en la façon dont il construit et organise sa vie dans des sociétés toujours plus complexes, acceptant de se soumettre à tant d'impératifs, de volontés lointaines – prince, roi, reine, présidents du Conseil ou de la République, *Kaiser*, nommez-les à votre guise, ils se ressemblent tous – ou davantage proches – maître, chef d'atelier, patron, directeur et j'en passe... Oui, l'homme soumis à trop d'exigences qui le brident a besoin d'explosions de violence pour lui rappeler que jadis il a été libre. Telle est ma conviction, désormais. Je ne prône pas pour autant un retour aux sauvageries des temps préhistoriques, mais une abolition des chaînes de commandement, ce qu'on nomme autrement anarchie, dans sa première et plus belle définition, telle que je l'ai découverte chez Oresme, l'un des plus brillants esprits de l'époque médiévale : *exercice du pouvoir où les faibles alternent avec les puissants...*

Mais mon propos n'est pas de vous convertir à ma philosophie. Je tiens à vous expliquer comment j'en suis arrivé à redevenir moi-même et, plus encore, à dépasser celui que j'étais. Mon parcours fut jalonné d'obstacles, de misères et de doutes, tous nécessaires à mon élévation. Surtout, il me fut l'occasion de rencontres déterminantes. Une, en particulier, qui m'aura ramené du bon côté de l'existence par la grâce de son exemple, la force de ses engagements, sans oublier la magie de sa science. Voici donc comment, pour moi, tout a recommencé.

Après ma fuite du piège tendu par Winston dans cette morne campagne du nord de la France, j'ai longuement erré en proie à une rage si douloureuse qu'elle m'empêchait d'émettre les idées les plus simples. Je me trouvais réduit à l'état d'une bête blessée, obligée de lutter jour après jour pour sa survie. L'instinct seul me dictait ma conduite, commandant en premier lieu de me tenir éloigné de la compagnie des hommes. C'est pourquoi je m'enfonçai au plus profond d'une forêt épargnée par les destructions, assez loin au sud d'une ligne de front qui devait rester figée pour deux années encore, jusqu'à la grande offensive prussienne de 1918, consécutive au retrait des Russes, occupés par leur révolution d'octobre 1917 et la guerre civile qu'elle engendra, aussi dévastatrice à l'intérieur de leurs frontières que le conflit européen l'avait jusque-là été à l'extérieur.

J'avais perdu la notion du temps, en tout cas des semaines et des mois écoulés, à peine conscient de l'alternance du jour et de la nuit, des saisons chaudes et froides qui se succédaient. Mes brûlures finirent par cicatriser, sans que j'ose entrevoir mon reflet dans les plans d'eau des mares où je venais procéder à une toilette sommaire. Mon uniforme avait été lui aussi dévoré par le feu. Je vivais donc nu, seulement couvert de crasse, me nourrissant de baies et de champignons avalés crus, des rares pièces de gibier que je parvenais à attraper et dont je déchirais la chair avec mes ongles, mes dents, et

buvais le sang chaud comme un nectar revigorant.

Parfois, un bûcheron, un chasseur, me rappelaient l'existence du monde, des hommes et leur minable ronde effectuée de la naissance à la mort. Je parvenais à les fuir aisément, car ils étaient le plus souvent âgés, assumant le rôle des fils engagés au combat ou tombés déjà sous les balles prussiennes. Mais les vieux n'étaient pas les seuls à échapper à la guerre. Les plus jeunes également, qui continuaient leurs jeux malgré le malheur d'une mère privée de son mari, ou bien à cause de lui, pour montrer au destin qu'ils se moquaient de ses mauvais tours. Ainsi les enfants d'un village voisin couraient-ils les bois aux beaux jours. Armés de bâtons taillés en forme de fusil, ils se livraient à des attaques bruyantes et joyeuses, parsemant leurs champs de bataille de cadavres temporaires, qui finissaient toujours par se relever. C'est en les observant que j'en vins à me rappeler ce que j'étais. Oui, voir se redresser ces morts imaginaires me fut l'évident rappel de ma condition. Je me souvenais du couvoir, de l'entraînement prodigué, du conditionnement de mes frères, de nos missions derrière les lignes ennemies, enfin de l'odieuse trahison de notre créateur...

Mon désir de vengeance se manifesta avec une vigueur renouvelée. Je devais absolument retrouver Winston et lui faire payer son ignominie. Dans l'état de confusion qui était le mien, je ne songeais pas aux difficultés qui se dresseraient en travers de mon chemin. J'allais employer les ruses qu'on m'avait apprises pour me fondre dans les rangs de notre armée jusqu'à mettre la main sur l'individu responsable de mon malheur. Nos anciens sous-officiers sauraient me renseigner, et s'il me fallait forcer leurs aveux, j'y étais disposé.

On le voit, j'avais perdu tout sens des réalités. Je croyais que ma colère suffirait à guider mes pas, qu'elle était juste et de ce fait vouée à me porter avec succès jusqu'au terme de mon entreprise.

Dans une cour de ferme, je dérobai une chemise, un pantalon et une veste rapiécée parmi le linge mis à sécher, me coiffant un peu plus loin du vieux chapeau cabossé et troué d'un épouvantail. J'avais ainsi tout l'air d'un vagabond, un de ces chemineaux qui parcouraient les routes de campagne, louant leurs bras en échange d'un repas et d'un coin de litière dans la grange. Cependant j'évitais les villages, même les plus humbles hameaux, afin de ne pas provoquer la panique chez les populations civiles.

Je remontais peu à peu vers le nord, où j'avais abandonné la guerre l'année précédente, privilégiant les chemins à l'écart des grandes voies. Je croisais néanmoins des convois de plus en plus nombreux, composés de troupes fraîches en partance pour le front ou de blessés évacués vers les hôpitaux de l'arrière – des centaines de voitures et de camions, d'ambulances improvisées emplies de malheureux estropiés, défigurés, à moitié morts, mais qui auraient au

moins la chance de rentrer un jour chez eux plutôt que de pourrir dans la boue.

Quand au bout de quelques jours j'arrivai non loin d'Amiens, dans le bassin de la Somme, le soir tombait et l'écho des canonnades rythmait ma cadence. Je reconnus la voix de nos obusiers de quinze pouces, qui vomissaient leur rage sur les lignes ennemies. Ainsi les Britanniques avaient-ils lancé une offensive d'envergure. C'était déjà l'été de 1916, je le découvrirais bientôt, et la plus féroce des batailles depuis l'entrée en guerre venait de commencer. Nos troupes pilonnaient sans répit les positions prussiennes, anéantissant les tranchées sous un déluge de fer, sans affecter hélas les abris souterrains où se terraient les hommes du Kaiser. Les miaulements furieux, incessants, ponctués de soudains éclats de tonnerre, m'étaient une musique familière, une symphonie agréable à l'oreille, qui me donnait des ailes.

J'avancai, fasciné, dans cette nuit déchirée par les éclairs du feu de l'artillerie. Je suivais un chemin cabossé et sinueux à travers les prés en herbe. Par endroits, je m'enfonçais jusqu'aux chevilles dans une boue épaisse et froide. Il avait plu récemment, une de ces implacables averses qui détrempaient les paysages en quelques instants. Je n'y avais pour ma part prêté aucune attention. Mais l'intempérie s'était abattue avec assez de violence pour prendre au piège un véhicule qui ressemblait à une ambulance. Sans doute s'était-elle égarée de son convoi durant la journée. À présent, enlisée dans le bournier creusé d'ornières, elle était trop lourde pour se tirer du piège par ses propres moyens. Je la crus d'abord abandonnée, mais c'était une erreur. Quand j'arrivai à hauteur de la cabine du conducteur, je remarquai une silhouette menue recroquevillée sous une couverture, en travers du siège. Je m'en éloignai avec prudence mais pas assez de discrétion, car on se mit soudain à me héler :

— Monsieur ! Ne partez pas, s'il vous plaît !

Les mots prononcés en français n'avaient pour moi aucun sens. Je les retins pourtant, dans ce recoin de ma mémoire où tout trouve sa place si admirablement.

— J'ai besoin de votre aide, insista celle qui venait tout juste de se réveiller.

J'aurais pu l'ignorer, accélérer l'allure, disparaître dans l'obscurité, mais je n'en fis rien. Il y avait dans le ton employé une telle note de détresse que je restai planté, dans l'attente de la suite. Et puis c'était la première fois qu'une représentante de l'autre sexe m'adressait la parole. J'en étais d'autant plus perturbé que le timbre de cette voix claire m'en rappelait une autre, tout aussi mélodieuse, qui m'avait susurré en rêve des promesses d'amoureux, issues de mon défunt passé.

— Mon mécanicien s'est perdu sur la route d'Amiens, la faute à ces maudits détours imposés par l'offensive des Anglais. Non seulement nous nous sommes égarés, mais nous voilà embourbés. Gaspard est parti chercher du secours en fin de journée. Mais il ne doit plus y avoir grand monde dans les environs ; les fermes ont été évacuées je suppose. Enfin, il ne revient pas et je commence à m'inquiéter pour lui...

Je secouai la tête en signe d'incompréhension. La jeune femme poussa un soupir avant de fouiller sous le siège. Quelques secondes plus tard, le faisceau d'une lampe torche se promenait à mes pieds, remontait le long de mes pantalons. Je poussai un cri en ramenant mes bras devant mon visage.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Je ne voulais pas vous effrayer. Pardonnez-moi.

Elle reporta le faisceau sur la roue qui s'enfonçait le plus dans la gadoue, à l'avant, côté gauche.

— Quel gâchis... Ma première mission sur le front n'a même pas commencé qu'elle se termine déjà. Ah, maman sera fière, vraiment !

Sa voix se brisa sur un sanglot étouffé. Je restai statufié, hésitant à prendre la fuite, tandis que les tirs des canons redoublaient de sauvagerie quelques kilomètres plus loin. L'air chargé de moiteur tremblait au diapason des détonations. Mais les pleurs de cette demoiselle m'impressionnaient plus que le raffut des armes et je décidai d'œuvrer pour y mettre un terme.

Par gestes, je lui ordonnai de prendre le volant et de s'y cramponner. Sans tenir compte de ses avertissements, je lançai le moteur de quelques tours de manivelle, puis, arc-bouté solidement contre la carrosserie, je poussai sur mes jambes jusqu'à soulever l'engin, l'extraire de la flaque boueuse et l'écarter sur le bord du chemin, où il retomba en brimbalant sur ses essieux. Je mimai alors une accélération. La jeune femme m'obéit cette fois sans discuter. Mais les pneus patinèrent, incapables d'adhérer, projetant des gerbes d'une mélasse poisseuse dans toutes les directions. J'empoignai alors le châssis sous le nez camus du capot et tirai de toutes mes forces, hâlant pas après pas le lourd véhicule jusqu'à un endroit sec et à peu près plat. Certain qu'il pouvait se remettre à rouler, je tournai les talons. Je n'avais pas fait dix pas qu'une main légère se posait sur mon bras, me figeant sur place.

— Vous ne pouvez pas vous en aller comme ça ! Vous êtes dans un piteux état, par ma faute...

J'hésitai à la repousser, de crainte de la blesser, tant elle paraissait frêle sous son voile d'infirmière, mais quand elle apercevrait mes traits à la pâle lueur des cieux, l'horreur la ferait reculer, j'en étais persuadé et cela me désolait par avance.

Sauf que rien de tel ne se produisit.

— Venez avec moi, vous nettoyer un brin. C'est le moins que je puisse faire pour vous remercier.

Elle m'amena jusqu'à la porte arrière du véhicule. Il me semblait impossible de résister au poids pourtant insignifiant de sa main.

— Montez, reposez-vous. Vous pouvez vous allonger, si vous le souhaitez.

Il y avait une espèce de civière surélevée à l'intérieur, ainsi que des appareils en métal qui ne m'inspiraient guère, car ils m'évoquaient une version miniature du laboratoire de Winston. La jeune femme ressentit mon appréhension.

— C'est sans danger. Un simple dispositif de radiographie, pour le soin des blessés.

Elle ouvrit le placard scellé dans le fond, en sortit plusieurs serviettes propres.

— Je vais être obligée d'allumer, si ça ne vous dérange pas. Je n'y vois pas assez clair.

Comme je ne réagissais pas, elle tira le cordon et l'ampoule du plafond illumina l'espace exigu qui nous séparait. Je découvris son visage en même temps qu'elle, le mien. Le silence se prolongea durant de longues secondes, sur fond de canonnade soudain dénuée d'importance. La jeune femme me souriait sans manifester le moindre dégoût, juste un soupçon de tristesse qui me brisa le cœur.

— Vos blessures vous empêchent de parler, se méprit-elle. Peut-être vous ont-elles rendu muet.

Plus tard, je comprendrais qu'elle me prenait pour une gueule cassée. Sur le moment, je vis qu'elle me considérait comme n'importe quel blessé et qu'elle s'efforçait de dominer ses émotions. Ses mains ne tremblèrent pas lorsqu'elle m'essuya les joues, puis le front, les débarrassant du masque de boue qui les recouvrait.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, quel genre de boucher vous a donc opéré ?

Je lui retirai la serviette pour continuer à me décrasser, tandis qu'elle m'observait avec curiosité. Mon instinct me soufflait de ne pas m'attarder, cependant j'avais envie qu'elle pose encore les yeux sur moi, et d'y lire non pas de la pitié, mais un sentiment proche de la colère ou de l'indignation, comme on la ressent face à une injustice flagrante. On pouvait donc éprouver cela à mon égard ? On pouvait compatir au lieu de s'effrayer ? Cette découverte me troubla tant que j'en oubliai momentanément l'objet de ma quête.

— Mais je néglige les règles de la politesse, reprit-elle. Je ne me suis pas présentée. Je suis Irène, I-rè-ne, répéta-t-elle en détachant nettement chaque syllabe. C'est mon nom, vous comprenez ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête et conservai le silence.

— Savez-vous conduire un de ces engins ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint en tournant un volant imaginaire.

À nouveau, j'opinai.

— C'est le ciel qui vous envoie ! Il faut que je gagne Amiens pour avertir ma mère que tout va bien. Je ne peux pas attendre indéfiniment le retour de Gaspard. Je vous en prie, acceptez de prendre sa place, vous me sauverez encore une fois.

J'avais deviné le sens de sa supplique – ce n'était pas très difficile – et je me surpris à y répondre favorablement. Après tout, un léger détour ne me coûterait guère, et je pourrais quitter la ville avant l'aube, sans me faire remarquer...

Difficile de me tromper davantage, mais comment aurais-je pu le savoir ?

*

L'hôpital militaire ne payait guère de mine, improvisé dans les locaux désaffectés d'une école et déjà débordé par l'afflux des blessés. Des hommes et des femmes en blouse blanche s'agitaient d'un bâtiment à l'autre, dans une clameur incessante. D'ailleurs, tout Amiens semblait en proie à une vive excitation, pour ce que j'en avais pu juger derrière mon volant, tête baissée dans mon col, laissant au soin d'Irène les pourparlers avec les soldats disséminés aux carrefours, qui finirent par nous indiquer la bonne direction.

J'attendais avec impatience le retour de la jeune femme, partie à la recherche d'un médecin responsable. Je ne voulais pas m'en aller sans avoir pu lui exprimer ma gratitude pour sa bienveillance. Mais le temps passait et déjà les premières lueurs de l'aurore adoucissaient l'horizon. Lorsque Irène reparut finalement, je remarquai aussitôt son embarras.

— Désolée d'avoir été si longue. C'est un véritable branle-bas dans cet établissement ! Et on ne peut pas dire que j'y sois accueillie avec ferveur... Les chirurgiens se méfient encore des techniques de radiographie, quand ils ne les dénoncent pas comme d'inutiles dépenses de moyens... Mais je ne veux pas vous embêter avec mes soucis.

Elle essuya une larme furtive du bout des doigts et se reprit avant de poursuivre :

— J'ai pu joindre Paris par téléphone et rassurer ma mère. Ou plutôt être rassurée par elle... Si vous la connaissiez ! C'est une nature que rien ne peut abattre, aucune des épreuves envoyées par la vie... Non, rien ni personne n'effraie Marie Curie.

Je l'écoutai avec attention, même si son discours m'était en grande partie incompréhensible. Entendre le son de sa voix me suffisait.

— Même la défection de Gaspard ne semble pas l'affecter... Car personne ici n'a de nouvelles de mon mécanicien. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux, qu'il aura juste eu envie de se mettre à l'abri...

Elle haussa les épaules, lâcha un petit rire forcé.

— Voilà que je me fais du souci pour celui qui m'a abandonnée ! Quelle idiote, devez-vous penser...

Je m'arrachai à regret de cette conversation à sens unique. À peine avais-je posé un pied par terre qu'Irène s'interposait :

— Vous ne pouvez pas partir comme ça, vous devez être épuisé, et affamé aussi. Venez vous reposer au moins quelques heures. La salle de radiographie est à votre disposition, vous y serez tranquille. Je vous en prie...

Elle me suppliait presque et je n'eus pas le cœur de lui opposer un refus. Malgré sa bravoure apparente, Irène était comme la plupart des soldats expédiés au combat : quasiment encore une enfant (plus tard je découvrirai qu'elle n'avait que dix-neuf ans), obligée de se confronter au pire de l'existence.

Je la suivis donc dans le bâtiment principal. Les blessés s'y accumulaient à tous les étages, dans d'anciennes salles de classe et jusque dans les couloirs, répartis en fonction de la gravité de leur état. Les plus sévèrement atteints par les tirs de mitraille et les éclats d'obus étaient opérés dans l'urgence par des équipes harassées de fatigue, et qui paraient au plus pressé. Dans l'effervescence générale, personne ne prit garde à mon apparence. À vrai dire, beaucoup de patients étaient aussi salement amochés que moi.

Des caisses s'accumulaient du sol au plafond dans la pièce sans fenêtre où Irène me conduisit. Dans un coin, j'aperçus un appareil semblable à celui de son véhicule, ainsi qu'un châlit de fer. C'était à peu près tout.

— Voilà, c'est ici que je suis censée effectuer des miracles... Au moins, le matériel envoyé de Paris a-t-il été réceptionné en gare. Je devrai m'assurer qu'il n'a pas souffert du transport avant de convaincre ces messieurs de son utilité, qu'il est possible de sauver des vies par l'usage de clichés radiographiques correctement effectués...

Je commençais à percevoir une logique dans les explications qu'elle me fournissait. Je ressentais sa passion, son acharnement à surmonter les obstacles. Et plus elle me parlait, plus la musique particulière de son accent éveillait en moi un écho. Sa langue ne m'était en réalité pas totalement inconnue, comme je l'avais cru de prime abord. Dans ma vie précédente, je m'étais familiarisé avec le français, d'une façon qui m'échappait encore. Aussi d'infimes lueurs de compréhension s'allumaient-elles par intermittence dans les méandres de mon esprit. C'était peut-être la raison pour laquelle je ne me

résolvais pas à abandonner Irène, ce lien ténu avec une part enfuie de moi-même...

Comme elle m'y invitait, je m'allongeai sur le châlit et fermai les yeux pour faire semblant de dormir. Je l'entendis quitter la pièce à pas feutrés et je laissai peu à peu mes pensées dériver. J'étais en train de changer, déjà, sans bien m'en rendre compte. Il manquait toutefois un ultime coup de pouce du destin pour me transformer.

Irène – mon cher ange – n'allait plus tarder à s'en faire l'instrument.

*

Après un temps indéfini, elle revint les bras chargés de victuailles et de vêtements civils.

— Je vous ai dégotté une nouvelle tenue dans les malles du grenier. Ça n'est pas de la dernière mode, mais la taille devrait convenir, ou peu s'en faut. J'ai dû pas mal fouiller, vous êtes d'un gabarit peu commun... Et je me suis aussi procuré du vin, la piquette que l'on sert à nos braves, mais c'est toujours mieux que rien.

Tandis que je troquais mes nippes boueuses contre de solides vêtements de travail qui avaient dû appartenir au factotum de l'école, Irène organisa une plaisante dînette avec les moyens du bord. Je dévorai comme quatre les charcuteries au goût inestimable, surtout après mon régime des derniers mois. Et le vin me fit rapidement tourner la tête, sans quoi j'aurais peut-être décliné la proposition qui suivit le repas :

— J'aimerais vous examiner, si vous m'y autorisez. Oh, rien de très compliqué, soyez rassuré ! Je voudrais juste prendre quelques clichés radiographiques, des images de ce qui se trouve dans votre tête en particulier, afin de m'assurer que vous ne souffrirez d'aucune séquelle de vos opérations. En cas de besoin, il sera alors possible de corriger le travail des chirurgiens qui se sont occupés de vous, et de rectifier leurs erreurs... Je vous demande pardon si mes propos vous choquent, mais je dois à ma mère l'habitude de la franchise en toutes circonstances. Vous êtes à l'évidence tombé sur de mauvais praticiens, je peux m'en rendre compte malgré mon manque d'expérience. Et puis, pour être totalement honnête, je n'ai que vous sous la main pour m'aider à régler mes instruments. Le docteur B., c'est le chef de service, n'acceptera pas que je m'occupe de ses patients tant que mon appareillage ne sera pas performant. Or, chaque heure perdue, des garçons meurent sous le scalpel de ses médecins, faute de pouvoir déceler tous les éclats d'obus logés dans leur organisme, parfois très loin du point d'entrée et de la blessure apparente... Voilà de quoi il s'agit en définitive, sauver ceux qui peuvent encore l'être en leur

offrant le maximum de chances sur la table d'opération.

Le ton, plus que les mots, sut à nouveau me convaincre. Un peu ivre, je me rallongeai sur le châlit. Irène fixa alors une plaque rectangulaire sur un support de métal, d'un côté de ma tête, et de l'autre une sorte d'énorme ampoule oblongue, reliée par un fil torsadé à un boîtier doté de cadrans et de boutons.

— Restez immobile et détendu, il faut plusieurs minutes d'exposition avant que les rayons ne produisent l'image requise. Mais vous ne risquez rien, le procédé est indolore, je vous en donne ma parole.

J'avais confiance. Irène fit le noir dans la pièce, conservant seulement l'éclairage des voyants de son appareil. Un murmure électrique s'éleva bientôt, qui alla crescendo. La grosse ampoule émit une lueur vaguement phosphorescente et une onde chaleureuse me parcourut le cerveau. D'étranges sensations se manifestèrent successivement. J'eus d'abord l'impression de m'extirper d'un rêve, comme si tout ce qui s'était produit depuis mon premier éclair de lucidité, dans le couvoir, avait eu lieu à un niveau de réalité légèrement décalé. Puis de nouvelles connexions logiques s'établirent entre les zones de mon esprit – je pouvais littéralement sentir se nouer des liens en moi. Enfin, des images jaillirent à fleur de ma conscience, accompagnées d'odeurs, de sons et de goûts d'une incroyable précision.

Parmi ce flux torrentiel de visions intérieures, j'identifiai les visages de fantômes ravivés – mon père, ma mère, mes frères et sœurs, mes compagnons d'études, mon éphémère fiancée – et je versai des larmes sans pouvoir m'arrêter, autant de bonheur que de regrets. Ils me revenaient tous, avec tant de netteté, j'aurais pu les toucher rien qu'en tendant le bras, mais j'avais tellement peur de les effaroucher, de briser le sortilège, que je n'osais pas bouger...

— C'est bientôt terminé, m'avertit Irène.

— Non, pas déjà ! Continuez, s'il vous plaît !

J'avais presque hurlé, et surtout, dans la langue de Molière, dont l'usage me parut soudainement coutumier, *mais j'avais plusieurs fois traversé le Channel et visité la Normandie, ses vergers et ses hameaux paisibles, la Bretagne et ses côtes déchiquetées, rebattues par les vents, j'avais à maintes reprises effectué des travaux de cueillette et de moisson durant l'été pour gagner quelques sous, et trouver l'occasion de discuter avec de jeunes gars mal dégrossis, à la bouche un patois vigoureux, d'une richesse inouïe, sans jamais parvenir à les intéresser aux idées du père Marx dont ils se fichaient comme de leur première lichette de gnôle...*

— Vous parlez ! s'exclama Irène. Pourquoi n'avoir rien dit jusque-là ?

Je reprenais possession de moi-même, de cette intelligence qui

m'avait fait défaut au sortir du couvoir et supplantait l'instinct, je redevenais pleinement le jeune homme naïf, victime de ses idéaux, mort d'avoir refusé la guerre, mais prisonnier du corps monstrueux de Victor le non-né.

— C'est une très longue histoire, mademoiselle Curie. Une histoire incroyable, qui plus est. Si vous prenez le temps de l'écouter jusqu'au bout sans me traiter de fou, alors vous comprendrez. Et peut-être le cliché que vous venez d'obtenir saura-t-il vous convaincre que je dis la vérité. Car voyez-vous, cette tête mal couturée, grossièrement remodelée, n'a pas toujours été la mienne...

*

— D'après vos descriptions, la méthode de régénération des chairs et des tissus cervicaux élaborée par ce docteur Frankenstein implique de fortes charges électriques, fixées dans la matière par le bain matriciel du couvoir, résuma Irène une fois que j'eus terminé de tout (ou presque) lui raconter. L'inhibition de la plupart de vos facultés résultait sans doute de cette surcharge d'influx galvaniques. Le cerveau est un organe mystérieux et sensible aux moindres variations de son environnement. Sa stimulation électrique est étudiée depuis peu dans les meilleures écoles de médecine, aux fins de guérir certaines maladies mentales. Or il s'avère qu'un des effets des rayons X, décrits par leur inventeur, Wilhelm Röntgen, consiste à, je le cite : *« décharger les corps chargés électriquement »*. C'est une des premières leçons dispensées par ma mère à ses étudiantes manipulatrices en radiologie. J'en conclus à l'existence d'un lien de cause à effet. L'exposition au rayonnement a concouru au rééquilibrage des flux, en quelque sorte, et favorisé le déblocage de votre intelligence.

— Vous ne mettez donc pas en doute ma parole ?

Irène me renvoya un sourire las (j'avais longtemps parlé sans ressentir la moindre fatigue et je voyais bien qu'elle luttait contre l'endormissement).

— Vous êtes peut-être un grand fabulateur, mais vous ne pouvez pas avoir inventé ceci (elle désigna les cicatrices et les marques de brûlures sur ma poitrine dénudée et la moitié de mon visage), encore moins cela (elle brandit cette fois la plaque photographique qui avait capturé l'image des os de mon crâne). Un assemblage pareil... D'évidentes traces de découpe *post-mortem*...

— Cela ne vous effraie pas ? insisté-je, ébahi.

— Avant le début de cette horrible guerre, j'aurais été épouvantée rien qu'à l'idée d'un mort relevé de la tombe, peu importe de quelle manière. Mais depuis tout a changé. Et je vous vois, et je vous parle, et vous ne me paraissez aucunement menaçant.

— Mon aspect, cependant...

— N'impressionne pas plus que celui de très nombreux blessés de la face et autres malheureux estropiés. Vous êtes même avantagé par rapport à eux. Vous habitez un corps complet, extrêmement vigoureux. Je suis sûre qu'ils vous l'envieraient.

J'avais envie de la serrer dans mes bras à l'entendre me dénier ainsi toute forme de monstruosité, mais je me retins.

— Vous êtes une personne étonnante, Irène.

— Et c'est vous qui me dites ça ! s'esclaffa-t-elle. Mais je ne sais toujours pas comment je dois vous appeler ? Victor ou bien...

Elle laissa la fin de sa phrase en suspens. Je prononçai alors le nom d'un spectre, avec moins de difficultés que j'aurais pu le soupçonner :

— Arthur Davies n'est plus, officiellement. Cela ne pourra jamais se modifier. Le faire renaître sous mes traits s'avérerait même cruel pour ceux qui l'ont connu et trop rarement aimé. Je resterai donc Victor.

— Parfait pour un Français d'adoption ! Vous ferez illusion.

— Jusqu'au premier contrôle d'identité. Je reste à la merci de vos gendarmes ou de la police militaire britannique. S'ils me prennent pour un déserteur...

— Ils n'embêteront pas un mutilé de guerre, encore moins s'il continue de servir comme mécanicien d'une Petite Curie.

Je ne comprenais plus.

— De quoi s'agit-il ? lui demandai-je.

Ce fut alors au tour d'Irène de s'expliquer, entre deux bâillements :

— Des ambulances radiologiques conçues par ma mère avec l'aide de la Croix-Rouge et le Service de santé des armées, comme celle que vous avez tirée du borbier la nuit dernière. Il y en a dix-huit qui se promènent sur le front, au plus près des combats. C'est peu, mais chacune compte. Remplacez Gaspard au volant de la mienne et je me débrouillerai pour vous obtenir des papiers en règle. Vous seriez étonné de ce que le nom de Curie permet de réaliser quand on le glisse à l'oreille d'un fonctionnaire du ministère de la Guerre.

Je pris le temps de peser le pour et le contre. Je n'avais pas renoncé à retrouver et punir Winston comme il le méritait pour l'exécution des non-nés (je ne m'étais guère étendu sur ce sujet, tantôt, pour ne pas heurter la morale de la jeune femme). Si je pouvais circuler le long de la ligne de front sans être inquiété, avec une couverture officielle qui plus est, mes recherches aboutiraient plus rapidement. Et puis, comment me résoudre à abandonner Irène sans protection dans les zones de combat où elle comptait s'aventurer ? Je lui devais bien plus qu'elle ne semblait le croire, alors, s'il était possible d'acquitter ma dette tout en poursuivant ma quête, pourquoi hésiter ?

— J'accepte...

— J'émetts toutefois une condition, non négociable.

— Laquelle ?

Elle me toisa sans ciller.

— Vous n'êtes plus une machine de mort, Victor. Au contraire, vous entrez au service de la vie à mes côtés. Vous devez donc me promettre de ne plus jamais tuer, sauf face à l'ennemi, en cas d'extrême nécessité, mais jamais plus pour assouvir vos instincts.

Comment tant de résolution pouvait-elle s'afficher sur un joli minois de pas même vingt étés ?

Je jurai avec solennité de ne pas la décevoir.

*

Je poursuivis ainsi ma guerre dans le rôle de mécanicien d'une Petite Curie, quelques mois durant, jusqu'à la fin de l'année 1916. Je m'occupais principalement de l'entretien et de la conduite du véhicule tout en veillant sur la sécurité d'Irène, entièrement dévouée à la mission confiée par sa mère comme aux autres manipulatrices des appareils de radiologie. Tant que le docteur B. ne la prenait pas au sérieux (ce qui résultait autant de son jeune âge que de son caractère parfois ombrageux, qu'elle tenait paraît-il de sa célèbre génitrice, scientifique de renom et femme d'exception, mais j'aurai l'occasion d'y revenir), elle multipliait ses efforts en dehors de l'hôpital. Le danger ne l'effrayait guère. Les bombardements de l'aviation prussienne sur la région d'Amiens la faisaient juste pester pour ce qu'ils retardaient nos tournées, nous obligeant à des détours compliqués quand l'état des routes interdisait d'y circuler. Jamais je ne la vis trembler pour elle-même, jamais je ne l'entendis se plaindre du manque de confort, de sommeil, du travail harassant. Elle accueillait chacun des soldats blessés avec prévenance et douceur, les tranquillisait le temps de réaliser les clichés radiographiques transmis ensuite aux médecins des blocs chirurgicaux ambulants, nettoyait le sang et les saletés sans rechigner, désinfectait ses instruments, recommençait des dizaines de fois par jour...

La bataille de la Somme fut sûrement la plus coûteuse en hommes pour chacun des deux camps. Je ne pouvais m'empêcher de songer à la façon dont le bataillon F, ou mieux encore un régiment complet de non-nés, aurait pu affaiblir l'ennemi, le décimer par des raids ciblés, ininterrompus, et épargner des centaines de milliers de vies. Au lieu de quoi la grande boucherie se poursuivait, inutile dans ses effets – les modestes avancées de terrain réalisées un jour étaient perdues dès le lendemain.

Lorsque nous regagnions Amiens, il n'était pas question de prendre

du repos. Irène avait aménagé ses installations de l'hôpital et convaincu quelques médecins de la jeune génération de leur utilité. Elle enchaînait les séances de localisation radioscopique, pour employer le jargon adéquat, doublant les images sur la même plaque dans les cas les plus critiques (les lésions de la colonne vertébrale, par exemple) pour donner au chirurgien un effet de profondeur au millimètre de l'endroit où les projectiles s'étaient immiscés. Je ne sais combien de vie elle parvint de la sorte à sauver, mais nombre de garçons lui doivent assurément de pouvoir toujours marcher et se tenir debout.

J'étais admiratif de son dévouement, mais pas au point de la laisser se tuer à la tâche. Quand, exténuée, elle finissait par vaciller, je la portais jusqu'au réduit qui lui servait de chambre dans le fond d'un couloir et veillais sur son sommeil. Elle me rabrouait inmanquablement à son réveil car je lui octroyais plus que les deux ou trois heures dont elle prétendait se contenter. Puis, après avoir enfilé une nouvelle tenue et avalé un déjeuner sur le pouce, nous repartions pour une tournée mouvementée dans la campagne dévastée.

Au terme de plusieurs semaines d'un pilonnage massif, les environs d'Amiens n'avaient en effet plus rien de bucolique. Avec l'automne, les pluies noyaient ces tristes paysages crevés de cratères sous un déluge boueux qui affectait le moral des troupes. La baisse brutale des températures, amorcée dès octobre, aggrava encore la situation. L'approvisionnement du front devint difficile, les chemins de moins en moins praticables, et il fallut bientôt nous résoudre à ne plus effectuer de tournées, dans l'attente d'un hiver qui paralyserait les tranchées, du moins l'espérions-nous.

Ce fut au contraire le moment choisi par les Prussiens pour déclencher une contre-offensive foudroyante. Elle débuta par des raids aériens sur tout le bassin de la Somme, concentrés pour certains sur Amiens, ses hôpitaux et garnisons, ses entrepôts d'approvisionnement, ses usines et ses voies de chemin de fer, dans le but évident de raser ce bastion de l'arrière, qui verrouillait l'accès vers le sud et Paris, et affaiblir d'autant les positions alliées.

Dans le même temps, des escadrilles de vétérans de la Marne et de Verdun arrivèrent en renfort des « casques à pointe » qui étaient demeurés abrités dans leurs souterrains depuis l'été et brûlaient d'en découdre. Une double attaque eut lieu dans un mouvement de tenaille, au prix de sacrifices démentiels, perçant les lignes britanniques à l'ouest et françaises à l'est.

L'unité du front, jusque-là maintenue vaille que vaille, se volatilisa en moins de vingt-quatre heures. Les canons à gros calibre du modèle *Dicke Bertha*, dépêchés tout exprès depuis la Belgique et le nord de la

Lorraine, où ils avaient abattu plusieurs forteresses, y furent pour beaucoup. Leurs terribles obus de 42 centimètres de diamètre venaient en effet à bout des murailles les plus épaisses, et seuls les édifices conçus tout spécialement pouvaient leur résister. Mais Amiens n'avait à leur opposer que ses bâtisses traditionnelles, dont bien peu resteraient finalement debout.

Dans un climat de panique générale, l'évacuation de la ville et le rapatriement des blessés sur la capitale furent ordonnés par les officiers en charge des opérations. Le mouvement de débâcle qui s'ensuivit marqua un tournant décisif pour l'issue du conflit – en faveur de l'ennemi, faut-il le préciser ?

Je dus presque arracher de force Irène à ses appareils.

— Laissez-moi le temps de les démonter. Ils nous seront plus précieux que jamais à Paris...

— Encore faut-il y arriver. Et *vous* êtes plus précieuse que n'importe quelle binteloterie, mademoiselle Curie.

J'avais pris l'habitude de l'appeler ainsi quand je voulais la taquiner ou qu'elle m'exaspérait.

— C'est bien le moment de m'adresser des compliments !

Nous devions élever la voix pour nous entendre par-dessus le fracas des obus qui tombaient tout près de là. Le sol tremblait en permanence, les vitres des alentours avaient déjà volé en éclats. Irène capitula en grimaçant.

— Aidons au moins à transporter les derniers patients...

Les valides avaient pris la route de l'exode avec les civils peu avant le début du bombardement, dès l'annonce de la double percée du front, en début de matinée. Infirmières et médecins se démenaient avec l'énergie du désespoir pour sortir des salles de repos ceux qui n'avaient pas les moyens d'en partir sur leurs jambes. Tous les véhicules disponibles avaient été réquisitionnés pour les y entasser – voitures particulières, carrioles et charrettes attelées ou à main, et même des taxis parisiens, arrivés vers midi, après l'appel au secours du docteur B. à ses collègues des grands hôpitaux.

— D'accord, mais je vous interdis de vous exposer inutilement. Attendez-moi dehors !

Elle s'exécuta, à mon vif soulagement. Je parcourus les étages et eus le temps de tirer du lit quatre gars amputés de plusieurs membres avant qu'un tir bien ajusté ne pulvérise la toiture et une partie de la façade. L'explosion souffla une averse de gravats assez loin alentour. Le reste du bâtiment fut livré aux flammes, ainsi que les malheureux, personnels et patients, prisonniers des décombres.

Irène avait trouvé refuge sous notre camionnette. Sonnée, elle observait l'incendie se répandre. Un peu partout dans le quartier, des colonnes de fumée noire s'élevaient vers un ciel bas et plombé,

ajoutant à l'ambiance de fin du monde.

— Pourquoi détruire la ville ? me demanda-t-elle, les poings serrés. Cela a-t-il un quelconque avantage militaire ?

— Semer l'effroi parmi les populations est la plus vieille des techniques de guerre, répliquai-je avec amertume. Je suis bien placé pour le savoir.

J'installai à l'arrière les soldats impotents, leur recommandai de s'accrocher comme ils le pouvaient, et nous prîmes le chemin de l'exil vers Paris, tandis qu'Amiens brûlait, première d'une longue liste de cités martyres des canons géants et des bombes (encore « propres » à cette date) du Kaiser.

Parcourir les cent cinquante kilomètres jusqu'à la capitale ne fut pas une sinécure. La route était encombrée de fuyards qui allaient le plus souvent à pied, le dos chargé de bagages parfois surprenants (certains transportaient une horloge, une commode, un bahut...), poussant des brouettes dans lesquelles avaient pris place leurs enfants, des vieillards, guidant tant bien que mal des bêtes affolées par ce déferlement. Pour ne rien arranger, l'aviation prussienne entreprit de harceler la colonne et il fallut à plusieurs reprises nous arrêter pour mettre les blessés à l'abri sur le bas-côté pendant qu'on nous mitraillait du ciel. Heureusement, à l'approche de la nuit, les biplans cessèrent leur jeu sordide, non sans avoir causé de très nombreuses victimes, dont les cadavres nourriraient les corbeaux.

Nous roulâmes une partie de la nuit, tous feux éteints, à faible allure, dans un silence pesant. La sauvagerie de l'attaque m'avait laissé songeur. Il apparaissait clairement que les troupes du Kaiser adoptaient une tactique plus agressive, et je me demandai dans quelle mesure elle ne constituait pas une réplique aux actions du bataillon F. Avec l'intelligence, la culpabilité revenait me tarauder.

Au petit matin, nous entrions en ville par Saint-Denis. Je suivis les instructions d'Irène pour gagner au plus vite le Grand Palais, transformé en un vaste et bruyant hôpital militaire. Nous y déposâmes nos passagers, secoués mais vivants, au milieu d'un véritable pandémonium de soldats alliés rassemblés sous l'immense verrière du vaisseau principal. Puis, alors que nous respirions un peu d'air frais des bords de Seine, encore émus des événements de la veille, Irène me fit de but en blanc une proposition :

— Venez avec moi à la maison. Ce n'est pas très loin, quai de Béthune, sur l'île Saint-Louis, il n'y a qu'à suivre la berge. Maman sera enchantée d'enfin vous rencontrer.

— Pourquoi enfin ? m'inquiétai-je. Vous lui avez parlé de moi ? Que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai répété tout ce que vous avez bien voulu me confier, m'avoua-t-elle sans hésiter. Rassurez-vous, votre secret est bien gardé.

Marie Curie sait plus que quiconque tenir sa langue. Mais dès que vous la connaîtrez, vous comprendrez qu'il est impossible de rien lui cacher.

C'est ainsi qu'une vingtaine de minutes plus tard je pénétrai chez la femme qui allait changer le cours de mon histoire.

*

Marie Curie n'était pas très grande, encore moins que sa fille aînée (Irène avait une cadette, Ève, d'un tempérament plus artistique et réservé), mais elle dégageait une telle aura de détermination qu'on la croyait physiquement plus impressionnante. Je décelai une profonde mélancolie dans son regard gris-bleu, d'une déroutante acuité – quand ces yeux-là se posaient sur vous, sans la moindre trace d'hésitation ou de gêne, ils donnaient l'impression de lire dans un livre ouvert.

— Soyez le bienvenu, Victor. Irène m'a beaucoup parlé de vous. J'étais impatiente de faire votre connaissance.

Elle embrassa sa fille aînée, sans inutiles effusions, puis nous recommanda de déposer nos habits souillés avant de procéder à un brin de toilette tandis qu'elle nous préparait une collation. Elle envoya même sa cadette chez une couturière, récupérer de vieilles chemises, une veste et des pantalons adaptés à ma taille. Bientôt, nous nous assîmes autour d'une table assez copieusement garnie, malgré les privations qui commençaient de frapper Paris.

Ève, Irène, Marie, toutes trois me jetaient des coups d'œil à la dérobée pendant que je mangeais, m'obligeant à l'usage des couverts pour la première fois depuis longtemps. Je retrouvai cependant mes anciennes bonnes manières sans trop de difficultés, sinon que mes mains épaisses, calleuses et boursouflées, n'avaient pas l'adresse spontanée des anciennes.

— Comment envisagez-vous l'avenir ? interrogea à brûle-pourpoint la maîtresse de maison. Le vôtre, Victor, en premier lieu.

La question me surprit.

— Je n'y ai jamais vraiment songé.

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Une fois vengée l'exécution de mes frères non-nés, que me restait-il à espérer ? Impossible de reprendre ma place dans la société !

— Je verrai après la guerre, biaisai-je. Si elle se termine un jour...

Marie eut un rictus désenchanté.

— Au train où vont les choses, elle peut durer jusqu'à épuisement du nombre de combattants. C'est ce que craignait Churchill, certainement. Je ne saurais lui donner entièrement raison d'avoir agi comme il l'a fait... Ranimer des jeunes gens morts pour qu'ils deviennent des tueurs insensibles, l'idée est exécrable de prime abord.

Et pourtant, je ne peux en vouloir à celui qui l'a eue, s'il souhaitait épargner plus de vies. Cette guerre nous force à repousser toujours plus loin les limites du concevable. Qui sait à quelles extrémités elle finira par nous conduire ?

J'attendis, silencieux, de découvrir où elle voulait en venir.

— Le futur que j'envisage pour ma part me terrifie, Victor, avoua-t-elle alors. J'étais d'une nature résolument optimiste dans ma jeunesse, pourtant. La science recelait tant de promesses pour l'amélioration du sort des gens de toutes conditions... Nous pensions, avec d'autres, parmi lesquels mon défunt mari, Pierre, que le siècle naissant serait celui du progrès et d'un bonheur toujours croissants. Fallait-il être naïfs, vraiment !

— J'ai eu moi aussi ce genre d'emportements. Aujourd'hui, je ne sais plus quoi penser. J'ai recouvré depuis peu la capacité de réfléchir. Je suis encore comme un enfant. Je veux croire à demain, mais j'hésite à m'y projeter. Je vivrai les prochains événements tels qu'ils se présenteront.

— Cela semble plus sage. Vous aurez toujours votre place à cette table, tant que vous le désirerez. Vous êtes bien sûr libre de partir, de poursuivre la chimère qui vous obsède...

Je me demandais ce qu'Irène avait pu lui raconter, ce qu'elle avait deviné de mes intentions, tiré comme conclusions de mes partielles confessions. Je me sentais mis à nu, sondé par une intelligence si vive que rien ne pouvait lui échapper, une telle conscience des réalités qu'il n'y avait plus en face qu'à s'incliner.

— Mais je vous incite à reconsidérer vos motivations, continua Marie d'une voix égale et douce, où ne perçait nul reproche. Vous avez eu une chance inouïe. Pourquoi la gâcher à courir après une vengeance qui ne vous apportera jamais satisfaction ? Vous avez désormais le devoir de vivre, et seulement celui-là. Pour la mémoire de ceux qui n'ont plus ce choix. Moi-même, c'est ainsi que j'aborde désormais l'existence : au service des vivants.

— Et vos craintes pour l'avenir, là-dedans, que deviennent-elles ?

— J'y puise l'énergie qui me maintient debout. Si j'abdiquais maintenant, le pire serait certain. Or c'est de la lutte de chacun, à sa plus ou moins modeste mesure, que dépendra l'issue du conflit. Je ne parle pas ici du combat par les armes, il est déjà perdu, de quelque bord qu'on l'envisage. Non, Victor, j'évoque une bataille autrement définitive, celle des femmes, des enfants, des vieillards, des blessés qui auront à reconstruire le prochain monde sur les décombres de celui-ci. Tout se joue dès à présent, loin du front. C'est à nous d'indiquer la direction à prendre aux nouvelles générations.

Le discours me toucha, car il ne s'embarrassait pas de vaines promesses. Il était celui d'une femme privée de ses illusions mais pas

de ses forces, et qui par son exemple démontrait un courage exemplaire. En dirigeant d'abord le laboratoire de physique et chimie de l'Institut du radium, puis en y ouvrant une école pour former des manipulatrices en radiologie et en expédiant, enfin, des véhicules de secours au plus près des besoins, sur le terrain, elle prouvait au quotidien la qualité de ses engagements, beaucoup plus que la plupart des hommes en portant l'uniforme, et sans avoir besoin de se mettre en avant. Mon admiration ne fit dès lors que croître pour une si épatante personne. À certains égards, on peut considérer qu'elle me devint un modèle maternel, prenant la suite du père de substitution qu'avait été Winston avant de déchoir du rôle. Marie Curie, elle, du temps que je la fréquentai, ne devait jamais me décevoir, même affaiblie par l'insidieuse maladie qui la rongea de l'intérieur et finirait par l'emporter, quelques mois après l'armistice, dans un sanatorium de Haute-Savoie où elle avait trouvé refuge au milieu de l'été 1934.

Mais avant d'en arriver là, nous vécûmes elle et moi une relation faite de respect et, j'ose le croire, d'amitié réciproque, dans les emballements successifs d'une époque tourmentée. À son invitation, je m'installai quai de Béthune, sous les toits du grenier, où je m'aménageai un antre pour l'étude. En effet, au contact des Curie, je fus vite saisi d'une frénésie d'apprendre dans tous les domaines, de combler mes lacunes et de mettre au défi l'intelligence qui m'était revenue. Je me mis donc à lire tout ce qui me tombait sous la main – sciences et littératures, je ne négligeais rien de ce que mes bienfaitrices me conseillaient. Mes heures de solitude furent ainsi consacrées à parfaire mon éducation avec les meilleurs professeurs et les plus grands poètes de chaque civilisation.

Cependant je ne me retirai point du monde et de ses contingences matérielles. Je continuai de servir de mécanicien à Irène ou bien Marie elle-même, quand elles reprenaient leurs tournées des hôpitaux de campagne, mais cela ne put durer bien longtemps.

Au début de l'année 1917, au terme d'une résistance farouche des armées britannique et française, le front s'était stabilisé à hauteur d'une ligne Soissons-Compiègne-Beauvais-Rouen (mais, à l'est, Reims était tombé ainsi que Châlons, livrées d'après les témoignages au même sort qu'Amiens : l'anéantissement). Seulement, la pression exercée par l'afflux constant de troupes prussiennes menaçait de faire céder les lignes, fragilisées, à tout moment. Cela se produisit durant l'automne, après l'éclatement du front de l'est et la désaffection des Russes, comme vous le savez sûrement.

Paris était morose, qui se préparait au pire.

Et le pire arriva, précédé par l'hiver de 1917-1918, annonciateur de tempêtes sans précédent.

Je passerai sur les détails de la première des Années noires et de l'interminable siège imposé aux Parisiens, en comparaison duquel celui de 1870 devait paraître insignifiant. Les armées en déroute, britannique et française pour l'essentiel, plus quelques reliquats de petites nations d'Europe septentrionale aujourd'hui disparues (qui se rappelle la Belgique, le Luxembourg ou bien les Pays-Bas ?), vinrent gonfler les effectifs de la population, et c'est une ville grouillante d'uniformes qui se trouva soumise au blocus et aux bombardements, unique îlot de résistance dans la moitié nord du pays, au-dessus de la ligne de démarcation tracée à hauteur de Tours et de Dijon.

Si les hauts commandements militaires n'avaient été pris au piège de la nasse parisienne, auraient-ils exigé la poursuite du combat pendant autant d'années ? La fierté des galonnés n'ayant d'égale que leur piètre compétence stratégique, Foch, Nivelle, Pétain et toute la clique des officiers supérieurs s'obstinèrent à refuser de déposer les armes, dans l'attente d'un miracle qui jamais ne survint.

La vie s'organisa dans cette vaste garnison qu'était devenu Paris, soumis aux lois martiales. Le ravitaillement, en premier lieu, posait évidemment problème. On fit bientôt la chasse à tout ce qui portait plumes et poils, du fin fond des égouts jusqu'aux cimes des platanes. Des élevages de rats, de chats, de chiens et de pigeons apparurent un peu partout, et la moindre surface de jardin, public comme privé, fut réquisitionnée pour y semer les graines de tout ce qui acceptait de pousser d'à peu près comestible. On éventra des rues pour y planter du blé, tandis que les pavés consolidaient les fortifications. L'aviation alliée multipliait les parachutages de denrées, à ses risques et périls, la nuit le plus souvent, chaque largage donnant lieu à un début d'émeute qu'il fallait juguler avant que le sang coule. Et par-dessus tout ça, les obus de gros calibre tombaient avec des sifflements moqueurs à n'importe quel moment, donnant le signal de la course vers les abris souterrains, en particulier les couloirs et les stations du métropolitain. Néanmoins, Paris ne connut pas de pilonnage systématique dans les premières années de siège. Les Prussiens prévoyaient déjà de s'en emparer intacte, ou quasiment, pour en faire le pendant de Berlin de ce côté-ci du Rhin, comme elle le deviendra à compter de 1933.

C'est dans ces conditions, terribles à première vue, que je vécus parmi mes moments les plus sereins. La faim, le froid, la peur m'étaient indifférents. L'agitation des hommes me le devint également. Reclus dans mon grenier, je m'extrayais de leurs jeux belliqueux jusqu'à atteindre un état de plénitude que rien ne devait troubler de longs mois durant – pas même l'apparition de la grippe

espagnole en 1919, dont les ravages furent cause d'un nouvel enlèvement du conflit, le virus se propageant sans souci de nationalités sur tout le territoire et en dehors de ses frontières, doublant pour le moins le nombre déjà élevé des victimes de la guerre.

Je ne me préoccupais plus de personne, sinon de Marie et ses filles, accaparées alors par les soins des blessés et des malades du gigantesque hôpital à ciel ouvert en quoi s'était transformé Paris. Je les accompagnais aussi souvent que possible jusqu'au Grand Palais, le visage protégé par une bande de gaze comme la prophylaxie en imposait la mode, pour m'assurer de leur sécurité – trois femmes seules au milieu d'une faune de soldats désœuvrés, privés du réconfort de la chair sinon dans les bordels où il fallait troquer son plaisir contre un peu de nourriture, la tentation était irrésistible pour certains, et les autorités militaires fermaient le plus souvent les yeux sur les abus de ces satyres, surtout des galonnés.

Des milliers de patients s'entassaient désormais sous la grande verrière et dans les salles annexes de l'édifice devenu un mouiroir, faute de traitement efficace contre la grippe. De jour en jour s'emplissaient les cimetières, où l'on avait creusé de nombreuses fosses communes bien vite rebouchées pour éviter la catastrophe sanitaire, et les cadavres continuaient d'affluer. Voilà en quelles circonstances le destin, cruel et facétieux, me remit en présence de celui que j'avais réussi à chasser de mes pensées.

Trois années s'étaient écoulées depuis le gazage des miens et l'incendie de la grange. Marie m'avait convaincu de renoncer à la vengeance, mais sitôt que j'aperçus Winston, amaigri, le teint blafard, dévoré par la fièvre, délirant à moitié sur son bout de paille, un vertige me saisit et mon cœur s'emballa. C'était lui, aucun doute à avoir, d'ailleurs le manteau dans lequel il s'enveloppait en grelottant portait aux épaules des galons de colonel des Royal Scots Fusiliers. Je restai quelques instants interdit, stupéfait, mais je me repris avant qu'Irène, seule avec moi ce jour-là, ne remarque mon désarroi.

Était-il juste de laisser la maladie l'emporter en punition de ses crimes ? Il m'apparut soudain impossible de me contenter de cette fin pour lui, d'autant que j'étais désormais en mesure de l'entendre s'expliquer, sinon de le comprendre. Je pris donc ma décision avant de regagner promptement l'île Saint-Louis. Là, je me livrai aux préparatifs indispensables, profitant de l'absence de Marie et ses filles. Puis, le soir venu, je me glissai discrètement hors de l'immeuble, un brassard à croix rouge autour de la manche, et je procédai en moins d'une heure à l'enlèvement de Churchill, sans rencontrer d'opposition.

Lui-même était trop faible pour résister. Il avait perdu beaucoup de poids et ne demeurerait conscient qu'à grand-peine. Je craignis même qu'il ne meure avant d'avoir pu me reconnaître et parler. Mais la

Providence était de mon côté. J'installai mon « invité » sous d'épaisses couvertures dans le coin le plus douillet du grenier, et je veillai sur lui pendant toute sa convalescence, le nourrissant de bouillon à la cuiller, le forçant à boire l'eau de pluie que je récoltais à la gouttière avant de la faire bouillir, lui administrant à petites doses quelques-uns des remèdes tirés de la pharmacie de Marie, et jusqu'à quelques gouttes d'une bouteille de rhum découverte dans le placard de la cuisine, qui eurent pour effet de ramener des couleurs aux joues de mon patient.

Une quinzaine de jours plus tard, frissons et tremblements s'étaient évanouis. L'œil toujours morne, Winston avait repris quelques forces, assez pour réclamer de l'alcool d'une voix plutôt ferme.

— Le verre du condamné, me lança-t-il du fond de sa couchette. J'y ai droit, tu ne crois pas, Victor ?

— Tu ne mourras pas. Pas encore, pas de ma main. J'ai promis de ne plus tuer. Je ne ferai pas même d'exception pour toi.

— J'ai cru être déjà passé sur l'autre rive quand je t'ai vu penché à mon chevet... Ainsi, tu n'es pas mort, Aldrich ne mentait pas.

— Le sergent m'a épargné, confirmai-je. Dans un sursaut de dignité, je suppose, au dernier moment.

— Ça ne lui aura pas porté chance, ricana Winston. Il est tombé pendant qu'on se repliait sur Paris. Il ne reste plus que toi et moi du bataillon F. Mais tout n'est pas perdu.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Donne-moi cette bouteille que tu caches et je te le dirai.

Je lui remis le rhum, l'aidai à approcher le goulot de ses lèvres exsangues.

— Lloyd George est un imbécile, maugréa-t-il après avoir avalé plusieurs gorgées. C'est lui qui nous a lâchés... J'ai été contraint d'obéir. Mais je n'ai pas joué mon dernier atout. Qu'as-tu fait de mon manteau ?

— Il est là, le rassurai-je en désignant l'habit suspendu à une poutre, songeant qu'il avait perdu l'esprit.

— Fouille sa doublure, Victor. Tu ne seras pas déçu.

Je m'exécutai et découvris plusieurs liasses de feuillets réparties dans le dos et les revers. La lueur de ma lampe révéla les formules alchimiques ainsi que les croquis tracés à l'encre noire, défraîchie avec le temps.

— Les carnets du docteur...

— Ils ne m'ont jamais quitté. Je les connais par cœur. Avec eux, nous pouvons répéter l'expérience.

— Faire à nouveau se lever l'armée des morts...

— Et briser le blocus, semer l'effroi parmi l'ennemi, désenclaver Paris, repousser les Prussiens vers le nord !

— C'est du délire. D'abord, les carnets ne suffisent pas. Il faut

disposer d'un couvoir.

— J'ai le modèle originel à ma disposition, à l'abri dans mes quartiers. Il suffit de quelques jours pour le réassembler. Bien sûr, la question de l'approvisionnement en électricité mérite d'être creusée, mais on doit pouvoir détourner de l'énergie des ministères qui en disposent...

— De la folie, le coupai-je. Ça n'a jamais si bien porté ce nom.

Une ombre passa sur le visage creusé de Churchill.

— Tu as changé, Victor, remarqua-t-il alors.

— Pas seulement moi. Le monde entier. Il n'a plus besoin de nous pour contribuer à son malheur. Encore moins du docteur Frankenstein. C'est terminé, Winston. Pour nous deux, en tout cas.

Il voulut protester, mais je ne lui en offris pas l'occasion. Je l'enfermai à double tour et gagnai le salon pour y attendre le retour de Marie, plus tard dans la soirée.

— Je dois vous parler de quelque chose.

— J'attendais que vous y consentiez. Vous m'auriez déçue à conserver le silence sur vos activités du grenier.

— Vous êtes au courant pour Winston ?

— J'ai remarqué la disparition de certains médicaments. Ainsi que d'une réserve de rhum. Et vous n'avez besoin ni des uns, ni de l'autre. La conclusion s'imposait donc. Enfin, pour ne rien vous cacher, j'avais pris mes renseignements depuis quelque temps. Je savais que les rescapés du régiment commandé par Churchill avaient trouvé refuge à Paris. Mais j'espérais que vous ne l'apprendriez jamais. Il a fallu que la grippe s'en mêle...

— Vous ne m'auriez rien dit si ça n'avait pas été le cas ?

— À quoi bon, Victor ? Le passé est révolu. Comment se porte-t-il ?

— Il est tiré d'affaire, pour le moment.

— Comptez-vous le garder prisonnier longtemps ?

— Nous le sommes tous des Prussiens, lui rappelai-je. Cela ne dépend pas que de moi.

— Clemenceau a négocié le transfert des malades et des blessés dans la zone sud, en accord avec Foch et Pétain. Un convoi médical sera organisé, sous l'égide de la Croix-Rouge. Vous devriez profiter de l'occasion.

— Et vous abandonner aux rigueurs du siège ?

— Et vivre tant que vous le pouvez, me corrigea-t-elle. Vous ne me devez rien, Victor. J'ai apprécié votre compagnie, Irène et Ève aussi, mais cette guerre n'est plus la vôtre. L'a-t-elle d'ailleurs jamais été ?

Je laissai la question en suspens. Les jours suivants, je me préparai au départ et à ce que serait ma prochaine vie. Je ne pouvais libérer Winston, au risque qu'il incite les autorités à retenter l'expérience de la régénération, en désespoir de cause. Il n'y avait plus qu'une

solution : le garder avec moi, sous constante surveillance, jusqu'à la fin de ses jours. En cela, je demeurerais fidèle à la parole donnée à Irène. Enfin, ma décision prise, je devais encore m'assurer que personne, à l'avenir, ne jouerait les apprentis sorciers avec le matériel de laboratoire transporté sur le front et jusque dans Paris. Pour cela, l'aide de Marie Curie me serait indispensable, une dernière fois.

Je lui exposai ma requête en quelques mots. Elle y consentit volontiers. Nous nous rendîmes là où Winston, en compagnie d'autres officiers des corps d'armées britanniques en déroute, avait posé bagages quelques mois plus tôt. Si les hommes de la troupe se contentaient de bivouacs dans des fabriques désaffectées, des cours de caserne ou des parcs publics, on avait réquisitionné pour leurs supérieurs plusieurs hôtels particuliers des arrondissements les plus huppés, pour la plupart inoccupés, car leurs propriétaires avaient trouvé refuge du côté de la Riviera ou à Monte-Carlo dès que la menace avait pesé trop fort sur la capitale.

C'est dans les caves d'une de ces somptueuses résidences que nous attendaient les caisses contenant les éléments du couvoir. Je me chargeai de les transporter jusque dans notre Petite Curie tandis que Marie présentait ses condoléances aux locataires pour la perte d'un des leurs. Ainsi, officiellement, le colonel Winston Leonard Spencer-Churchill avait-il trépassé des effets de la grippe espagnole, et son corps reposait avec des centaines d'autres dans une des fosses du Père-Lachaise. Personne ne s'aviserait de contester cette version, encore moins de vérifier qu'elle correspondait à la réalité.

*

Une semaine plus tard, je fis mes adieux à Marie, Irène et Ève Curie. Inutile de m'étendre sur l'émotion du moment. Nous savions tous les quatre que nos chemins ne se croiseraient plus (encore que cela ne s'avérât pas tout à fait exact). Pour ma part, je jurai de ne jamais les oublier, avant de couper court aux effusions.

Puis je joignis l'ambulance cédée par Marie au convoi de la Croix-Rouge, qui s'étendait tout le long du boulevard Saint-Michel, en direction des Maréchaux et de la porte d'Orléans. À l'arrière, ficelé à sa civière, Winston ronflait comme un bienheureux, sous l'effet d'une piqûre de solution anesthésique. J'emportais également de nombreuses bouteilles d'alcools variés et de quoi prendre des notes, stylos, encre et cahiers. L'idée m'était en effet venue de réclamer une confession écrite, la plus précise possible, à mon passager, de façon à pouvoir m'immerger dans ses pensées, comme je l'avais fait dans mon grenier avec les grands auteurs des siècles passés, et saisir les raisons qui l'avaient poussé à agir depuis le début de la guerre.

Ensuite commença l'interminable exode vers les camps de réfugiés de la zone sud. L'accueil réservé par les populations à notre colonne d'éclopés et de souffreteux ne fut pas celui auquel on se serait attendu. Nul enthousiasme, pas de vivats, bien peu de compassion, beaucoup d'indifférence, voire de l'hostilité. Nous rappelions jusque dans nos corps le mal enduré par tous, le lourd tribut payé par une nation saignée à blanc depuis près de sept ans. Et puis, n'étions-nous pas le reliquat de ces armées qui avaient failli dans leur tâche de défense des frontières ? Nous portions donc les marques du déshonneur en plus de nos stigmates, et cela nous fut reproché, parfois par des huées, plus souvent par des regards gênés, dans chacune des campagnes traversées.

Il faut aussi se souvenir que les caisses de l'État étaient vides, asséchées par l'effort de guerre, en France comme en Angleterre. Les gouvernements n'avaient plus les moyens d'entretenir les camps, laissant ce soin à quelques donateurs privés, qui s'achetaient ainsi une bonne conscience. Même les réseaux de rapatriement des soldats britanniques ne fonctionnaient qu'au ralenti. De très rares navires étaient affrétés depuis Bordeaux ou la Méditerranée, d'autant que les U-boots prussiens régnaient en maîtres sur les mers d'Europe, isolant de plus en plus le Royaume-Uni.

C'est pourquoi jusqu'à la fin des combats, de plus en plus sporadiques, et l'entrée des Prussiens dans Paris au terme d'un siège prolongé, je nous fis oublier, d'un camp l'autre, au cœur des régions les plus reculées et sauvages de la France profonde, anonymes parmi les dizaines de milliers de *tommies* abandonnés à leur sort.

Winston s'attela à la rédaction de ses mémoires, mais l'exercice lui était laborieux car sa raison commençait à montrer des signes de faiblesse, et après avoir noirci quelques dizaines de pages de son carnet, avec un certain enthousiasme, il s'interrompit sur un épisode peu flatteur pour sa réputation, incapable de poursuivre. Les privations de nourriture, le manque d'alcool, les effets imprévus de la grippe espagnole sur son cerveau tourmenté, l'échec, surtout, de ses tentatives d'influer sur le cours de l'Histoire, tout concourait à le miner, et il ne devait plus bénéficier que de rares instants de complète lucidité au fil des années.

Nous devons encore affronter une ultime épreuve avec l'envahissement de la zone sud et le refoulement des Britanniques hors du continent, au détour des années 1930, prélude à l'instauration du protectorat de Berlin. C'était pour nous l'occasion inespérée de renouer avec le sol natal en nous mêlant au flot dépenaillé des combattants vaincus et expulsés jusque sur les rivages de leurs îles par une force d'occupation résolue à se montrer magnanime, mais qui n'avait de toute façon pas l'envie de s'embarrasser d'autant de

prisonniers.

Une trêve marine autorisa donc la traversée du Channel. Nous figurions avec Winston parmi les spectres revenus hanter les insulaires, rappeler à l'Empire sa défaite, quand bien même la capitulation n'était pas au programme.

Ah, l'imbécile obstination des patriotes qui n'ont pas connu le front !

Elle devait déboucher sur le catastrophique épisode final du conflit, quand la flotte des zeppelins reçut pour mission de faire subir à Londres le pire des outrages...

« *La folie de Winston* » – extrait 5
(version non censurée et révisée)

par Edmond Laroche-Voisin,
professeur honoraire des Facultés de Paris et Berlin

Victor s'était tu, les yeux dans le vague, sur les lèvres un rictus indéfinissable.

— Vous avez donc rencontré Irène Joliot-Curie longtemps avant qu'elle ne prenne la tête de la mission internationale, remarqua Isabelle.

— Je ne l'avais pas vue depuis quarante ans. Imaginez ma surprise quand je suis venu rôder aux abords du campement des intrus et que je l'ai reconnue, malgré le passage du temps...

Il poussa un soupir.

— Je me suis introduit sous sa tente pour y déposer un billet convenant d'un rendez-vous dans les ruines de Westminster, un endroit qui m'est particulièrement cher, où j'aime à me recueillir en solitaire. Je voulais lui faire savoir que j'étais toujours en vie, la rassurer à mon sujet. Hélas, il a fallu que ce vieil idiot d'Américain la poursuive jusque-là de ses assiduités ! Ils ont entamé une âpre discussion et je me suis éclipsé avant d'être repéré, sans avoir le temps de récupérer les manuscrits que j'avais cachés...

— Hemingway a trouvé votre récit de guerre au pied de l'autel, intervins-je à mon tour. Et les agents prussiens ont procédé à d'autres fouilles du site et mis la main sur le début des mémoires secrets de Winston.

— J'ai été imprudent de m'en séparer ; mais ça remonte à plus de vingt ans, je les avais presque oubliés. J'ai rédigé mes pages peu après le bombardement de Londres, quand j'ai pris la décision de nous isoler là où je pensais qu'aucun homme – ni aucune femme ! – ne mettrait plus les pieds avant très, très longtemps. J'ai péché par excès de confiance. Mais comment aurais-je pu me douter qu'à Berlin on se rappelait des « démons » du bataillon F ?

— C'est peut-être une coïncidence, avançai-je, hésitant. Quoi qu'il en soit, les émissaires du chancelier Göring n'ont pas eu l'occasion d'étudier leur trouvaille. Je la leur ai subtilisée avant qu'ils ne l'expédient hors de France. À ce jour, les Prussiens n'ont aucune preuve formelle de votre existence.

Toutefois je songeai aux non-nés faits prisonniers en 1915, me demandant s'ils étaient encore retenus dans quelque geôle d'une

forteresse à l'écart du monde, si leur étude par les savants prussiens était à l'origine des recherches effectuées aujourd'hui, le véritable point de départ de la mission internationale. C'était plus que probable. Combien de temps, alors, avant qu'une nouvelle expédition ne ratisse l'East End et ne découvre le laboratoire ? Victor serait contraint d'abandonner son havre, mais pour aller où, cette fois ? Le pauvre semblait condamné à une fuite éternelle tant qu'il subsisterait dans l'esprit de certains le moindre soupçon concernant la méthode de régénération du docteur Frankenstein. À cet égard, je comprenais en quoi elle s'avérait pour lui une malédiction : chimère d'exception, il motivait les espoirs insensés des puissants de ce monde, comme d'ailleurs les rêves des plus humbles (Isabelle et moi en étions la confirmation).

Arthur Davies (j'avais retenu son vrai nom) ressuscité sous sa forme monstrueuse n'aspirait qu'à la discrétion, or celle-ci lui était refusée de par sa nature même. Et voici que par ma faute l'équilibre de sa retraite londonienne se trouvait compromis, à un point difficile encore à imaginer.

Je le vis soudain se redresser et pointer l'index sur la mer, noire et comme confondue au ciel.

— Quelqu'un vient. Là-bas, j'aperçois un esquif.

Je scrutai à mon tour les ténèbres et finis par distinguer l'embarcation. Une silhouette se dressait à la proue, nous adressant de grands gestes des bras.

— C'est lui, c'est le capitaine du chalutier ! s'exclama Isabelle en lui renvoyant des signaux identiques. Par ici, nous sommes là !

— Il a repéré le feu, dis-je, tout va bien.

Nous avançâmes sur la plage à sa rencontre. Victor demeura en retrait d'une dizaine de mètres, au pied de la falaise, à surveiller nos prisonniers, ligotés et bâillonnés près du brasier.

Le canot à peine échoué, deux types armés jaillirent du fond où ils se tenaient aplatis durant l'approche, obligeant les marins qui avaient souqué et leur capitaine à lever les mains. Avec leurs pistolets et leur air mauvais, ils campaient de parfaits jumeaux des auxiliaires de police capturés par Victor.

— Vous deux, ne bougez pas ! nous lança l'un des deux. Et toi, là-bas, le costaud, tu vas nous écouter sagement. Approche sans faire d'histoire.

Tout en lançant ses ordres, le gestapiste avait sorti une paire de menottes de la poche de son imperméable. Il les lança en direction de Victor, qui n'avait pas bougé d'un pouce.

— Passe-les à tes poignets. Ensuite, tu viens avec nous.

— Non, répondit le non-né avec calme. Je n'irai nulle part. Vous ne pourrez m'y forcer.

— C'est ce qu'on va voir.

L'autre policier braqua sur nous le canon de son arme, visant un point indéterminé entre Isabelle et moi.

— Si tu ne te décides pas, reprit le premier, on les abat l'un après l'autre.

— Ils ne sont rien pour moi. Tirez si ça vous chante. Je ne vous suivrai pas.

Victor bluffait-il ? Il n'en donnait pas l'impression. Sa détermination était presque palpable.

— Tu l'auras voulu...

Le coup de feu émit une faible déflagration, emportée par la brise vers le large. J'avais à peine sursauté. Isabelle était restée de marbre. Puis je la vis lentement se replier, les mains croisées à hauteur de poitrine, avant de s'effondrer sur les galets.

Je m'arrêtai d'un coup de respirer.

Le capitaine bouscula alors celui qui avait tiré. Tous deux tombèrent sur le côté, en luttant avec force ahanements. Les pêcheurs entrèrent dans la bagarre en se jetant sur le second individu. Une ombre gigantesque me passa sous le nez – Victor s'était décidé à agir et prêter main-forte aux marins. D'autres détonations claquèrent, il y eut pléthore de cris, mais je m'en moquais complètement.

Tombé à genoux devant le corps d'Isabelle, les yeux embués de larmes, je n'osai pas la toucher, comme si l'effleurer ne pouvait que confirmer l'impensable, l'inacceptable...

Tout était arrivé si vite, je ne voulais pas y croire, et pourtant elle gisait, immobile, recroquevillée, sans vie, tuée aussitôt que la balle l'avait atteinte.

Je percevais les bruits de l'affrontement, tout près de moi, mais ils auraient pu me parvenir d'une autre planète. Ils ne durèrent pas très longtemps, cependant. Au bout d'un moment, une main se posa sur mon épaule.

— Relevez-vous, me souffla Victor. Je suis navré pour elle. Mais on ne peut plus rien faire.

— C'est faux ! hurlai-je, au comble de la peine. On peut vaincre la mort !

Victor comprit aussitôt ce que j'avais en tête. Une expression où se mêlaient tristesse et résignation se peignit sur ses traits balafrés.

— Vous souffrez, j'en suis conscient, mais songez au mal de la régénération.

J'insistai avec davantage de véhémence :

— Je ne pourrai pas continuer à vivre sans Isabelle ! Vous avez recouvré la mémoire, toute votre intelligence, il y a donc un espoir ! Il ne peut en être autrement pour elle... Je vous conjure, Victor, Arthur ou qui que vous soyez à présent, de m'aider à la ramener du côté des

vivants !

— Arthur Davies est mort, il faut que vous le compreniez. Je suis une personne différente. Une fois passé par les limbes de la plus totale inconscience, l'esprit perd son essence, ce que d'aucuns désignent comme l'âme. La régénération est celle du corps seulement. Si je consentais à ce que vous me demandez, celle que nous ramènerions ne serait plus la femme que vous aimez.

— Cela ne changerait rien à mes sentiments, rétorquai-je, tranchant. Avez-vous jamais aimé dans votre première vie ? Si oui, vous savez ce que je ressens.

Il ne répondit rien. D'un pas lent, il alla récupérer les prisonniers et les déposer dans le canot, y chargeant aussi leurs complices inconscients, sous le regard sidéré des pêcheurs et de leur capitaine.

Ce dernier m'adressa directement la parole :

— Ils ont eu André. Je ne l'ai appris qu'après vous avoir déposés sur cette plage. Ces salauds l'ont torturé et il a fini par parler. Je suis revenu vous attendre, mais ils étaient déjà sur place et nous ont obligés à cette comédie. Ils n'ont pas perdu de temps, les ordures ! Berlin a dû leur envoyer un U-boot...

Il se tut quand Victor ramassa le corps d'Isabelle, avec d'innombrables précautions, et qu'il vint s'installer à la poupe du canot avec elle.

— Qu'attendez-vous ? me demanda-t-il. Nous devons nous hâter de rejoindre Paris avant que les chairs de votre amie ne se dégradent.

— Paris ? rêpétai-je, désarçonné.

— Les carnets du docteur ne sont jamais retournés en Angleterre. Pas plus que le couvoir d'où je suis issu. Je me suis arrangé pour les abriter de la convoitise des hommes, sans oser les détruire comme je l'aurais dû. Mais je corrigerai cette erreur sitôt que vous aurez obtenu satisfaction. Votre compagne sera à la fois la première des non-nées et la dernière des enfants illégitimes du docteur Frankenstein, vous avez ma parole.

Il se rencogna ensuite dans un silence que rien ne devait rompre durant la traversée du Channel. Victor garda Isabelle dans ses bras, debout sur le pont du chalutier, à l'écart d'un équipage incrédule, secoué par l'aventure. J'arrachai de mon côté au capitaine la promesse de ne rien révéler des événements de cette nuit. Lorsqu'il voulut savoir ce qu'était au juste Victor, je me contentai de lui répondre :

— Le meilleur d'entre nous et le plus malheureux des hommes.

Sitôt débarqués à l'abri d'une crique tranquille, nous fûmes recueillis par des membres de la Résistance, alertés par radio moins d'une heure plus tôt. L'aube s'était levée, paisible et froide, indifférente à mon malheur. Les agents de la Gestapo furent emmenés

vers je ne sais quelle destination à bord d'une bétailière, chargés parmi les porcs. J'ignore ce qu'ils sont devenus, mais je doute qu'on retrouve un jour leurs cadavres – et je m'en moque, à vrai dire.

Une automobile nous conduisit jusqu'à la maison d'un médecin sympathisant, dans un proche village, qui procéda à l'extraction de la balle fatale à Isabelle, referma proprement ses plaies et m'adressa ses condoléances sans poser plus de questions, pas même au sujet de mon singulier compagnon.

Victor prit ensuite le volant (je ne savais pas conduire) et nous fonçâmes vers Paris, à un train d'enfer, sur des routes de campagne heureusement peu fréquentées. Je craignais à tout moment un barrage de gendarmes, mais ceux de la rue Lauriston avaient apparemment l'habitude de régler leurs affaires sans l'assistance d'autres forces de l'ordre, ou alors Berlin avait exigé qu'ils conservent le secret, ce qui me paraissait somme toute évident au vu de l'importance des enjeux de leur mission.

Dans un état second, je ne cessais de cogiter pour m'empêcher de céder à la détresse la plus absolue – et si la régénération d'Isabelle échouait ? Et si le couvoir n'était plus en état de fonctionner après toutes ces années ? Si quelqu'un en avait découvert la cachette ? Et si Victor changeait finalement d'avis avant d'arriver à Paris ?

J'avais de quoi devenir fou avec tant de questions.

L'après-midi était bien avancé lorsque nous déboulâmes en ville, toujours pied au plancher. Néanmoins Victor ne tarda plus à ralentir pour moins attirer l'attention. J'étais conscient des risques qu'il encourait, même si les Parisiens ne s'intéressaient pas plus à notre voiture qu'aux autres véhicules encombrant les avenues. Mais il suffisait d'un préposé à la circulation à l'œil plus affûté pour interrompre notre périple. Victor ne semblait nullement s'en inquiéter. Il conservait en toutes circonstances une admirable maîtrise. Serait-ce le cas d'Isabelle, une fois ranimée ? La perte de son âme (même si j'avais du mal à assimiler une notion pareille) signerait-elle l'abandon de toute forme d'émotion ?

Encore plus de questions qui menaçaient ma santé mentale...

Mais ne m'apprêtais-je pas à commettre une monumentale erreur, par pur égoïsme ? Je souhaitais en effet avant tout conjurer ma propre peine. Isabelle aurait-elle désiré revivre si elle avait pu exprimer son opinion ? En lui révélant certaines vérités au sujet de la régénération, Victor l'avait dessillée, et par conséquent le procédé ne lui était plus paru le remède idéal aux maux de l'humanité. J'avais donc conscience d'outrepasser ses volontés, de privilégier les miennes – était-ce vraiment de l'amour ?

Je me sentais sur le point de renoncer quand je réalisai que nous empruntions un parcours familier. En nous arrêtant devant les grilles

de l'Institut du radium, au n° 1 de la rue Pierre-Curie, je manifestai mon étonnement :

— Quoi ? C'est ici que...

— Il n'y a pas d'endroit plus sûr dans Paris, me coupa net Victor. Hier comme aujourd'hui. Descendez ouvrir la grille avant qu'on nous remarque.

Je lui obéis sans discuter. Il rangea la voiture à l'abri des regards, derrière les haies touffues du jardin.

— Assurez-vous que la voie est libre jusque dans le hall, commanda-t-il ensuite. Vous m'ouvrirez le chemin jusque dans les sous-sols, par l'escalier de service.

Victor connaissait les lieux mieux que moi, à l'évidence. Personne ne chercha à nous interdire l'entrée. L'activité dans les labos était aussi peu trépidante qu'à l'occasion de ma première visite. L'Institut du radium fonctionnait au ralenti, faute de financement conséquent, depuis déjà longtemps. Il en allait d'ailleurs de même dans les locaux voisins de l'Institut Pasteur, ainsi que dans tous les autres centres de recherche du territoire, où des scientifiques passionnés s'échinaient à conduire leurs travaux malgré des moyens limités (cela ne devait changer, peu à peu, qu'à compter de 1958).

Depuis notre passage chez le médecin, Isabelle se trouvait enveloppée d'un drap, comme d'un suaire. Elle semblait ne rien peser entre les bras de Victor. D'un geste de la tête, il m'indiqua une porte discrète dans un coin du vestibule. Elle n'était pas verrouillée. Derrière, une volée de marches en bois conduisaient à une sorte de cave éclairée par des soupiraux en demi-lune. Du matériel hors d'âge y était entreposé, mais rien qui m'évoquât de près ou de loin un des appareils décrits dans les manuscrits que j'avais traduits.

— Nous sommes au bon endroit, me rassura Victor, avisant ma mine défaite.

Il me remit le corps d'Isabelle, que je serrai contre moi avec des tremblements. Il était déjà si froid sous son mince habit de toile blanc !

Un mur de briques se dressait dans le fond de la pièce. Victor n'hésita pas un instant. Après en avoir dégagé les étagères, il ébranla la cloison à coups de poing massifs, ouvrant peu à peu une brèche assez large pour nous y engouffrer. Mais le vacarme ainsi provoqué avait fini par alerter quelqu'un, au-dessus de nos têtes.

— Que se passe-t-il ici ? Pourquoi cette intrusion ?

Jean Teillac était apparu dans l'escalier. Il jaugea la situation en quelques instants, s'arrêtant plus longuement sur mon macabre fardeau.

— Je vous en prie, monsieur, pas de scandale, l'implorai-je. Je vais vous expliquer, mais le temps nous est compté...

— Nous ?

Il n'avait pas remarqué Victor, et pour cause : le non-né avait disparu de l'autre côté du mur à demi effondré. Teillac désigna l'ouverture et lâcha, sans paraître fâché :

— Bien peu de gens sont au courant de cette cache aménagée durant la guerre. Irène m'en a parlé, bien sûr. Mais comment avez-vous su...

Il ne put terminer. La voix de Victor résonna soudain, étouffée par le confinement :

— Prévenez M. Joliot-Curie, qu'il apporte sans délai le legs de Marie.

Jean Teillac opina, comme s'il comprenait le sens de tout cela. Je le soupçonnai d'avoir été instruit de certains mystères par celle qui l'avait précédé à la direction de l'Institut. Sans rien dire, il tourna les talons et grimpa les marches quatre à quatre.

— Rejoignez-moi, Edmond, lança Victor. Faites bien attention où vous posez les pieds.

Je traversai la trouée avec précaution, Isabelle pressée contre moi. Un air chargé de relents métalliques et de parfums chimiques me saisit à la gorge, une fois de l'autre côté. J'y voyais juste assez pour distinguer la machine occupant tout l'espace, plutôt exigü. Elle se composait pour l'essentiel d'une espèce de cylindre doté de hublots, à l'intérieur duquel stagnait un liquide trouble. Un tableau de commande complétait le dispositif, hérissé de leviers et de gros boutons crantés.

Victor achevait de dévisser les boulons à ailette qui fermaient le couvercle bombé du couvoir. Il en inspecta brièvement l'intérieur, contrôla le niveau du bain régénérateur, puis sortit de leur logement plusieurs fils torsadés terminés par des pinces à crochet qui devaient faire office d'électrodes.

— Rien ne manque, dit-il. Il reste à espérer que la solution mère n'a pas été corrompue.

— Si c'est le cas, pourrez-vous y remédier ?

Victor secoua la tête.

— Les ingrédients de cette soupe primordiale ne se trouvent pas facilement. Mais la relative fraîcheur du cadavre d'Isabelle joue en notre faveur, ainsi que son intégrité. Elle n'est pas comme moi le fruit d'un assemblage de chairs disparates. Cela facilitera la réactivation de ses fonctions vitales.

— Mais rien de moins sûr...

— Quoi qu'il se produise, vous devrez l'accepter. Nous n'aurons droit qu'à un seul essai. Le choc galvanique sera tel qu'il risque d'endommager irrémédiablement les organes. Or nous ne disposons d'aucune réserve en la matière, contrairement aux équipes de Winston

durant la guerre.

Le non-né me dévisagea avec gravité avant de poursuivre :

— Il est encore temps de reculer. Vous pourrez offrir une sépulture décente à celle que vous aimez, et venir vous y recueillir au fil des années. Le chagrin ne vous quittera jamais, mais vous vous y habituerez. C'est le lot de tous les hommes.

Je fléchissais, je le sentais bien. La voix de la raison me soufflait de céder aux arguments de Victor. Mais mes sentiments criaient leur opposition farouche à l'abandon de toute tentative de résurrection.

— Je veux aller au bout de l'expérience, lâchai-je d'un ton neutre, feignant le détachement pour ne pas abdiquer. Isabelle en aurait fait autant pour moi, ajoutai-je, tâchant de m'en persuader.

Quelques minutes plus tard, Teillac se présenta avec un Frédéric Joliot-Curie essoufflé, comme en transe. Il eut un simple haussement de sourcils en découvrant Victor.

— Je ne croyais pas que vous existiez vraiment, avoua-t-il. Je pensais qu'Irène affabulait à votre propos, et sa mère également.

Il remit au non-né le petit paquet ficelé qu'il transportait dans sa serviette. Je devinai aussitôt de quoi il s'agissait.

— Vous possédiez les carnets de Frankenstein depuis tout ce temps ? Pourquoi ne m'en avoir rien dit quand je vous ai rendu visite ?

— Croyez-moi, jeune homme, j'ignore tout du contenu de ces documents. Mais j'ai promis à Irène de les conserver précieusement, sans jamais en parler à personne, jusqu'au jour où quelqu'un réclamerait l'héritage de sa mère.

Il m'adressa un triste sourire de pure compassion.

— Je crois comprendre que vous avez subi une épreuve comparable à la mienne. J'en suis sincèrement navré. Je n'approuve pas le choix que vous avez fait, cependant. Nous avions avec Irène des points de vue divergents à propos de la vie et sa fin. Qu'importe, puisque je suis ici, je vais vous aider, c'est sans doute ce qu'Irène aurait voulu... Victor, de quoi avez-vous besoin ?

— D'électricité, répondit le non-né en présentant le rouleau de câble d'alimentation du couvoir. Il faut le relier à une source sûre.

— Je m'en charge, dit Teillac. Nos laboratoires sont bien alimentés. L'énergie ne vous fera pas défaut, je peux vous l'assurer.

Il déroula le cordon derrière lui en regagnant le rez-de-chaussée. Frédéric et moi-même assistâmes Victor de notre mieux. Les instructions du docteur étaient assez claires et le non-né disposait de l'expérience nécessaire, si bien que les opérations ne s'éternisèrent pas. Elles consistèrent surtout à assujettir le corps d'Isabelle aux électrodes à pince en divers endroits clés de son anatomie, avant de l'immerger dans le bain matriciel, puis à régler le niveau des influx

d'énergie, ainsi que leur fréquence, en fonction de lois physiques qui m'échappèrent, mais pas à Joliot-Curie.

Nous eûmes terminé juste avant que Teillac ne réapparaisse. Comme Frédéric, il arborait une expression d'impatience que je jugeai quelque peu déplacée – mais ils étaient hommes de science, et la perspective de participer à une aussi formidable expérience ne pouvait que les enthousiasmer.

— Êtes-vous prêt ? interrogea Victor, les mains sur le tableau de commande. J'attends votre ordre, Edmond. À vous de décider.

Je pris une profonde inspiration.

— Allez-y et à Dieu vat !

C'était la première fois que j'invoquais celui en qui je ne pensais croire.

Victor abaissa plusieurs leviers d'un même geste. Rien ne se passa et je crus que tout était perdu. Mais la seconde suivante, un craquement de tonnerre nous vrilla les tympans tandis que l'intérieur du cylindre s'embrasait entièrement. De violents flashes de lumière bleu-vert jaillirent des hublots, nous permettant d'assister à l'incroyable.

Isabelle s'agitait sous l'effet des décharges qui la parcouraient. Cambrée, tous muscles saillants, elle crispait les poings, secouait la tête avec une telle violence qu'elle me parut près de se briser le cou. Le spectacle de cette résurrection était aussi fascinant qu'effroyable. Un hurlement bloqué dans le fond de la gorge, je voulus me jeter sur le couvoir pour interrompre le supplice, mais Victor me retint, forçant la voix :

— Non, c'est trop tard. Et voyez, elle respire !

Il disait vrai : la poitrine d'Isabelle se soulevait à intervalles réguliers. Elle ouvrit soudain les yeux en grand, l'air totalement paniquée.

— Sortons-la du bain, ordonna Victor. Mais prenez garde, ses réactions restent incontrôlées.

En effet, Isabelle ne cessa de se débattre, telle une possédée, alors qu'on l'extrayait du couvoir. Victor fut obligé de la maintenir dans l'étau de ses bras pour éviter que sa furie ne provoque des dégâts. Un insoutenable gémissement s'échappait d'entre ses lèvres tordues par un rictus. Comment avais-je pu lui infliger pareille torture ?

Frédéric brandissait une seringue – il avait apparemment tout prévu.

— Endormons-la avant de la conduire au cabinet de radiologie, dit-il en effectuant la piqûre. Si je me souviens bien des explications d'Irène, la prochaine étape consiste à l'exposer à une dose de rayons X.

Victor confirma d'un hochement de tête.

— Ça a marché pour moi.

Isabelle replongée dans les limbes, nous grimpâmes à l'étage où Teillac nous guida jusqu'à la petite salle annexe d'un laboratoire, équipée pour les examens radiographiques.

— J'ai tenu ma parole, dit Victor. Maintenant, vous n'avez plus besoin de moi.

Il avait déposé Isabelle sur le fauteuil de la machine et s'appêtait à partir, sans plus de cérémonie.

— Vous n'attendez pas de savoir si elle s'en sortira ? lui demandai-je.

— Elle revit, rétorqua-t-il, sombrement. La suite vous regarde tous deux, elle ne me concerne plus. Et j'ai encore de l'ouvrage à abattre.

— Détruire le couvoir...

— Entre autres, oui. Adieu, Edmond. J'espère que vous ne regretterez rien à l'avenir.

Teillac et Joliot-Curie saluèrent le non-né.

— Je ferai reboucher le mur de la cave, précisa le directeur de l'Institut. Personne ne mettra jamais la main sur les débris de l'appareil.

— Ils ne serviraient à rien sans le bain matriciel et les carnets du docteur, rappela Victor. Je laisserai la terre du sous-sol avaler le premier et je brûlerai le second. C'en est fini de la régénération et des convoitises qu'elle suscite.

— Berlin ne l'entendra certainement pas de cette oreille, rappelai-je.

— J'enverrai au chancelier Göring un message qu'il ne pourra pas ignorer.

Sur ces mots sibyllins, les derniers que je l'entendis prononcer, Victor tira sa révérence. Le lendemain, j'en compris le sens à la lecture des manchettes des journaux, toutes consacrées au massacre perpétré dans les locaux de la Gestapo, rue Lauriston, incendiés, et des décombres desquels les pompiers de Paris avaient extrait toute la nuit durant de nombreux cadavres d'auxiliaires de police aux os et à la nuque brisés. Le coup d'éclat fut mis au compte de la Résistance. Mais je ne fus pas dupe, le mode opératoire était celui d'un membre du bataillon F – le plus éminent d'entre eux. Ainsi Victor avait-il rompu sa promesse de ne plus tuer, comme une ultime offrande à notre sécurité, la mienne et celle d'Isabelle, sa semblable désormais...

Elle se réveilla au moment où j'achevais de prendre connaissance des nouvelles dans la presse rapportée par Teillac avec de quoi nous restaurer.

— Edmond ? appela-t-elle. Quel rêve étrange j'ai fait, ou plutôt quel cauchemar !

Je résistai à l'envie de me ruer pour l'embrasser et la couvrir de baisers.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle, observant le canapé où nous l'avions déposée, dans le bureau de notre hôte de l'Institut, et couverte d'un plaid. Et pourquoi suis-je nue ? Qu'est-ce que toutes ces marques sur ma peau ?

Les électrodes avaient abandonné leur lot de brûlures superficielles en réinsufflant la vie dans son organisme. Elle n'en était pas moins superbe, la plus belle à mes yeux. Je rassemblai mon courage et me lançai dans un résumé des événements survenus depuis l'altercation fatale, sur la plage. Isabelle m'écouta sans rien manifester.

— Et il est parti comme ça, fit-elle dès que j'eus terminé. Il n'était pas curieux de savoir comment je reviendrais au monde.

— Pas le moins... Mais dis-moi, te sens-tu bien ? Comme... avant ?

Mes mots étaient trop pauvres pour exprimer l'étendue de mon inquiétude.

— Un peu nauséuse, rien de grave. Et j'ai une faim de loup !

Nous dévorâmes les provisions de Teillac – elles provenaient du marché noir, davantage consistantes et goûteuses que la méchante pitance du rationnement.

— Et maintenant ? demanda Isabelle, rassasiée. Crois-tu que nous pouvons rentrer à la maison ?

L'expression m'arracha un sourire de joie.

— Ce ne serait pas très prudent, même si la menace de la Gestapo a été écartée, un cadeau de Victor...

Je lui mis sous le nez les gros titres des gazettes.

— J'ai réfléchi pendant que tu... récupérais (j'avais failli dire « ressuscitais », mais le terme m'était difficile à prononcer devant elle). Nous pouvons rejoindre l'Afrique, apporter notre aide à la Résistance qui s'organise là-bas, ne serait-ce que pour venger André.

Isabelle acquiesça, l'air déterminé.

— J'irai récupérer les manuscrits cachés à la bibliothèque avant notre départ, continuai-je. Un jour, peut-être, je les publierai avec le récit de notre épopée, en mémoire de celles et ceux qui ont fait l'Histoire secrète et méritent qu'on se souvienne d'eux.

— C'est une excellente idée, mais je ne sais pas si le monde est prêt à découvrir la vérité au sujet de Victor. Et au mien, à présent.

— J'écirai sous ton autorité et j'attendrai que ça soit le cas. Je laisserai passer le temps qu'il faudra. Surtout, je ne veux pas qu'on te considère comme...

— Une bête curieuse ? Un phénomène de foire ? Aucun risque ! Regarde-moi, je suis la même qu'avant de recevoir une balle mortelle, à quelques détails près.

Elle souligna de l'index la suture du médecin, un peu en dessous du cœur.

— Je ne me sens pas différente, insista-t-elle. Peut-être les

conditions de mon trépas ont-elles favorisé un retour sans problème, peut-être le fait d'être femme est-il un avantage en matière de régénération ? Après tout, depuis la créature du docteur Frankenstein jusqu'aux non-nés du bataillon F, il n'a été question que de mâles dans l'odyssée du retour à la vie. Or il me semble que nous autres, du sexe opposé, possédons par nature des atouts en termes d'engendrement qui nous rendent plus réceptives au traitement conçu par le véritable Victor.

Ce discours me parut frappé au coin du bon sens. La première des non-nées – et l'unique à ce jour, et qui le restera – ne pouvait qu'avoir raison. La naissance de la vie, ce mystère alchimique qu'on commençait seulement à étudier avec sérieux, était depuis toujours l'apanage féminin par excellence. La fin de l'humanité, pour cause de stérilité des individus issus du couvoir, ne prenait pas en compte le fait que seuls des sujets masculins avaient été ranimés, et en quelles circonstances.

— Je suis la même femme, répéta Isabelle avec encore plus de conviction, en m'attirant à elle sur le canapé, débarrassé du plaid d'un mouvement sec du pied.

Et elle ne tarda pas à m'en apporter la preuve passionnée.

ÉPILOGUE

Dans son testament, mon père a exprimé le souhait qu'on répande ses cendres au cœur du mémorial de la Guerre terminale, à savoir l'extraordinaire jardin à demi sauvage épanoui parmi les ruines de la City.

Un vaste cimetière s'étend aujourd'hui autour de l'abbaye de Westminster. Chacune des victimes du bombardement de 1933 y repose symboliquement, son nom gravé sur l'une des stèles dispersées au milieu des fourrés. Celui de Winston Leonard Spencer-Churchill figure sur l'une d'elles, rajouté à la main par un visiteur. Nous l'avons découvert par hasard durant notre séjour, ma mère et moi.

Pour Isabelle, cela ne fait aucun doute : Victor est venu confier à la terre de la cité martyre le corps de celui qu'il avait appris autant à aimer qu'à haïr, sombré dans la folie pour avoir échoué à sauver le vieux monde des terribles conséquences du conflit. Pour ma part, j'aime à penser que le non-né a poursuivi son existence dans quelque paisible retraite des Highlands ou d'un septentrion plus lointain.

Quoi qu'il en soit, je lui resterai éternellement reconnaissante pour avoir offert à ma mère le bénéfice de la régénération, démentant par la même occasion la malédiction qu'il croyait peser sur cette dernière. Sans cela, je n'aurais jamais vu le jour, quelques mois avant l'effondrement du protectorat prussien, dont on fête les soixante ans.

Je suis la preuve de l'incroyable opiniâtreté des forces de la vie. Victor Frankenstein, par qui tout a commencé, se doutait-il des capacités d'une non-née à l'enfantement ? La destruction de ses carnets ne permettra jamais d'apporter de réponse. Et qu'importe, après tout ! Je vis, pleinement humaine, tout comme Isabelle, vaillante et vigoureuse à plus de quatre-vingts printemps.

Combien de temps lui reste-t-il ? Voilà une autre question à laquelle nul n'est susceptible de répondre. Mais il est vrai que le passage du temps n'affecte guère son apparence et qu'on nous a longtemps pris pour des sœurs, avant qu'on me considère, comble d'ironie, à présent comme sa mère.

Cette singularité l'a obligée à user d'artifices dans la seconde moitié de sa carrière d'enseignante, pour donner le change à ses collègues. Puis, une fois dégagée des obligations professionnelles, elle a suivi mon père dans un village tranquille du sud de l'Angleterre, où se dissipaient peu à peu les effets de l'Ère hivernale. Là, ils ont assisté au retour progressif des exilés londoniens et de leurs descendants, à la lente résurrection de la capitale.

Ce livre témoigne de leur incroyable histoire. J'ignore quel accueil on lui réservera, s'il sera considéré comme une pure fiction, une de ces fantaisies spéculatives réapparues dans les rayons des librairies après la libération du continent, ou le reflet d'une vérité trop difficile à accepter.

Là aussi, qu'importe.

Avant tout, il s'agit d'honorer la mémoire de mon père, d'Arthur Davies alias Victor, et même de Winston Leonard Spencer-Churchill, sans oublier évidemment Marie et Irène Curie, les dirigeants de l'Institut du radium, les millions de victimes de la folie des hommes, passées, présentes et à venir.

Que le lecteur y trouve matière à réflexion sur notre nature profonde, telle est mon ambition, la seule qui vaille, indépendamment de toute autre considération. Le possible et l'impossible ne sont qu'affaires de croyances, variant selon les époques et les avancées de la science.

Aussi croyez ou non en l'existence de Victor, mais n'oubliez jamais le sacrifice des générations qui vous ont précédé et rappelez-vous les leçons de l'Histoire, car c'est le seul moyen d'éviter de répéter les erreurs de vos aînés.

Astrid Laroche-Voisin,
New London, 2018.

Brève bibliographie inspiratrice :

Frankenstein ou le Prométhée moderne, Mary Shelley, plusieurs éditions contemporaines.

Mémoires de la Grande Guerre, Winston Churchill, 2 tomes (Tallandier, collection Texto).

Marie Curie, portrait d'une femme engagée (1914-1918), Marie-Noëlle Himbert (Actes Sud).

L'Europe en enfer (1914-1949), Ian Kershaw, Seuil.

DU MÊME AUTEUR

Françatome, Mnémos (Hélios), 2013

Création, J'ai Lu, 2013

Faërie Stories (Faërie Hackers et Faërie Thriller), Mnémos, 2014

Involution, J'ai Lu, 2015

La Trilogie de la Lune (édition prestige), Mnémos, 2016

Grand Siècle, T. 1 : *L'Académie de l'Éther*, Mnémos, 2017

Grand Siècle, T. 2 : *L'Envol du Soleil*, Mnémos, 2018

Reconquérants, Mnémos (Hélios), 2018

Illustration de la couverture : Laure Guillebon
Maquette et graphisme : leraf

© Librairie L'Atalante, 2018

ISBN 978-2-36793-498-3

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, et 4, rue Vauban
44000 Nantes

Sur la toile

Retrouvez tous les ouvrages de L'Atalante sur notre site
www.l-atalante.com

Suivez notre actualité sur les réseaux sociaux
<http://www.l-atalante.fr/blog/>
<https://www.facebook.com/EditionsLAtalante>
<https://twitter.com/Latalante>
<https://instagram.com/edlatalante>
<https://www.pinterest.com/edlatalante>